





ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

EAITS EN EUROPE.

TOME I.





CATHERINE II ALEXIEFFNA.

Impératrice de Russie.

Abreges des voyages en Europe. Tom. 1.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES

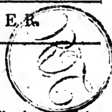
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages faite par La Harpe.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 28.

AN XI — 1803.





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

VOYAGES AU NORD DE L'EUROPE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau général de l'Europe. Son état ancien et moderne. Voyage de William Coxe en Pologne, Russie, Suède et Danemarck. — Entrée dans la Pologne. — Arrivée à Cracovie. — Description de cette ville. — Université, Palais, Cathédrale et Tombeaux de divers Rois de Pologne. — Détails sur les salines de Wiclitska.

L'Europe est la plus petite des quatre parties du monde, puisque dans sa plus Pologne.

Pologne.

grande longueur, qui est d'orient en occident, elle ne contient qu'environ mille lieues, à partir de la mer d'Azoph, jusqu'aux côtes occidentales de l'Espagne; et que dans sa plus grande largeur, depuis Gibraltar jusqu'au fond de la Laponie danoise, elle n'a que huit cent cinquante lieues du nord au midi; ce qui ne fait pas en continent et en îles, la trentième partie du globe.

La population de l'Europe est évaluée à environ cent cinquante millions d'ames: elle est bornée à l'orient par la mer Noire et les fleuves qui coulent du nord au midi dans la mer d'Asoph et dans la mer Caspienne, et qui séparent la Moscovie d'avec la grande Tartarie; à l'occident, par l'Océan; au midi, par la mer Méditerranée; et au nord, par la mer Glaciale.

Mais cette partie de la terre est devenue la plus célèbre par les arts, les sciences et le commerce; la plus puissante, par sa population et sa force guerrière. Elle a porté sa navigation et ses conquêtes dans tout l'univers; elle y a soumis les nations, fondé des colonies, et puisé d'immenses richesses.

L'Europe est cependant une contrée nouvelle par comparaison avec l'Asie et l'Afri-

Pologne.

que. La première de ces deux parties du monde, et la partie septentrionale de l'autre, étaient policées et florissantes, pendant que l'Europe était encore dans la barbarie. C'est en Ethiopie, en Egypte, en Chaldée, en Phénicie, dans l'Inde, et peut-être plus anciennement dans la haute Tartarie, que la civilisation des hommes a commencé, et que les arts et les sciences ont eu leur berceau. Les peuples de ces belles contrées avaient depuis long-temps une langue réglée, l'usage de l'écriture et des chiffres, l'agriculture, l'astronomie, la navigation et de grandes cités; et tout cela suppose une longue suite de siècles éclairés. Aussi l'antiquité de ces peuples se perd-elle dans la nuit des temps, tandis que les commencemens de l'Europe civilisée sont connus par des monumens. Les Grecs ont tiré de l'Egypte et de l'Inde leurs connaissances et leurs arts; des colonies grecques ont peuplé et policé l'Italie; une autre a fondé Marseille, qui apprit aux Celtes de la Gaule à cultiver la terre, à tailler la vigne, à planter l'olivier. L'Espagne, les Gaules, l'Angleterre, et une partie de l'Allemagne ont été civilisées par les Romains, qui l'avaient été par les Grecs.

Pologne.

Avant ces époques récentes, l'Europe était couverte de forêts, de lacs et de marécages; il y régnait un froid excessif. Ses habitans, connus sous le nom générique de Celtes, étaient des barbares, vivant de glands, de fruits et de laitage, sans demeures fixes, sans lois, sans arts, toujours en guerre les uns contre les autres, ne connaissant que le pillage et les incursions, obéissant aux chefs qu'ils choisissaient pour les mener au combat et partager le butin, dominés par leurs prêtres, imbus d'absurdes superstitions, sans lettres, sans commerce; tandis que les navigateurs de Phénicie, de Carthage, et ensuite ceux de Rome, allaient sur les côtes de Germanie et d'Angleterre, chercher l'ambre et l'étain, en échange de quelques marchandises communes.

L'Europe est parvenue avec le temps à cet état de prospérité et de puissance, qui la rend aujourd'hui supérieure à tout l'univers. Cette destinée a été l'effet de sa situation topographique, de la nature de son climat, du caractère de ses habitans, qui est partout le résultat de ces deux circonstances. Presque toute environnée de mers, la pêche, la navigation ont dû

devenir pour elle un besoin et une habitude facile. L'abondance des bois, de la résine, du chanvre, du cuivre, de l'étain, lui a procuré toutes les ressources de la marine. L'inconstance des vents, l'ingratitude de la plus grande partie de son sol, les variations dans la température de l'air, la grande diversité des saisons, y ont forcé et accoutumé les hommes à un travail opiniâtre; les ont rendus robustes, inquiets, industrieux; leur ont fait naître l'intérêt et la passion d'aller chercher ailleurs des productions que leur avoit refusé la nature, si libérale envers d'autres contrées. Au lieu de ces métaux précieux qu'elle a répandus dans le sein de l'Asie et de l'Amérique, elle n'a prodigué aux Européens que le fer, instrument de la culture, de la guerre et des arts. Peut-être ce métal, le plus divisible de tous, sous tant de formes variées, et qui s'incorpore avec toutes les substances des trois règnes, a-t-il donné au tempérament des Européens cette vigueur martiale, cette stature haute et nerveuses, cette énergie de courage, d'invention et d'activité, qui les distinguent de tous les autres peuples du monde.

Pologne.

En jetant un coup-d'œil rapide sur

Pologne.

l'histoire de l'Europe, on voit que c'est dans ses contrées méridionales que la civilisation a commencé par les communications avec l'Asie et l'Afrique. La Grèce, devenue florissante, libre et guerrière, par les arts, les lois et le commerce, a policé la Sicile, l'Italie et le midi de la Gaule; elle a conquis l'Asie. Rome, à son tour, a subjugué la Grèce, l'Asie, l'Espagne, les Gaules, l'Angleterre et une partie de la Germanie : c'est là que Rome a trouvé des obstacles inattendus dans le courage des peuples libres, dont elle s'est trouvée heureuse de faire des alliés, et qui ont appris d'elle à faire la guerre.

Tandis que la civilisation s'étendait vers le midi, y produisait l'abondance et la mollesse, les nations septentrionales conservaient leur vigueur, leur rudesse et leur pauvreté. Excitées ensuite par la cupidité et par la vengeance, elles ont fondu sur des vainqueurs opulens. Alors les conquêtes ont pris une direction opposée. Rome avait dépouillé les nations; d'autres nations ont voulu dépouiller Rome. Des hordes innombrables de peuples vigoureux et barbares ont, à leur tour, envahi le midi; elles ont fondu, comme d'impétueux tor-

rens, sur l'Italie, les Gaules, la Sicile et l'Espagne, dont elles se sont rendues maîtresses, après y avoir exercé toutes sortes de cruautés et de ravages ; et des débris de l'Empire romain, se sont formées, comme au hasard, toutes ces sociétés politiques qui subsistent aujourd'hui en Europe. Il y existe toute sorte de gouvernemens ; on y voit la liberté à côté de la tyrannie, les lois à côté de la volonté absolue. Mais on doit remarquer que l'Europe est la seule contrée du monde, où les hommes aient véritablement connu leurs droits naturels, et se soient faits des idées justes sur le régime social ; partout ailleurs, ils se sont presqu'aveuglement soumis à la volonté arbitraire. Les seuls Européens ont su se donner eux-mêmes des lois ; et si la plupart d'entr'eux ont perdu de vue ce droit primitif et imprescriptible de l'humanité, c'est que les peuples d'Europe sont en même temps ceux du monde où les querelles d'opinion, les disputes théologiques et les prétentions ambitieuses des prêtres ont été le plus opiniâtres, et se sont le plus mêlées avec les intérêts politiques : elles y ont très-souvent enfanté le fanatisme, l'intolérance, les discordes

Pologne.

civiles, les guerre étrangères, et ont amené à leur suite tous les genres d'oppression.

Pologne.

Les principaux traits de ce vaste tableau sont épars dans les différentes rélations des voyageurs : nous chercherons à les réunir dans cet Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe depuis un demi-siècle ; car il ne faut guère conter sur l'exactitude des anciens.

Quoique la connaissanse de cette partie du globe et de ses habitans ne soit pas la plus sublime contemplation à laquelle on puisse se livrer, elle est incontestablement celle qui nous intéresse de plus près, et pour laquelle nous avons naturellement plus d'intelligence. Rien n'est plus propre à développer cette précieuse connaissance, que des livres de voyages qui décrivent la situation, l'étendue, la qualité du sol et des productions des différens pays, le génie, les mœurs, la religion, le commerce, les sciences et les arts de tous les babitans de l'univers.

Nous avons d'abord tourné nos regards vers le nord de l'Europe. Les divers pays qui le composent ne sont pas du nombre de ceux dont on a communément parmi nous

la plus juste idée. Plusieurs causes y ont contribué. La situation de quelques-unes de ces provinces, qui en fait une espèce de monde particulier que d'habiles voyageurs ont rarement occasion de visiter; le peu d'exactitude et de fidélité de ceux qui en ont donné des relations; l'ancienneté de celles qui ont pu contenir autrefois quelques vérités; enfin la confusion et les préjugés qu'a occasionné ce terme si vague de *nord*. Tout cela exige sans doute qu'on mette sous les yeux des lecteurs une esquisse nouvelle, mais fidèle, de l'état présent de ces divers pays. C'est à M. William-Coxe voyageur anglois que nous la devons. La relation de son voyage excita la curiosité publique aussitôt que son ouvrage parut en Angleterre, et ne tarda pas d'être traduit en français. L'importance, la nouveauté des faits et des observations, le ton d'impartialité qui caractérisent cet auteur, donnent à son travail une grande supériorité sur les différens récits de ceux qui ont voyagé dans le nord avant lui. Le résultat des informations qu'il s'est procurées, est le fruit de l'habitude invariable qu'il avait de ne jamais adopter des relations incertaines, et de se borner à des

Pologne.

Pologne. faits qu'il croyait tenir d'une autorité incontestable.

Des personnes du plus haut rang l'ont honoré en Pologne de la communication de leurs lumières sur plusieurs objets: il a eu le bonheur d'avoir en sa possession quelque lettres originales écrites de Varsovie avant et après le fameux partage, au moyen desquelles il a pu répandre beaucoup de jour sur cette partie intéressante. Il peut donc se flatter que sa relation de la Pologne renferme plusieurs particularités qui ont été jusques là inconnues au public.

A l'égard de la Russie, Catherine seconde ayant daigné répondre elle-même à quelques questions sur l'état des prisons de cet empire, cette marque précieuse de bonté n'a pu manquer de faciliter ses autres recherches. Le célèbre historien de la Russie, M. Muller, a eu la complaisance de lui communiquer des mémoires sur divers points importans et difficiles de l'histoire de Russie, et de lui indiquer les écrivains les plus estimés qui en ont traité.

La nature du gouvernement de Suède est telle, que l'accès aux sources où l'on peut puiser des connaissances sur ce royaume

n'est pas difficile. Quand M. Coxe fut de retour en Angleterre ceux qui connaissaient bien la constitution politique de leur pays lui procurèrent de nouveaux éclaircissemens sur ce sujet ; et dans les relations historiques, il a eu recours à plusieurs écrivains allemands dont la vérité et l'exactitude sont reconnues sans contradiction ; et qui ont fait un long séjour dans les pays du nord. L'auteur de cet ouvrage savait très-bien que ce n'est point de longs détails historiques, biographiques ou philosophiques, que les lecteurs en général désirent trouver dans la relation d'un voyage. Ils veulent être instruits des remarques que le voyageur a faites, des jugemens qu'il a portés, des peines qu'il a éprouvées, ou des plaisirs qu'il a goûtés : mais par dessus tout, des usages, des coutumes, de la manière de vivre, de se vêtir, de l'économie domestique, des amusemens, des arts soit méchaniques, soit libéraux, en un mot de tout ce qui tend à mettre en évidence l'état actuel de la société, non seulement quant à ce qui concerne les grands, mais aussi tout le corps et même les dernières classes du peuple.

[redacted] Pologne.

Le respect pour la vérité et la recon-

Pologne.

naissance exigent que nous fassions ici une mention honorable du voyage de deux français au nord de l'Europe. Ce voyage a été rédigé par l'un des deux voyageurs, le citoyen Fortia, l'un de nos littérateurs les plus distingués. Nous avons souvent entendu dire à des Polonais et à des Russes instruits que cet ouvrage était remarquable par son exactitude et par la justesse de presque tous ses jugemens. Nous en avons plusieurs fois emprunté le texte et les observations quand nous avons voulu suppléer aux omissions de M. Coxe, ou rectifier quelques erreurs qui lui sont échappées et toujours inséparables d'une grande composition.

Le récit de Coxe commence le 24 juillet 1778. Nous entrâmes, dit-il, en Pologne à quelque distance de *Bilitz*, après avoir traversé le ruisseau de *Biala*, qui tombe dans la Vistule ; et de-là jusqu'à Cracovie, nous voyageâmes dans le pays que la maison d'Autriche s'est approprié par le dernier partage.

La partie montueuse de ces provinces produit de beaux pâturages, les plaines sont en général sablonneuses, mais on y recueille du blé, et les forêts y abondent. On y fait un

grand commerce de bétail, de cuirs, de cire, de miel; on y trouve des mines de cuivre, de plomb, de fer; et celles de sel, en particulier, y sont d'un grand rapport.

Pologne.

En allant de *Bilitz* à Cracovie, nous laissâmes à notre droite la chaîne des monts *Crapachs*, les monts *Carpenthiens* des anciens. Le pays était d'abord inégal, mais ensuite, nous ne vîmes que des plaines couvertes de forêts; les chemins étaient mauvais, les villages en petit nombre et misérables au-delà de toute expression. On n'y voyait que des cabanes de bois sales, et annonçant partout la plus extrême indigence.

Le 24 juillet, nous arrivâmes au bord de la Vistule; nous la passâmes sur un pont, et nous entrâmes à Cracovie. C'est une ville ancienne et singulière : elle a été originairement la capitale de la Pologne; les rois y étaient élus et couronnés. Cracovie fondée dans le 13e. siècle, et autrefois peuplée de 80,000 habitans, n'en a plus que 20,000 également partagés entre la ville et les faubourgs. Elle est située dans une vaste plaine arrosée par la Vistule; les rues sont sales et le pavé détestable, la grande place qui est au milieu de la ville est fort spacieuse;

Pologne.

et on y voit plusieurs maisons bien bâties, mais qui sont, pour la plupart, aujourd'hui ou abandonnées ou prêtes à tomber en ruine. Ce sont les Suédois qui ont commencé les premiers la destruction de cette ville, lorsque Charles XII l'assiégea et la prit, au commencement de ce siècle : elle n'offre plus que les débris de son ancienne magnificence ; les églises seules semblent s'être maintenues dans leur premier état.

La ville est environnée de hautes murailles de briques, soutenues de tours rondes et carrées, d'une construction le plus souvent très-bizarre, selon l'ancien style des fortifications.

Au midi de la ville, près de la Vistule, s'élève une petite colline, ou plutôt un rocher, sur le sommet duquel est bâti le palais. Il est environné de murs de briques qui en font une espèce de citadelle. La plus grande partie a été détruite par Charles XII, en 1702, lorsqu'il entra dans la ville en triomphe après la bataille de *Clissow*. Il a été depuis reparé, et l'on voit encore dans le vieux palais quelques appartemens qu'on a laissé subsister dans leur ancien état. Les salles en sont vastes et d'une belle proportion ; elles sont abolument sans

meubles ; mais l'on y voit encore des peintures et divers autres restes, qui peuvent faire juger de son ancienne magnificence.

Pologne.

Je ne négligeai pas de visiter l'université fondée et dotée par Casimir le grand, et réformée par Stanislas-Auguste en 1780. L'université est divisée en deux colléges, l'un physique et l'autre moral. Le collége physique comprend l'école de mathématiques, celle de physique et de médecine. Le collége moral comprend les écoles des Belles-Lettres, du droit et de la théologie, et la bibliothèque ne me parut remarquable à aucun égard. Quatre mille manuscrits et trente mille volumes sont toute sa richesse.

Nous allâmes visiter ensuite la cathédrale : presque tous les rois de Pologne y ont lour sépulture : les lois prescrivent tous les détails de cette cérémonie, comme celle de l'élection et du couronnement des rois. Lorsque le monarque a un successeur élu, on transporte son corps en grande cérémonie à Cracovie, où il est porté en procession dans l'église cathédrale. Ce qu'il y a de particulier dans ce réglement, c'est que les funérailles du roi défunt doivent précéder immédiatement le couronnement de son sucesseur, et que celui-ci est dans l'obliga-

Pologne. tion d'assister aux obsèques de son prédécesseur. Les historiens observent sagement que cette coutume singulière avait été instituée pour faire sentir au nouveau roi la vanité des grandeurs humaines, et pour que l'image de la mort, se joignant à la pompe qui les environnait, leur rappelât plus efficacement leurs devoirs.

Les sépultures des rois de Pologne n'ont rien de bien magnifique. A la vue des restes de Casimir le grand, j'éprouvai le sentiment d'une profonde vénération. Je le regarde comme un des plus grands princes qui aient jamais occupé le trône : ce n'est pas cependant la magnificence de sa cour, ni ses exploits guerriers, ni la protection qu'il accorda aux arts et aux sciences qui m'inspirent ce sentiment; c'est son habileté comme législateur, et surtout sa bonté envers les classes inférieures de son peuple. En lisant l'histoire de son règne, on oublie que c'est celle du souverain d'un peuple barbare dans le commencement du quatorzième siècle. La supériorité de son génie fut telle, qu'il s'éleva au-dessus de ses contemporains, et qu'il anticipa en quelque sorte sur les connaissances des temps plus éclairés qui l'ont suivi.

La

La tombe de Jean Sobieski orne aussi la cathédrale de Cracovie. Quand Charles XII la vit, il s'écria, dit-on, *Quel dommage qu'un si grand homme ait dû mourir!* Quel dommage, pourrait-on dire, que Charles n'ait imité dans ce prince qu'il admirait, que ses vertus militaires? Sobieski, quoique peut-être le plus grand général de son temps, était grand dans la paix comme dans la guerre; il réunissait toutes les qualités qui pouvaient être nécessaires pour défendre sa patrie, et celles qui pouvaient lui rendre sa force et son lustre; il eut du moins la gloire de retarder l'époque de sa décadence, qu'il n'était pas en son pouvoir de prévenir. Pologne.

Le pays qui environne Cracovie, n'est presque qu'une grande plaine sablonneuse. Nous y observâmes deux collines dont l'une est appelée par tradition le tombeau de *Cracus*, duc de Pologne, qui fonda, dit-on, Cracovie l'an 700; l'autre est celui de sa fille Venda qui se noya dans la Vistule pour n'être pas obligée d'épouser un homme qu'elle haïssait. Ces collines artificielles ont été d'un usage universel dans les anciens temps: on en trouve encore des vestiges dans tout le Nord; elles servaient à signaler la sépulture des personnages célèbres.

Pologne.

Avant de quitter cette partie de la Pologne, nous voulûmes visiter les fameuses mines de *Wielitska*, à huit mille de Cracovie. Ces mines se trouvent dans une chaîne de collines qui se joint au nord avec les monts Crapaehs. A notre arrivée à Wielitska, nous nous rendîmes à une des entrées de la mine : on attacha trois petits lits de sangles autour de la grande corde qui sert à monter le sel : nous nous y trouvâmes commodément assis, et nous descendîmes aussi doucement sans la moindre apparence de danger. Environ 160 verges au-dessous de la première couche de sel, ayant quitté nos lits, nous descendîmes par un long chemin, quelquefois assez large pour que plusieurs voitures y pussent passer de front, quelquefois en forme de degrés taillés dans le sel qui ont la grandeur et la commodité de l'escalier d'un palais ; chacun de nous portait un flambeau, et plusieurs guides nous précédaient avec des lampes à la main. La réflexion de ces lumières sur les côtés brillans de la mine produisait un très-belle effet.

Le sel qu'on tire de cette mine est appelé le sel vert, je ne sais pas pourquoi, car sa couleur est gris de fer. Ce sel a d'autant

plus de qualité, qu'on le prend plus avant dans la mine. Comparé cependant avec notre sel marin, il est d'une qualité bien inférieure, mais il n'en est pas moins propre aux usages ordinaires. Sa dûreté égale à celle de la pierre, oblige les mineurs à se servir de pioches et de haches pour le couper avec beaucoup de peine en grandes pièces, dont plusieurs pèsent 6 à 700 liv. Ces grandes masses sont élevées avec des cabestans, mais les petites sont portées par des chevaux le long d'une galerie tournante qui s'élève jusqu'à la surface de la terre. Pologne.

La mine paraît inépuisable, comme on peut en juger par ce que je vais dire de son étendue ; sa largeur connue est de 1,115 pieds ; sa longueur, de 6,691 pieds ; sa profondeur, de 743 pieds. Notre guide n'oublia pas de nous faire observer, comme une des curiosités les plus remarquables de ce lieu, de petites chapelles creusées dans le sel où l'on dit la messe certains jours de l'année. Une de ces chapelles a plus de 30 pieds de longueur sur 25 de largeur : l'autel le crucifix ; les ornemens, les statues de plusieurs saints, tout y est fait de sel. Les mineurs ne demeurent jamais sous terre plus

Pologne.

de huit heures de suite, après lesquelles ils sont relevés par d'autres. Nous trouvâmes ces mines parfaitement sèches, sans aucune vapeur ni humidité; et dans toute la partie que nous parcourûmes, nous ne trouvâmes qu'une très-petite source qui est impregnée de sel. C'est un phénomène bienadmirable dans l'histoire du globe que cette énorme masse de sel. Il y a plus de 600 ans qu'on exploite cette mine. Avant le partage de la Pologne, cet objet formait une partie considérable du revenu du roi. Cette mine appartient à présent à l'empereur.

Je n'ai jamais vu de pays aussi dénué de tout ce qui peut intéresser un moment l'attention du voyageur le plus curieux que celui qu'on parcourt en allant de Cracovie à Varsovie : il est presque toujours uni et le plus souvent couvert de forêts vastes et sombres; quelques pâturages se trouvent çà et là entremêlés dans ces bois avec un petit nombre de champs peu fertiles. On ne peut imaginer un spectacle plus triste. Un lugubre silence règne dans cette vaste contrée, ou plutôt dans cette solitude; car, on n'y aperçoit que rarement des vestiges humains. Nous rencontrions seulement

à de grandes distances l'un de l'autre quelques villages composés de huttes de bois éparses confusément, dont la seule vue annonçait la misère générale du pays. Dans cet amas de huttes, le seul endroit où des étrangers puissent trouver un abri, sont les chaumières appartenantes à des Juifs; mais on n'y trouve ni meubles ni aucune espèce de commodités. Des œufs et du lait étaient toute notre nourriture, mais nous ne pouvions pas toujours en avoir. Notre usage avait été dans la plupart des pays de ne voyager que de jour, pour que rien d'intéressant n'échappât à nos regards; mais ici nous préférâmes d'aller nuit et jour, persuadés que l'obscurité de la nuit ne nous déroberait que de sombres forêts et un pays pauvre et malheureux. Pologne.

Après une marche ennuyeuse et fatigante, nous nous trouvâmes enfin dans le voisinage de Varsovie; mais les chemins continuant à être mauvais, le pays mal cultivé, les faubourgs de cette ville, un amas de huttes et de chaumières comme les villages, nous ne pensions pas d'être près de la capitale de la Pologne, quand nous apprîmes que nous y etions arrivés.

CHAPITRE II.

Arrivée à Varsovie, description de cette ville. — Palais du Roi. — Elévation et portrait de Poniatouski. — Villanow, Palais de Jean Sobieski. — Monument de l'Heyduque Butzau. — Caractère des Polonais. — Maladie singulière, ou la plica polonica.

Pologne.

LA situation de Varsovie n'est pas désagréable. Cette ville est bâtie en partie dans une plaine, en partie sur la pente peu sensible d'une colline qui s'éleve sur les bords de la Vistule. La ville et ses faubourgs occupent une vaste étendue de terrain, on y compte environ 75,000 habitans. En général, Varsovie a l'air triste par une suite de ce contraste de richesse et de pauvreté, de luxe et de misère, qui se fait sentir dans tout ce malheureux pays. Les rues sont grandes, mais mal pavées, les églises et les bâtimens publics vastes et magnifiques, les hôtels ou palais des grands sont beaux et en grand nombre; mais les maisons, surtout

Pologne.

dans les fauxbourgs, ne sont pour la plupart que des cabanes chétives et mal bâties.

Varsovie est beaucoup mieux située pour une capitale que Cracovie. Elle est presque au centre du royaume ; le palais est bâti sur un terrain qui s'éleve au-dessus de la Vistule ; on y jouit d'une très-belle vue sur cette rivière et sur les environs ; la société passe pour être agréable dans cette ville ; les femmes jouissent de la réputation d'être les mieux élevées de l'Europe ; toutes parlent français ainsi que les hommes. Cette nation a une aptitude singulière pour l'étude des langues. Rien de plus ordinaire qu'un Polonais de vingt ans parlant purement trois ou quatre langues sans le moindre accent. J'ai eu plus d'une occasion de remarquer combien le latin est familier aux Polonais. Un jour que je visitais une prison, je conversai dans cette langue avec un simple soldat qui était en sentinelle à la porte, et qui le parlait fort aisément.

Le château du roi bâti sur une hauteur près de la Vistule, est d'une architecture très-simple, pour ne rien dire de plus. Les abords n'en sont pas commodes, et les alentours répondent à merveille à cette éton-

Pologne.

nante simplicité ; dans la place qui est devant, on voit la statue de Sigismont sur une colonne fort élevée. Les appartemens du roi sont peu considérables, près de la salle d'audience est une autre salle revêtue de marbre, où les portraits des rois sont rangés selon l'ordre cronologique ; les plus anciens sont l'ouvrage de l'imagination du peintre ; mais celui de Ladislas II et de la plupart de ses successeurs sont peints sur des originaux. Il résulte de toute cette collection un effet agréable, et c'est une table généalogique qu'on ne peut voir qu'avec plaisir.

On nous montra le cabinet des médailles, collection très-riche en médailles anciennes. La bibliothèque contiguë au cabinet de médailles est peu considérable, et ne consiste guère qu'en livres modernes au nombre de 20,000.

Nous nous rendîmes le lendemain à 8 heures du soir à une des maisons de campagne du roi, conformément à l'invitation que nous avions reçue. Elle est située au milieu d'une belle forêt, à environ trois milles de Varsovie. La maison n'est composée que d'un salon et de quatre appartemens avec une salle pour les bains au rez-de-chaussée. Cette salle l'a fait nommer la

Maison des bains. Le roi nous reçut avec beaucoup d'affabilité. A neuf heures et demie, nous le suivîmes dans un appartement voisin où le soupé était servi; il n'y avait que huit couverts sur une petite table ronde, et le soupé consistait dans un seul service et le fruit. Le roi s'assit et ne mangea pas, il parla long-temps sans se rendre maître de la conversation; il me témoigna une grande prédilection pour notre nation, et me surprit par la connaissance extraordinaire qu'il avait de notre constitution, de nos lois, de notre histoire, et qui supposait une étude très-approfondie de ces matières. Il me fit beaucoup de questions sur l'état des arts et des sciences en Angleterre, et me parla avec admiration des encouragemens et de la protection qu'on leur accorde. Dans le cours de la conversation, je me hasardai de lui demander s'il y avait de belles poésies en langue polonaise. S. M. me répondit, nous avons quelques poésies légères qui ne sont pas sans mérite; mais le meilleur ouvrage de poésie, sans aucune comparaison, qui existe dans notre langue est une traduction de la Jérusaleme délivrée, du Tasse; elle est très-suppérieure à toutes les traductions qu'on a faites de ce

Pologne.

Pologne.

poème en d'autres langues. Des Italiens qui ont du goût et du jugement, l'on trouvé très-peu inférieure à l'original. Je pris ensuite la liberté de demander à S. M. quels étaient les historiens les plus estimés de la Pologne : elle me répondit qu'il n'y avait dans la langue polonaise aucune bonne histoire de ce royaume, ce qui semblait être une espèce de tache pour la nation; mais le roi se flattait qu'elle ne mériterait bientôt plus ce reproche, parce qu'il y avait dans ce moment un homme de génie et de savoir, extrêmement propre à ce travail, qui s'en occupait. Nous étions enchantés de l'affabilité du roi qui, loin de chercher à en imposer à la compagnie, animait tout par la vivacité de son esprit et le charme de sa conversation. Privé de l'éclat de la couronne qui put éblouir les yeux; le roi de Pologne eût été également recherché partout comme un des hommes les plus polis et les plus aimables de l'Europe.

Stanislas Poniatouski, roi de Pologne, est un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : né simple gentilhomme, il est élevé au trône par l'influence de l'impératrice de Russie : peu d'années après, il est enlevé au milieu de sa capitale blessé, et il échappe par miracle, à une perte

assurée. Il voit ensuite son pays partagé, et le tiers de la Pologne devenir le partage de trois souverains qui n'ont d'autres titres que leur volonté, appuyés par des armées formidables. Mais ce sont là des titres imprescriptibles. En 1791, une révolution faite en trois jours, lui donne un pouvoir étendu, rend le trône de Pologne héréditaire, et ce beau plan est anéanti un an après. Enfin en 1794, le soufle empoisonné des jacobins français pénètre dans ses Etats, les couvre de deuil et d'opprobre. Tout se termine par un nouveau partage, qui, ne laissant à la Pologne que son nom, l'a fait disparaître du globe, et transforme Stanislas en un particulier obscur, blâmé des uns, méprisé des autres, et qui selon nous, ne mérite ni blâme ni mépris. Tous les torts sont à sa nation. Pologne.

Le monument de l'*Heyduque Butzau* fut l'objet d'une de nos courses. Érigé par le roi à la mémoire de l'Heyduque tué près de lui, lors de son enlèvement en 1771, il est dans le cimetière des protestans ; c'est un obélisque de marbre gris très-foncé, le pied en est traversé par le sarcophage dont le dessus est de marbre de couleur : l'obélisque surmonté d'une croix de bronze do-

Pologne.

ré, est élevé de terre de trois marches; sur l'une des faces est le portrait de *Butzau*, en bronze doré, suspendu à un anneau, sur un médaillon en marbre avec cette inscription en lettres d'or sur un marbre blanc: *Hic jacet Georgius-Henricus Butzau qui regem Stanislaum Augustum nefariis parricidarum telis impetitum die* 3 *novembris anno* 1771, *proprii pectoris clypeo defendens geminatis ictibus confossus gloriosè occubuit. Fidelis subditi necem lugens rexposuit hocce monumentum illius in laudem, aliis exemplo.* La même inscription en polonois, et le même portrait, sont sur la face opposée qui regarde l'entrée du cimetière : le tout est environné d'une balustrade de fer.

Nous passâmes le 6 août à *Villanou*, bâti par Jean Sobieski, le vainqueur des Turcs, et le libérateur de Vienne. C'était le séjour favori de ce grand prince. Il y passait presque tout le temps que la guerre ne l'appelait pas ailleurs, et il y finit ses jours. La Pologne parut reprendre par ses soins son ancienne splendeur, tant est puissant l'ascendant d'un homme de génie. Il ne faut pas d'autres preuves des ses talens militaires, que la victoire de Chotzem, la soumission de l'Ukraine, les défaites réi-

térées des Turcs et des Tartares, et la délivrance de Vienne. Ses vertus civiles ne lui assurèrent pas des droits moins réels à l'admiration de son siècle. Il connaissait à fond les lois et le gouvernement de son pays. Son éloquence était mâle et persuasive. Il aimait et protégeait les lettres, et il parlait très-bien plusieurs langues. Il n'était agé que de 66 ans quand il mourut; il en avait passé 23 sur le trône. Le nom de Sobieski n'existe plus que dans l'histoire. Sa famille est éteinte aujourd'hui.

Pologne.

Pendant mon séjour à Varsovie, j'allai voir la place où se fait l'élection des rois de Pologne. Un sénateur polonais eut la complaisance de m'y accompagner et de m'expliquer toutes les formes et les cérémonies qui sont d'usage dans ces occasions.

Le lieu fixé par les lois pour l'élection, est la plaine de *Vola*, à environ trois milles de Varsovie. Au milieu de cette plaine, il y a deux enceintes réservées l'une au sénat, l'autre aux nonces. La première, qui est d'une forme ovale, est environnée d'un fossé et d'une espèce de rempart : c'est au milieu de cette enceinte qu'on élève dans les temps d'élection un bâtiment de bois appelé *Szopa*, ouvert de tous les

Pologne. côtés : près de là est l'autre enceinte destinée aux nonces, où il n'y a aucun bâtiment. Les nonces s'assemblent en plein air : ensuite les deux ordres se réunissent dans l'enceinte des nonces, en observant le même ordre que dans les diètes ordinaires. Le siége du primat est placé dans le milieu, c'est lui qui exerce tous les droits de la royauté pendant l'interrègne ; il notifie aux états la mort du roi et assemble les diétines et la diète de convocation qui précèdent celle de l'élection, et se tient toujours à Varsovie. Cette diète d'élection exerce à son gré le pouvoir législatif et détermine en particulier les articles des *pacta conventa* qui seront prescrits au nouveau roi : elle fixe aussi le temps de la diète d'élection : l'intervalle entre la mort du dernier roi et la nomination de son successeur n'est point déterminée ; la durée en dépend des intrigues des candidats, ou du bon plaisir des puissances étrangères qui donnent la loi à la Pologne. C'est toujours un temps de troubles et de désordres. Le royaume est divisé en une multitude de partis et de factions. L'exercice de la justice est suspendue, et les nobles y jouissent d'une pleine impunité. Aujourd'hui

la diète d'élection s'assemble, et aussi long-temps qu'elle dure, Varsovie et ses environs sont un théâtre de troubles, de violences, et souvent de scènes sanglantes. Les principaux seigneurs ont de grands corps de troupes à leurs ordres, et ne paraissent à la diète qu'accompagnés d'une suite nombreuse de vassaux et de domestiques. Le gentilhomme qui en a les moyens, tâche de les imiter en paraissant aussi escorté de ses serviteurs et de ses esclaves. Lorsque la diète d'élection est assemblée, les deux ordres séparément s'occupent des différens réglemens que la circonstance exige; ils en confèrent ensuite ensemble. Les *pacta conventa* sont lus et approuvés, le jour de l'élection est fixé; et l'on donne audience aux ministres étrangers. Toutes ces affaires l'occupent plusieurs jours de suite, et elles ne seraient peut être jamais terminées sans la crainte des puissances étrangères, qui ont toujours des troupes cantonnées dans le voisinage de la plaine de l'élection. Au jour fixé pour l'élection, le sénat et les nonces se réunissent de nouveau, et la noblesse formant différens corps, selon l'ordre des provinces, se tient à l'entour avec ses bannières

Pologne.

déployées devant elle et les principaux officiers de chaque district à cheval.

Pologne.

Le primat ayant prononcé les noms des candidats, se met à genoux, et chante un hymne; ensuite il fait le tour de la plaine, s'adressant à chacun des corps de la noblesse, suivant l'ordre des palatinats, et ayant ainsi recueilli les suffrages, il ne lui reste plus qu'à proclamer le candidat élu. Chaque noble ne donne pas son suffrage séparément; cela exigerait un temps infini; mais la noblesse de chaque palatinat fait connaître son choix au moment qu'il fait sa tournée. La cérémonie étant ainsi terminée, l'assemblée se sépare le jour même.

Le jour suivant, le sénat et les nonces retournent à la plaine; le candidat élu est proclamé de nouveau, et on lui envoie des députés pour l'informer de son élection, car aucun candidat ne peut être présent. La proclamation faite, la noblesse se retire, et la diète est dissoute, après en avoir ordonné une autre pour la cérémonie du couronnement.

Je regarde la liberté des Polonais comme la source de leur malheureux état. Les habitans eux-mêmes n'essayent pas de nier ou de pallier cette triste vérité. Un jour que,

Pologne.

que, témoin d'un abus de liberté, j'en marquais ma surprise à un homme versé dans l'étude des lois de son pays, je reçus cette réponse : « Si vous connaissiez la confu-
« sion et l'anarchie dans laquelle nous vi-
« vons, vous ne seriez surpris de rien. Il
« règne bien des abus dans les Etats les
« mieux réglés, combien ne doit-il pas y en
« avoir chez nous, qui vivons sous le plus
« détestable de tous les gouvernemens? »

Un autre Polonais, déplorant l'effroyable situation de son pays, me disait : « Le
« nom de Pologne subsiste encore, mais
« nous ne sommes plus une nation. La
« corruption et la vénalité ont gagné toutes
« les classes. Plusieurs des premiers sei-
« gneurs ne rougissent pas de recevoir des
« pensions des cours étrangères. L'un fait
« une profession publique d'être Autri-
« chien, le second d'être Prussien, un
« troisième Français, un quatrième Russe. »

Tel est ce peuple, qui donnait autrefois la loi à tout le Nord. Sans aucune influence au dehors, pauvre et opprimé au dedans, il ne lui reste de sa grandeur passée qu'un triste droit à la compassion de ses voisins. En étudiant l'histoire et la constitution politique de ce royaume, on voit que les lois

Pologne. féodales, autrefois universellement reçues en Europe, où il en subsiste encore çà et là plus ou moins de vestiges, ont été successivement abolies chez la plupart des autres nations, pour faire place à une administration plus juste et plus régulière; tandis qu'en Pologne, les circonstances se sont opposées à l'abrogation de ces mêmes lois, elles ont maintenu ce mélange de liberté et d'oppression, d'ordre et d'anarchie, qui forme le caractère le plus marqué du gouvernement féodal. La constitution de Pologne présente tous les traits les plus frappans de cet ancien régime : une monarchie élective avec un pouvoir très-restreint; les grands officiers de l'État possédant leurs charges à vie, et indépendans du roi; des seigneurs tout-puissans; une noblesse libre, et le seul ordre libre du royaume, possédant, sans nulle dépendance, ses terres, ses fiefs, sa juridiction territoriale, tenue seulement à un service militaire; un commerce avili et languissant, des bourgeois opprimés, des paysans esclaves : tel est l'état de la Pologne, et telles sont les causes de sa décadence. De là vient qu'elle n'a pu adopter les lois qui lui auraient assuré un état stable et tranquille, un bon

gouvernement, un commerce florissant, une nombreuse population. Pologne.

Nous n'avons pas besoin d'observer à nos lecteurs, que les choses dont nous venons de parler, n'existent plus. Les tristes événemens qui ont désolé cette contrée, ont effacé la Pologne de la liste des nations. Il n'en fallait pas moins décrire son ancien état, afin qu'on jugeât mieux par-là de ses malheurs, en comparant ce qui y reste encore avec ce qu'il a perdu.

Les Polonais, alliés des Russes par leur origine et leur langage, ont une si grande ressemblance avec eux dans la conformation du corps, qu'il paraîtrait démontré par-là que ces deux nations sortent de la même souche, si la différence du caractère national n'était pas aussi frappante. En général, les Polonais sont plus grands et plus charnus; leur physionomie est ouverte et amicale; ils sont bien proportionnés dans leur taille; ils ont communément le cou plus gros que les autres nations européennes. Les hommes de tous les rangs portent des moustaches, et se rasent la tête, de manière à ne laisser qu'un bouquet de cheveux sur la couronne: particularité qui leur donne, aux yeux

Pologne.

des autres Européens, une figure étrangère et presqu'antique. Les femmes sont renommées dans tout le Nord par leur beauté; elles joignent à une taille élégante, de petits pieds bien tournés et de beau cheveux longs. La même flexibilité qu'on observe parmi les Russes, se remarque aussi chez les Polonais; leurs regards dans la conversation ordinaire, sont beaucoup plus vifs et plus animés.

Quelque vigoureuse que paraisse être la constitution physique des Polonais, quelqu'endurci que soit le peuple, par son éducation et sa manière de vivre, cependant le nombre de maladies auxquelles cette nation est sujette, est comparativement plus grand que chez les peuples voisins. Elles doivent provenir de la qualité de l'atmosphère, que les vastes et nombreux marais, qui couvrent son territoire, rendent insalubres. Il reçoit aussi une âpreté particulière, de la situation des montagnes de la Carpathie. Elles doivent être attribuées au manque d'eaux potables, et à la malpropreté de la majorité des habitans. C'est une circonstance remarquable, que la Pologne soit sujette à des maladies plus violentes et plus malignes, plus con-

tagieuses et plus dangereuses que la Russie qui l'avoisine au nord.

Pologne.

Dans les provinces polonaises, soumises maintenant à l'empire de Russie, surtout en Volhinie et dans l'Ukraine, où le sol est sec et élevé, en comparaison de la Lithuanie, les maladies de poitrine, les fièvres intermittentes, la petite-vérole la plica polonica, la gale et les maladies vénériennnes, sont les maladies les plus communes. Les épidémies sont rares; mais aucune ne fait autant de ravages que la petite-vérole; on doit l'attribuer en partie à la manière de la traiter, au genre de nourriture, et surtout à la négligence du peuple. Le paysan polonais ne prend pas plus de précaution pour se garantir de la contagion de la petite-vérole la plus dangereuse, que le Turc pour se préserver de la peste. Les malades et les gens sains couchent pêle-mêle avec le bétail dans un lieu peu spacieux; les exhalaisons concentrées et la chaleur immodérée de la chambre, communiquent à la maladie un tel degré de malignité, que ces malheureux ne peuvent échapper au danger que par miracle.

Malgré la dureté du climat, cette ma-

Pologne. ladie cause partout ici de grands ravages. On peut hardiment calculer la mortalité sur le pied de six ou sept sur dix; et ceux qui en reviennent, sont presque toujours cruellement défigurés. La Pologne est, par cette raison, le pays de l'Europe où l'on trouve le plus d'aveugles. La plica polonica augmente encore cette terrible calamité. Cette maladie des cheveux est tout-à-fait particulière à la Pologne; je crois devoir la décrire d'une manière détaillée, par cette raison, et parce qu'elle est généralement répandue.

La maladie des cheveux, ou *plica polonica*, est une maladie endémique en Pologne et dans quelques contrées adjacentes. L'humeur de cette maladie s'établit dans les cheveux, et les colle tellement ensemble, qu'on ne peut les séparer. Elle ne s'attache pas toujours aux cheveux seulement, mais aussi aux ongles des pieds et des mains.

Cette dangereuse et dégoûtante maladie n'épargne ni l'âge, ni le sexe, ni les conditions, ni même les étrangers nouvellement arrivés en Pologne. Les enfans l'apportent même quelquefois en naissant. Les basses classes du peuple, les paysans, les men-

diens et les Juifs, sont les plus attaqués de cette maladie. En Volhinie et en Ukraine, elle est répandue parmi le peuple dans une proportion de deux ou trois sur dix; parmi la noblesse et les gens aisés, en raison de deux sur trente ou quarante. Plusieurs milliers d'individus passent leur vie entière sans en être attaqués, d'autres l'ont plusieurs fois, et quelquefois même à des époques périodiques. Les cheveux de toutes les couleurs y sont assujettis, mais principalement les bruns-clairs. Plus les cheveux sont doux, plus l'humeur y coule facilement. La maladie est aussi contagieuse: on en porte le germe en naissant, ou bien elle se communique par les nourrices, en couchant avec quelqu'un qui en est atteint, ou par les vêtemens. Les bêtes mêmes sont exposées à avoir la *plica polonica*, surtout celles qui ont un long poil. Pologne.

La cause de cette maladie est une espèce d'humeur que les médecins ne connaissent pas encore. Il paraît que c'est une matière particulièrement âcre et visqueuse qui séjourne dans la lymphe, et qui prend son écoulement par les cheveux ou les ongles. Ce dépôt doit être regardé comme une crise. Avant cette crise, on souffre fréquemment beau-

Pologne.

coup. Si le médecin ne peut réussir à attirer l'humeur dans les cheveux ou dans les ongles, ou que la nature ne l'effectue pas d'elle-même, le cas est alors extrêmement dangereux ; car si l'humeur se porte sur les parties nobles, telles que le cerveau, les poumons et l'estomac, elle occasionne les maladies mortelles les plus douloureuses.

Aussitôt que la crise se manifeste dans les cheveux ou dans les ongles, tous les mauvais symptômes cessent, et le malade se rétablit graduellement. Lorsque l'humeur est trop abondante pour être entièrement absorbée par les cheveux, il arrive fréquemment qu'ils crèvent par le milieu, et il en sort une quantité de matière qui les attache entre eux. Alors la maladie devient entièrement pédiculaire. Lorsqu'une fois la crise est faite, il n'y a plus lieu de craindre que l'humeur retourne dans la masse du sang, excepté dans le cas où on couperoit les cheveux malades avant que la matière se soit totalement écoulée par cette voie.

Les principaux remèdes extérieurs sont les bains de vapeurs et le lavage des cheveux avee des décoctions végétales. Les cheveux malades peuvent être enlevés sans

danger, lorsqu'ils sont suspendus à des cheveux sains nouvellement poussés. Pour s'en assurer, on en coupe seulement d'abord quelques pointes tous les jours ; s'il n'en résulte aucun mauvais effet, on peut entièrement les séparer de la tête ; mais ce qui est extrêmement singulier, cela ne se fait point sans occasionner des douleurs dans le corps. Pologne.

Les gens du peuple, en général, s'adressent rarement à un médecin, et soit par pauvreté, soit par préjugé, ils ne font ordinairement usage que des remèdes vulgaires. Heureusement la nourriture des paysans Polonais étant la plus simple possible, est aussi, par cette raison, la plus saine.

La coutume nationale de se raser la tête, tire probablement son origine de l'idée qu'on préviendrait par là cette maladie. Mais, on ne prend pas garde que les cheveux sont précisément le conducteur le plus sûr, choisi par la nature elle-même pour extraire l'humeur de la masse du sang, et il est vraiment étonnant qu'après une si longue expérience, la nation polonaise n'ait pas aboli un usage si pernicieux.

CHAPITRE III.

Gouvernement ancien de la Pologne. — Ses révolutions. — Partage de la Pologne. — Le Roi de Prusse en forme le premier projet. — Il est adopté par l'Empereur, et enfin par l'Impératrice de Russie. — Résistance courageuse, mais inutile des Polonais.

Pologne.

Il est très-vraisemblable que la Pologne était gouvernée, dès les temps les plus reculés, comme les autres Etats du nord, par des lois, ou plutôt par un usage qui, profondément gravé dans l'esprit des peuples, leur tenait lieu de loi écrite. Cet usage consacré par le temps, voulait qu'on choisît les rois dans la même famille, aussi long-temps qu'elle subsistait, à moins que des circonstances extraordinaires n'y missent obstacle ; mais en même temps la nation était consultée sur le choix de son prince, et son appobation seule pouvait le mettre en possession du trône. *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt,* dit Tacite, en parlant des Germains. Tous les

gouvernemens fondés par les peuples du nord, soit dans leur patrie, soit dans les autres contrées de l'Europe, ont été jetés en quelque sorte dans ce même moule; et tant de preuves attestent ce fait, qu'il ne peut plus être un sujet de dispute. Pologne.

Du temps de Boleslas-le-Hardi, la Pologne s'étendait depuis l'Oder jusqu'au Dnieper. Elle fut d'abord divisée en plusieurs principautés, comme la France. Casimir les réunit le premier. Il mérita le titre de grand, non comme beaucoup de princes, par ses conquêtes, mais par sa justice.

Cette nation, depuis son origine jusqu'à sa fin, se distingua par un amour constant pour la liberté. Douze vaivodes la gouvernèrent successivement, quoique le pouvoir suprême fut confié au roi. Il était obligé, dans les affaires importantes, de consulter les principaux seigneurs du pays.

La famille des Piastes s'éteignit dans la personne de Casimir-le-Grand; comme il désirait que son neveu, Louis de Hongrie, lui succédât, il rassembla tous les États de la nation, et les chargea de rédiger les lois qu'il croyait propres à assurer le bonheur de la Pologne. La constitution, qui

Pologne. fut le résultat des travaux de cette assemblée, fut respectée jusqu'à la mort de Sigismond-Auguste; et comme elle protégeoit toutes les classes de citoyens, tant qu'elle dura, les campagnes furent peuplées, les villes riches, les manufactures actives, et la nation heureuse et redoutée. La législation était confiée aux nobles et aux députés que les villes envoyaient à la diète. Le roi était chargé de l'administration, de l'exécution des lois. Il commandait l'armée, et avait le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix. Dans les circonstances graves, il demandait l'avis des sénateurs.

La Pologne fut long-temps comptée parmi les puissances du premier ordre; et depuis le quatorzième siècle jusqu'au seizième, les sciences y fleurirent peut-être plus que dans tout autre pays. Le célèbre Copernit y naquit. On l'a cru allemand, parce qu'il était chanoine de de Warmie. Mais ce pays, un des palatinats de Pologne, ne tomba sous la domination de la maison de Brandebourg qu'au premier partage, en 1773; et il était né à Thorn, dont la Prusse ne s'empara qu'en 1793.

Après la mort de Sigismond, la consti-

tution de Pologne éprouva un changement. Ce prince était le dernier mâle des Jagellons. Jusqu'alors on avait élu les rois parmi les enfans du dernier mort : alors il fallut chercher une autre famille, ou un individu qui épousât une Jagellone. On délibérait si ce seraient les sénateurs seulement, ou tous les nobles qui éliraient le nouveau monarque. Zamoiski décida la qnestion, en disant que puisque chaque noble était obligé de combattre pour la patrie, ils devaient tous avoir le droit d'élire leur chef. Pologne.

Cette innovation, qui depuis causa tant de malheurs, redoubla d'abord l'énergie nationale. On vit les Polonais pousser leurs conquêtes jusqu'à Moscow, et donner des lois et des empéreurs à la Russie. Mais dans la suite des temps, à chaque élection, les nobles acquirent plus de prérogatives. On dressa, dans une diète générale, une espèce de charte ou de capitulation, contenant tous les droits que la nation se réservait, et que les candidats au trône devaient reconnaître avant leur élection. Cette charte, connue en Pologne sous le nom de *pacta conventa*, contenait entr'autres dispositions, 1.° que la couronne

Pologne.

serait élective, et que le roi ne se donnerait jamais un successeur pendant sa vie; 2.° que les diètes générales seraient assemblées tous les deux ans; 3.° que tout homme noble, sujet du royaume, aurait droit de suffrage dans la diète d'élection; 4.° que si le roi portait quelque atteinte aux lois et aux priviléges de la nation, les sujets seraient déliés de leur serment de fidélité. Ces *pacta conventa* ont été étendus encore dans certaines occasions; et tous les rois élus dès-lors les ont confirmés à leur couronnement.

Il était naturel en effet, qu'en recevant une couronne, sur laquelle ils n'avaient aucun droit, ces princes ne se montrassent pas difficiles, et ne s'exposassent pas à se voir préférer des concurrens qui l'auraient été moins qu'eux. Après l'avoir reçue, il était encore fort simple qu'ils aimassent mieux en perdre quelque fleuron que de la perdre toute entière. C'était un effet de la loi qui donnait à la nation le droit de la leur ôter.

Sous le règne de Jean-Casimir, la Pologne étant envahie par les étrangers, et le roi cherchant un asyle dans les pays voisins, on introduisit dans la diète le droit

du fameux *liberum veto*, qui mit le comble à l'anarchie. Cette absurde institution, qui paralysait toutes les assemblées, en donnant à une seule voix le droit d'annuller toutes les délibérations, subsista jusqu'au règne de Stanislas-Auguste, et fut une des principales causes de l'influence tyrannique qu'exercèrent les puissances étrangères sur ce pays. **Pologne.**

Le projet de partager et de démembrer la Pologne fut formé dans un si profond secret, qu'à peine en eut-on quelque soupçon, qu'on le mettait déjà à exécution. La sûreté de la Pologne était due principalement à sa situation. Placée entre trois grandes puissances jalouses les unes des autres, il semblait que leur union fût impossible, et il ne l'était pas moins, à ce qu'on croyait, que si cette union avait lieu, les autres princes pussent voir tranquillement qu'en s'agrandissant aux dépens de ce royaume, ses voisins rompissent essentiellement l'équilibre de l'Europe.

D'un autre côté, on avait garanti à la Pologne par des traités multipliés toute ses possessions, et ces mêmes puissances qui les démembrèrent ensuite, avaient rénoncé solennellement à toute prétention sur quel-

Pologne.

que partie que ce pût être de ce royaume. Mais les traités n'ont guère de force qu'autant qu'on n'a point d'intérêt à les enfreindre ; et une nation qui fonde sa sûreté sur un pareil appui, ne tarde pas à reconnaître combien elle est précaire, si celui de la force, de l'union, du courage n'y est point. La Pologne avait dans son sein des forces suffisantes pour se défendre contre l'ambition de ses voisins, et cette garantie eût mieux valu pour elle, si elle eût su en user, que les traités, la jalousie subsistante entre ses voisins, et l'attachement des autres puissances au systême de l'équlibre. C'est une chose bien remarquable dans cette circonstance, que l'affaiblissement de cette nation relativement aux puissances qui la dépouillaient. La Prusse était encore, dans le siècle passé, un fief relevant de la couronne de Pologne. Les Polonais avaient été pendant un temps maîtres de Moscow, et s'étaient fait redouter des Russes. Il n'y avait guère plus d'un siècle que l'archiduc d'Autriche avait dû la délivrance de sa capitale, et peut-être son existence, comme souverain, au roi de Pologne, *Jean Sobieski*. C'était après avoir ainsi donné la loi à ses voisins que la Pologne la reçoit d'eux à son tour.

tour. Mais que ne peut opérer pour la ruine ou la grandeur d'un peuple un bon ou mauvais gouvernement? Pendant que tous ceux des autres nations se perfectionnaient, celui de la Pologne se dégradait de jour en jour, et n'offrait plus qu'une proie facile à d'ambitieux conquérans. Pologne.

Le partage de la Pologne fut d'abord projeté par le roi de Prusse, Frédéric le grand. La Prusse polonaise était depuis long-temps l'objet de son ambition. Sans parler de sa fertilité, de son commerce, de sa population, elle était extrêmement à sa bienséance à cause de sa situation. Cette province séparait ses provinces d'Allemagne, de la Prusse orientale qui lui appartient, et coupait ainsi la communication entre ces deux parties de ses États. Il avait éprouvé dans ses guerres tous les inconvéniens de cette position. En acquérant la Prusse polonaise, il pouvait faire marcher des troupes de Berlin à Konisberg sur ses terres : ses États arrondis formaient un corps capable de plus de résistance. La circonstance favorisait ses désirs et son projet. Il travailla à l'exécuter avec toute la circonspection d'un habile politique. Indifférent, en apparence, aux troubles de la Po-

Pologne. logne, dans leurs commencemens, quoiqu'il eût secondé l'élection du roi Poniatouski, il ne lui donna aucun secours contre les confédérés; ensuite, quand la Pologne entière fut en proie aux troubles civils, et désolée par la peste en 1769, il prit prétexte de ce dernier fléau pour faire marcher des troupes sur les frontières, et pour occuper toute la Prusse polonaise.

Mais ce n'était pas assez pour s'assurer de cette province, il fallait le consentement de la Russie et de l'Autriche: de là, naquit l'idée d'un partage entre les trois puissances. Il le communiqua à l'empereur, ou dans son entrevue avec ce prince à *Ners*, en Silésie en 1769, ou dans celle de l'année suivante à *Neustadt*, en Autriche. Cette ouverture fut très-bien reçue. *Joseph* qui avait jusqu'alors encouragé secrètement les confédérés, et même entamé une négociation avec la Porte contre la Russie, changea subitement de mesures, et fit marcher de nouvelles troupes vers les frontières de la Pologne. La peste qui affligeait ces contrées lui fournit, comme au roi de Prusse, un prétexte spécieux pour occuper les provinces de la République, voisines de ses États. Il étendit ses lignes successivement,

et en 1772, il avait déjà pris possession de tout ce qui lui échut ensuite par le traité de partage. Ses vues restèrent si secrètes, et du moins les confédérés prirent tellement le change, qu'ils ne doutaient pas que cette armée autrichienne ne vînt à leur secours, persuadés de l'impossibilité d'un concert entre les cours de Vienne et de Berlin. Pologne.

Il ne manquait plus que l'accession de l'impératrice de Russie. Cette habile princesse ne put voir sans jalousie des puissances étrangères prendre pied en Pologne. Elle sentait que l'ascendant tout puissant dont elle jouissait dans ce royaume, valait mieux que l'acquisition de quelques-unes de ses provinces. Aussi le roi de Prusse attendit-il qu'elle fut engagée dans une guerre avec les Turcs, pour entamer avec une princesse qu'il connaissait si éclairée, une négociation sur le partage projeté. Alors il lui envoya son frère, le prince Henri, qui lui fit entendre que la cour de Vienne étant sur le point de se lier avec la Porte, et le danger qui en résulterait pour elle étant évident, elle devait le prévenir et regagner l'amitié de la cour de Vienne, en consentant au partage; à cette condition, ajoutait-il,

Pologne. que cette cour renoncerait à toute alliance avec les Turcs, et laisserait la Russie maîtresse de poursuivre la guerre contre eux. Cathérine désirant de poursuivre ses conquêtes de ce côté-là, craignant que l'empereur ne secourût les Turcs; comprenant enfin que dans sa situation actuelle, elle ne pouvait empêcher l'empereur et le roi de Prusse de partager la Pologne, s'ils y étaient résolus, se détermina à la partager avec eux, et prit pour sa part une grande partie de ce royaume. Le traité entre ces puissances fut donc signé à Pétersbourg en février 1772.

Les troupes occupant déjà la plus grande partie de la Pologne, les confédérés pressés de toutes parts, furent bientôt dispersés et soumis. L'Europe attendait avec inquiétude qu'elle serait l'issue de tant de négociations, et surtout de ce concert imprévu entre les trois puissances. Mais le secret fut si bien gardé sur le partage, que le traité avait été ratifié sans qu'on sut autrement que par de vagues conjectures quel en était l'objet. La première fois qu'on en donna une connaissance authentique au public, ce fut en septembre 1772. Alors, l'ambassadeur de l'empereur fut chargé de la no-

tification du traité auprès du roi et du sénat de Pologne. Les cours de Russie et de Prusse leur remirent de même des mémoires contenant l'exposé de leurs prétentions. Il serait trop long de rendre compte ni de ces prétentions, des raisons sur lesquelles les cours les fondaient, et de celles que les Polonais alléguaient pour leur défense. Il suffit de dire que malgré leurs cris et leurs sollicitations, les Polonais furent obligés de se soumettre au démembrement de leur pays, et de reconnaître que cette cruelle nécessité était l'effet de leurs factions, de leurs dissentions, de l'anarchie en un mot dans laquelle ils étaient plongés. On exigea d'eux qu'une diète ratifiât la cession des provinces dont on les dépuillait. Après quelques délais, le roi fit expédier l'ordre pour la convocation de cette diète. Il était conçu en ces termes :

Pologne.

« Puisqu'il ne nous reste plus aucune es-
« pérance d'être secourus, et que de plus
« longs délais ne serviraient qu'à attirer
« les plus grandes calamités sur ce qui reste
« de la République, la diète est convoquée
« pour le 13 avril 1773, conformément à la
« volonté des trois cours. » Cependant pour éviter tout reproche, le roi, de l'avis du

sénat, en appelle encore aux puissances garantes du traité d'Oliva.

Pologne.

La diète se forma au temps fixé, et malgré la déplorable situation de leurs affaires, malgré les menaces et les présens, les députés eurent assez de courage pour faire encore une longue résistance. Pendant quelque temps la pluralité des députés s'opposa au démembrement, et le roi persista avec fermeté dans cet avis. Les ambassadeurs voyant cette opposition, joignirent à leurs demandes les plus terribles menaces. On annonça au roi qu'il serait arrêté et déposé. Ils firent craindre par leurs émissaires que Varsovie serait livrée au pillage, et cette menace fit une grande impresion sur les habitans de la capitale. On gagna le maréchal de la diète qui ne marchait qu'escorté par une garde russe. Par toutes ces manœuvres on extorqua enfin à la diète une sorte de consentement. Dans le sénat, il n'y eut qu'une pluralité de six voix pour approuver le démembrement; et dans l'assemblée des nonces ou députés des provinces, ce ne fut que d'une voix que cet avis passa. La diète finit au mois de mai, et déjà au mois de septembre suivant, on signa de part et

d'autre le traité tel que les cours l'avaient dicté. Pologne.

Mais ce n'est pas là tout le mal que les trois cours firent à la Pologne. Elle lui portèrent encore un coup plus funeste en y établissant une forme de gouvernement qui ne pouvait qu'y perpétuer l'anarchie et la confusion, et hâter le moment de son entière décadence. Sous prétexte de corriger les défauts de sa constitution politique, on les rendit plus grands et plus incurables, de peur qu'elle ne pût un jour reprendre quelque vigueur, et tenter de sortir du misérable état auquel elle était réduite.

Le partage effectué en 1773 entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, ce partage qui enleva à la Pologne cinq millions d'habitans sur une population de quatorze, est un de ces événemens dont plusieurs siècles offrent à peine un exemple. Trois puissances limitrophes d'un pays plongé dans l'anarchie veulent en profiter pour s'agrandir : elle font valoir des droits imaginaires que la faculté d'armer deux cents mille hommes rend bientôt réels. La Pologne, après avoir lutté quelque temps, est forcée de céder. L'Europe voit avec surprise ce démembre-

Pologne.

ment s'opérer : aucune puissance n'a le moyen de s'y opposer. La France croit plus sage d'approuver un arrangement qu'elle n'apprend que lorsqu'il est terminé. Les autres États de l'Europe sont trop éloignés ou trop faibles pour pouvoir s'opposer à la volonté de trois colosses qui, réunis, sont plus qu'en état de faire face à l'Europe entière. Le partage s'étant donc opéré tranquillement, la Russie, non contente de ce qu'elle avait gagné, voulût subjuguer la nation polonaise, tantôt par la force et tantôt par la séduction; elle dût regarder les restes de la Pologne comme une province de son vaste empire. Jusqu'en 1791, son ambassadeur, le comte Stakelberg, réellement plus puissant que le roi lui-même, assurait ce pays aux volontés de sa souveraine. Enfin le 3 mai 1791, les États sortirent de l'apathie où ils végétaient depuis tant d'années : résolus de secouer le joug d'une domination étrangère, ils fondèrent cette constitution nouvelle, adoptée le 5 mai suivant, et changèrent en un jour leur gouvernement.

Les Polonais, (je ne parle que de la noblesse, qui composait seule une nation libre, les paysans étant esclaves, et par conséquent indifférens au sort de leur

pays.) Les Polonais, dis-je, autrefois respectés en Europe, se souvenaient encore qu'ils avaient combattu sans désavantage les Prussiens, leurs tributaires, délivré l'Autriche et Vienne des armes Ottomanes, et que les Moscovites avaient souvent tremblé devant eux. Pologne.

Ils conservaient la même fierté, la même ardeur belliqueuse, la même légèreté, le même amour de la liberté, le même attrait pour les orages qui l'entourent : ils avaient les mêmes lois, les mêmes usages ; leurs mœurs s'étaient peu altérées : on retrouvait chez eux en entier, ce système féodal qui fût si long-temps le code universel de l'Europe, et cet esprit chevaleresque, seul avantage de cette forme de gouvernement, et unique remède aux brigandages qu'il autorise, et que la faiblesse du monarque y rend impunis. Mais s'ils étaient restés les mêmes, tout était changé autour d'eux. Partout les peuples avaient acquis plus de liberté, et les rois plus de pouvoir. Demeurés seuls, sans subordination, sans armée régulière, sans tiers-état, sans finances, sans commerce, sans artillerie respectable, sans forteresse, ils ne pouvaient opposer à leurs voisins qu'une valeur inu-

Pologne.

tile, et le souvenir de leurs anciennes victoires.

Aussi depuis un siècle, ce malheureux pays était continuellement l'objet de l'ambition des autres puissances, le jouet de leur politique et la proie de leurs armées. Pierre le Grand et Charles XII avaient appris à l'Europe le secret de leur faiblesse. Leurs diètes turbulentes étaient soumises à l'influence de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, qui corrompaient et divisaient leurs grands, profitaient de leurs désordres, dirigeaient leurs élections et dominaient leur prince. Leur ruine totale n'était retardée que par la rivalité de ces trois puissances. Un instant d'accord entr'elles avait produit le démembrement de leur pays et devait leur faire prévoir le partage du reste de leur territoire à la première réunion de ces trois couronnes.

Les Polonais devaient donc les craindre et les haïr toutes trois. Mais après le premier partage, l'Autriche et la Prusse avaient abandonné à l'impératrice la direction des affaires de la Pologne : elle s'était chargée d'y maintenir la nouvelle constitution qu'elles lui avaient toutes trois donnée pour l'empêcher de sortir de sa faiblesse et de

son anarchie. Depuis cette époque, c'étaient les ambassadeurs de Russie qui régnaient véritablement en Pologne : leur hauteur avec le roi, leur mépris insultant pour la nation, leur faste, leur insolence, leur avidité, les vexations et la férocité des troupes russes qui restaient en Pologne, avaient réuni sur la Russie toutes les haînes, tous les désirs de vengeance que les trois cours co-partageantes devaient inspirer à ce peuple opprimé. On ne pouvait parler d'un Russe à un Polonais sans le voir à la fois pâlir de crainte et frémir de rage. Ce seul nom lui rappelait sa gloire flétrie, sa liberté perdue, ses lois détruites, ses biens ravis, sa famille persécutée, son honneur outragé.

Pologne.

Les Polonais altérés de vengeance comme tous les opprimés, et avides d'espérance comme tous les malheureux, se laissèrent éblouir par de brillantes illusions; entraînés par leurs passions, enhardis par de fausses promesses, rassurés par les circonstances, ils ordonnèrent le renvoi des troupes russes qui étaient sur leur territoire, et se livrèrent avec transport à la joie qu'éprouvent des captifs qui ont brisé leurs fers.

Pologne.

L'ambassadeur russe, qui tenait une cour plus nombreuse et plus brillante que celle du roi, se vit tout-à-coup isolé : il donnait peu de temps auparavant des ordres ; alors on méprisa ses avis et l'on refusa toutes ses demandes. Tous les Polonais se dépouillant des habits modernes qui leur retraçaient leur honte, reprirent leur antique costume, qui leur rappelait à la fois leur gloire et leur liberté : toutes les dames, enflammant leur courage, coupaient elles-mêmes la chevelure de ces guerriers et brodaient leurs riches ceintures. Le roi Stanislas Auguste, ne pouvant résister à cette ardeur bouillante dont il prévoyait les suites, parût la partager ; son sort, pendant tout son règne, fut d'être tyrannisé tour à tour par son peuple ou par ses voisins. Comme il avait peu d'énergie et beaucoup de lumières, son esprit clairvoyant ne lui servit jamais qu'à prévoir ses malheurs sans pouvoir s'en garantir. En peu de jours tout prit ainsi dans ce pays une face nouvelle ; et la liberté, comme une lampe prête à s'éteindre, y jeta dans ce moment un brillant et dernier éclat.

Jamais on ne vit plus d'accord dans les

vœux, plus d'unanimité dans les délibérations, et plus de dévouement dans les sacrifices ; les nobles renoncèrent à leur prétention au trône ; ils ouvrirent à la bourgeoisie la porte de tous les emplois ; tous les citoyens livrèrent leur fortune pour créer une artillerie et payer une armée. Enfin la constitution du 5 mai fut l'heureux résultat des travaux d'une diète aussi sage dans ses opérations qu'éclairée dans son patriotisme.

Pologne.

Tous les gouvernemens de l'Europe félicitèrent le roi Stanislas et la nation polonaise de cette révolution qui, en rendant le trône héréditaire, et limitant convenablement la puissance royable, semblait garantir à la fois la Pologne des dangers du despotisme et de l'anarchie, ainsi que de l'influence orageuse que les étrangers avaient toujours exercés sur les élections.

L'impératrice de Russie, opposant seule son ressentiment personnel à l'approbation générale, résolut de renverser cette constitution qui enlevait la Pologne à son joug et dérobait une proie à son ambition ; et n'ayant pas à craindre l'opposition des armées prussiennes qui étaient alors occupées contre la France, elle fit entrer en

Pologne. Pologne, au mois de mai 1792, une forte armée. Malgré le nombre et la valeur de ses troupes, elle aurait peut-être échoué dans son entreprise, si Stanislas Auguste avait partagé l'héroïque ardeur de ses concitoyens. Mais, dominé par sa faiblesse ordinaire, et trompé par Catherine, qui avait toujours conservé sur lui un fatal ascendant, il perdit un temps précieux en négociations inutiles, et même les opérations commencées, il espérait encore appaiser son ennemi : et dans cette confiance, il arrêtait l'élan de la nation qui voulait courir toute entière aux armes; il ralentissait la marche des troupes, malgré les pressantes instances de leur général, et paralysait les efforts du brave Kosciusko, qu'on forçait de se retirer devant un ennemi qu'il avait déjà repoussé dans plusieurs rencontres.

Les Russes, favorisés par cette mollesse, s'avancèrent rapidement près de Varsovie. Stanislas Auguste alors mérita les malheurs dont il fut bientôt accablé. Il sacrifia son pays, en ordonnant à son armée, sous prétexte d'un armistice, de déposer les armes; et se croyant plus en sûreté parmi des satellites étrangers qu'au milieu de ses conci-

toyens, il laissa entrer à Varsovie, comme alliés, les ennemis de la Pologne, accéda à l'acte perfide des confédérés de Targowich, et ne laissa d'autre choix aux hommes énergiques qui avaient voulu rendre son trône solide et leur patrie libre, que de ramper sous le despotisme russe et prussien, ou de s'expatrier pour éviter un exil éternel dans les déserts de la Sibérie. Pologne.

L'impératrice et Frédéric Guillaume qui n'avaient pas voulu encore se démasquer, crurent que le temps était venu d'agir ouvertement, ils ordonnèrent à leur ambassadeur de se concerter pour régler le partage des possessions polonaises que chacune des deux cours voulait s'approprier. Dans cet état de troubles, le roi Stanislas reçut l'ordre de quitter Varsovie; il vint à Grodno et de là fut appelé en Russie, où il survécut peu de temps à la chute de son trône et à l'humiliation de sa patrie.

Les cours de Vienne, de Pétesbourg et de Berlin, délivrées de tout obstacle, partagèrent tranquillement leur proie ensanglantée, et voulurent anéantir jusqu'au nom de la Pologne; mais l'histoire consacrera la gloire des vaincus et l'injustice des vainqueurs.

Pologne.

Par le traité conclu entre les trois puissances copartageantes, *Brzęsk* devint le point central des frontières des trois États. Varsovie tomba sous la domination de Frédéric Guillaume, qui n'avait pas pu s'en emparer. La Vistule sépara la Prusse de l'Autriche; le Bog sépara l'Autriche de la Russie. Le Niémen marqua les limites entre les possessions des Russes et des Prussiens. La moitié de la ville de Grodno appartint au roi de Prusse, et l'autre moitié à l'impératrice.

Heureux les Polonais que leur sort a conduit sous la domination prussienne, et surtout autrichienne. Cependant croira-t-on que peu de temps après l'affranchissement de ses nouveaux sujets de Gallicie, l'empereur a été obligé d'établir un cordon de troupes sur les frontières, pour arrêter la désertion des ci-devant Polonais, qui, fatigués de la liberté dont ils jouissaient à peine, rentraient en foule en Pologne, pour s'y vendre à des seigneurs et reprendre le joug de l'esclavage. Ces malheureux disaient : si ma maison brûle, si mes bestiaux meurent, je suis ruiné et je mourrai de faim; au lieu qu'en Pologne, mon maître fera rebâtir ma maison, me remplacera

placera ma vache ou mes cochons en cas de mort : il est intéressé à me conserver, tandis que mon nouveau maître, pour qui je ne fais rien, me laissera mourir sans s'en embarrasser. Ce raisonnement rapelle ce que dit Linguet dans ses annales sur l'esclavage des nègres. Pologne.

CHAPITRE IV.

Limites de la Pologne. — Mœurs et coutumes de ses habitans. — Des Nobles. — Leur Faste. — Le Clergé. — Les différens habillemens de l'un et de l'autre sexe. — Etat des sciences. — Commerce de la Pologne.

Pologne. AVANT le partage extraordinaire de la Pologne, ce royaume était borné au nord par la Livonie, la Moscovie et la mer Baltique; à l'Est par la Moscovie; au Sud par la Hongrie, la Turquie et la petite Tartarie, et à l'Ouest par l'Allemagne. Ce royaume eût été un des plus puissans du monde, si la forme de son gouvernement eût été aussi parfaite que sa position était favorable. On pense généralement que la Pologne tire son nom du mot *polu* qui, dans la langue esclavonne, signifie pays propre à la chasse. En effet, aucun autre pays ne dut être autrefois plus favorable à cet exercice, en raison des plaines, des bois, des animaux sauvages et du gibier de toute espèce qu'il renferme.

Les Polonais ont bonne mine, ils ont le

teint brun et sont bien proportionnés : ils sont courageux, honnêtes et hospitaliers. Leurs femmes sont vives, animées, quoique modestes et soumises à leur époux. Quand ils veulent saluer, les Polonais inclinent la tête, se frappent l'estomac avec la main et étendent l'autre vers la terre. Mais pour saluer un supérieur, l'homme du peuple s'incline presque jusqu'à terre, et sa tête touche le bout du pied de celui qu'il salue. Leurs divertissemens sont mâles et guerriers, ils voyagent ordinairement à cheval. Un gentilhomme polonais n'irait pas à pied seulement l'espace d'un jet de pierre. Les nobles qui sont pauvres sont souvent forcés de servir les riches : mais leur maître a ordinairement des égards pour eux. Il permet au plus ancien de manger à sa table, la tête nue, et chacun d'eux a, pour le servir, un jeune paysan entretenu aux dépens du maître. Lorsque les nobles sortent, ils portent le faste des valets jusqu'au ridicule. Rarement la femme d'un grand se contente d'une voiture à six chevaux et d'un nombreux domestique; il faut encore qu'elle se fasse accompagner d'un vieil écuyer, d'une vieille dame, sous le titre de gouvernante, et d'un nain de

Pologne.

Pologne.

chaque sexe, qui leur porte la queue. Fait-il nuit, la voiture est entourée d'un grand nombre de flambeaux. Les Polonais, cependant, bornent leur faste à leurs revenus ; mais chacun va aussi loin que ses facultés le lui permettent.

Les nobles ne font point de cas des titres honorifiques, et ils s'imaginent que la plus belle dénomination dont on puisse jouir, c'est celle de gentilhomme polonais. Ils sont presque totalement indépendans, mais leurs prérogatives sont entièrement incompatibles avec un État bien gouverné.

Le clergé a de grands priviléges. Les ecclésiastiques sont exempts de toutes contributions. Un évêque jouit de tous les priviléges d'un sénateur. Les bourgeois jouissent aussi de quelques libertés.

L'habillement des Polonais est assez singulier, ils se rasent la tête et n'y laissent qu'un cercle de cheveux sur le sommet. Les hommes de toutes les conditions portent en général de grandes moustaches. Ils ont une veste qui descend jusqu'au milieu de la jambe, et par-dessus, une sorte de robe fourrée qu'ils serrent avec une ceinture, et dont les manches sont aussi justes que celles d'un habit ; leurs culottes sont

amples et tiennent à leurs bas; ils portent un bonnet fourré; leurs chemises n'ont ni collets ni poignets, et ils ne portent ni cols ni cravates. En place de souliers, ils ont des bottes de cuir de Turquie avec des semelles très-minces, et ils les font garnir d'un fer à cheval courbé en demi-lune. Ils sont armés d'une hache d'armes, et ont au côté un sabre et un coutelas. Quand ils sont à cheval, ils portent un petit manteau ordinairement ouvert et doublé de fourrure. Les gens riches emploient des martres et des peaux de tigres et de léopards. Ils ont beaucoup d'habillemens très-riches, et qui se transmettent du père aux enfans. Pologne.

L'habillement des femmes approche beaucoup de celui des hommes; c'est une simple polonaise ou longue robe bordée de fourrure; quelques personnes du bon ton, des deux sexes suivent les modes françaises et anglaises. Quant aux paysans, ils se couvrent l'hiver avec une peau de mouton dont la laine est en dedans, et l'été ils portent une étoffe épaisse et grossière, mais ils n'ont point de linge. Pour bottes, ils ont des écorces d'arbres entortillées autour de leurs jambes, et le bout le plus

épais leur sert à garantir la semelle de leurs pieds. Les femmes veillent soigneusement sur leurs filles ; et dans la Samogitie, par exemple, elles leur font porter des clochettes devant et derrière, afin qu'elles sachent où elles sont, et à quoi elles sont occupées.

Pologne.

Dans la Pologne, le nombre des protestans, luthériens et calvinistes est fort considérable ; on les désigne en y comprenant ceux qui suivent les rits de l'église grecque, sous la dénomination générale de dissidens ; mais la noblesse de Pologne et la masse de la nation tiennent fortement à la religion catholique romaine. Il y a deux archevêques en Pologne, *Gnesne* et *Lemberg*. L'archevêque de Gnesne qui est primat, et qui durant les interrègnes était prince régent du royaume, est toujours cardinal.

La langue du pays est un dialecte de la langue esclavonne : elle est dure et sans harmonie, parce que les consonnes y sont tellement multipliées, qu'il y a des mots qui n'ont point de voyelles. Les Lithuaniens et les Livoniens ont un langage rempli de mots latins corrompus. On parle allemand et russe dans les provinces qui avoisinent ces pays.

Quoique Copernic, ce célèbre restaurateur de la véritable astronomie, quoique Vorstius et quelques autres savans soient nés en Pologne, il est vrai de dire que ce pays ne s'est pas encore beaucoup ressenti du progrès des connaissances humaines. Le mépris que la noblesse, qui n'estime que l'éclat de la naissance, a toujours manifesté pour les beaux arts, la servitude dans laquelle sont plongées les dernières classes du peuple, et la superstition qui est répandue dans tous les rangs, ont retardé d'une manière surprenante le développement des sciences dans ce royaume. Les universités de Pologne sont celles de Cracovie, de Wilna et de Posna. Pologne.

Le commerce de la Pologne pourrait être considérable, le pays étant bon et favorablement situé; mais il est abandonné aux Juifs et à quelques étrangers, qui en font leur apanage exclusif. Les nobles regardent cette profession comme au-dessous d'eux; et la misère extrême du peuple ne lui permet pas de l'embrasser : aussi la nation entière est entre les mains des Juifs, dont les principes universellement connus n'ont pas dégénéré en Pologne. Ils y font tous les métiers, et y prennent de toutes

Pologne.

mains. De tous les peuples, il n'en est point qui ait conservé, comme le Juif, son caractère primitif dans toute sa pureté. Le Juif de France, d'Italie, est comme celui d'Allemagne, de Pologne; celui de l'Asie, comme celui d'Afrique. Ils ont partout la même avidité, la même astuce, le même amour de l'argent; et ce qui est le plus extraordinaire, presque la même figure.

La Pologne contient plusieurs rivières navigables, au moyen desquelles elle peut aisément transporter ses productions dans les ports de la mer Baltique. Elle produit abondamment toutes sortes de grains, de chanvre, du lin, du bétail, des bois de construction, de la poix, du goudron, du miel, de la cire, du suif, de la potasse et des cuirs. Elle reçoit des étrangers, des vins, des draps, toutes sortes d'étoffes de laine, de soie et de coton, des métaux, de la verrerie, des fourures, etc. Son commerce pourrait sans doute être très-considérable, si les nobles ne se croyaient pas dégradés, lorsqu'ils se mêlent de quelqu'espèce de trafic que ce soit; si les bourgeois des grandes villes n'étaient pas trop pauvres pour établir des manufactures;

si les paysans n'étaient pas esclaves et attachés à la terre de leur seigneur. [redacted] Pologne.

La Pologne a été appélée autrefois le grenier du Nord; et c'est plutôt son ancienne fertilité qui lui a mérité cette dénomination, que celle qu'on y observe aujourd'hui; car l'esclavage des paysans et la distribution trop inégale des terres s'opposant à leur bonne culture, on n'en exporte pas à beaucoup près autant de grains que la nature du sol et l'étendue du royaume pourraint le permettre ; et en effet, s'il étoit bien cultivé, il serait en état de fournir la moitié des grains que l'Europe peut consommer. Plusieurs palatinats, et particulièrerement la Podolie et la Kiovie, sont si favorables à cette production, que, quoique plusieurs parties de ces provinces restent incultes, on y recueille plus de grains que les habitans n'en peuvent consommer. Une partie est employée à distiller les eaux spiritueuses; mais si l'on peut réussir, comme on s'en flatte, à ouvrir une communication entre ces provinces et les ports de la mer Noire, il est vraisemblable que ce pays trouvera un nouveau débouché très-avantageux pour ses grains.

La chasse, surtout celle de l'ours, est

un des amusemens ordinaires des grands.

Pologne. Les vastes forêts qui couvrent une partie de la Pologne, sont remplies de bêtes fauves. Les polonais ont conservé l'habillement national, qui consiste en une longue veste descendant jusqu'à mi-jambe, garnie de fourures dans la saison, des bottines jaunes et le sabre au côté. Leurs cheveux sont coupés jusqu'au-dessus des oreilles. Ils se rasent la barbe, et conservent une large moustache.

La langue latine est très-usitée en Pologne et dans tous les classes. Nous avons rencontré des soldats qui la parlaient passablement; les maîtres des postes, si on ne répond pas à la première phrase polonaise, ont recours au latin. Ils le prononcent ainsi que toute l'Europe, excepté nous, c'est-à-dire, les *u* en *ou*; comme nous sommes les seuls qui conservions cette prononciation, il y a grande apparence que nous avons tort.

Le Polonais est fier, généreux, brave, franc et surtout indépendant: nous parlons seulement du gentilhomme, le seul dont le caractère puisse éclater sans contrainte, ou plutôt le seul qui en ait un. Le véritable Polonais, celui qui forme la classe

la plus nombreuse et la plus utile, est esclave, et ce mot nous dispense d'analyser son caractère ; il dit tout. On accuse les Polonais de boire avec excès : ce reproche est plus que fondé ; il n'y a point d'exagération dans tout ce qu'on entend dire là dessus. Le peuple boit beaucoup d'hydromel. Pologne.

CHAPITRE V.

Départ de Varsovie. — Duché de Lithuanie. — Description de Grodno. — Dîner d'élection. — Des Juifs. — Pauvreté des habitans. — Anciens lieux sacrés qu'ils révèrent encore.

Pologne. NOUS partîmes de Varsovie le 10 août; nous passâmes la Vistule et le faubourg de Praga. A un mille de Varsovie commence une forêt, qui s'étend presque sans interruption à dix-huit milles de là. Ce terrain était sablonneux et uni, jusqu'à ce que nous arrivâmes au bord du Bog, que nous traversâmes à *Gran*. Cette rivière est large et peu profonde. Nous trouvâmes un meilleur sol et un pays plus varié : la route était tracée à travers des champs de blé, de chanvre et de lin.

Nous arrivâmes tard à *Biallistoch*, ville propre et bien bâtie; les rues en sont larges, et les maisons, qui sont la plupart enduites de plâtre, sont séparées les unes des autres à des distances égales. La propreté et la beauté de cette ville sont dues

à l'illustre famille de Braniski, qui s'est plue à orner le lieu de sa résidence, et dont le palais tient à la ville. Ce palais est un grand bâtiment dans le goût italien. Sa grandeur et sa magnificence lui ont fait donner le nom de *Versailles de Pologne.* Jean Casimir le donna avec *Biallistoch* et d'autres biens, à *Czarrieski*, général fameux par ses victoires sur les Suédois. On montre encore dans ce palais la coupe dorée que ce général portait à sa ceinture, suivant l'usage du temps, et une bourse brodée, qu'on trouva dans le bagage de Charles X après sa défaite; et qu'on croit lui avoir appartenu. On voit dans le palais, l'appartement qu'Auguste III occupait, quand il se rendait à Grodno pour y tenir la diète. On le laisse tel qu'il était alors, par respect pour sa mémoire. On voit aussi un beau portrait de ce prince dans son habit royal, la tête rasée à la polonaise, tel qu'il était, en un mot, le jour de son couronnement. Le parc et les jardins sont beaux et étendus, et dans le goût anglais.

Pologne.

Le 13 août, nous partîmes de bon matin de *Biallistoch.* Après avoir traversé une grande forêt, nous trouvâmes un pays ouvert : les villes et les villages s'étendaient

Pologne. en longueur sans regularité; toutes les maisons et les églises mêmes étaient de bois; une foule de mendians environnaient notre voiture, dès que nous nous arrêtions. On voyoit partout des Juifs sans nombre. A quatre heures, nous arrivâmes à *Grodno*. Il fallut d'abord traverser quelques misérables faubourgs habités par des Juifs, ensuite passer sur un bac la rivière de Niémen qui est large, claire et peu profonde; enfin nous montâmes à la ville, qui est bâtie sur une éminence.

Quoique Vilna soit la capitale de la Lithuanie, *Grodno* en est la ville la plus considérable.

Anciennement la Lithuanie n'avait aucune liaison avec la Pologne : elle était gouvernée par ses grands-ducs; et des guerres perpétuelles entre eux et les rois de Pologne, remplissent la plus grande partie de ses annales, jusque vers l'année 1386. Enfin, par des traités renouvelés en diverses occasions, l'union des deux États fut étendue et cimentée; et elle fut rendue aussi parfaite qu'elle pouvait l'être, dans une diète générale tenue à Lublin, en 1569. Depuis cette époque, le même prince a été constamment roi de Pologne et grand-

duc de Lithuanie; et les deux peuples n'ont formé qu'une seule république. Pologne.

Grodno est une ville grande et irrégulière ; elle ne contient que trois mille habitans, outre un millier de Juifs et les personnes employées aux manufactures. Elle a l'air d'une ville en décadence : c'est un mélange de misérables cabanes, de maisons, de palais, qui tombent en ruine, avec de belles portes, restes de leur ancienne magnificence ; quelques bâtimens qui sont en bon état, ne servent qu'à rendre le contraste plus frappant.

Le vieux palais, où logeaient les rois durant les diètes, est situé sur une colline sablonneuse, escarpée, au bord de la rivière : vis-à-vis est le nouveau palais bâti par Auguste III, mais que ce prince n'a jamais habité, et qui n'était pas fini lorsqu'il mourut.

Les principaux animaux qui errent dans les immenses forêts de la Lithuanie, sont l'ours, le loup, l'élan, le bœuf sauvage, le linx, le castor, le glouton, le chat sauvage. La Lithuanie est riche en oiseaux. Le *remiz*, petite espèce de mésange, se trouve ici assez communément. Cet oiseau est remarquable par la manière singulière

Pologne. et l'art avec lequel il fait son nid. Il lui donne la forme d'une longue bourse, garnie à l'intérieur d'un fin duvet, qu'il suspend à l'extrémité des branches les plus flexibles du saule, ou de quelqu'autre arbre sur le bord d'une rivière : par ce moyen, il défend ses petits des attaques de ses ennemis ; et cela est nécessaire à la conservation de l'espèce, car ses œufs sont toujours en petit nombre.

Le lendemain, nous allâmes voir les manufactures : les principales sont de drap, de camelot, d'étoffes de lin, de coton, de soie, de broderies, de chapeaux, de dentelles, d'armes à feu, d'aiguilles, de cartes. On y blanchit la cire ; on y fait des voitures. Le pays fournit de la laine, du chanvre, du lin, du poil de castor et de la cire en abondance.

Ces manufactures emploient trois mille personnes, en y comprenant celles qui, dans les villages voisins, sont occupées à filer. Les apprentifs des deux sexes sont tous des enfans des paysans polonais, qu'on habille et qu'on nourrit, et qui reçoivent de plus une petite paye. Les directeurs se plaignent qu'ils sont sans émulation, et qu'on ne peut les obliger au travail que par

Pologne.

par la crainte, quoiqu'ils soient mieux nourris et habillés que les autres paysans. Cela n'est pas étonnant, puisqu'ils restent esclaves, et que, s'ils font quelques épargnes, ils ont à craindre qu'on ne les leur ôte. Aussi la plupart d'entr'eux portent dans leur extérieur une impression si profonde de mélancolie, que je souffrais de les voir; et il était bien aisé de se convaincre qu'ils ne travaillaient qu'à regret et par nécessité.

Le jour suivant, nous dînâmes chez le chancelier de Lithuanie : c'était un dîné d'élection; car on allait assembler à *Grodno* une diétine pour l'élection des députés qui devaient représenter ce district à la prochaine diète. Il y avait quatre-vingts gentilshommes à ce dîné, presque tous dans l'habit national, et la tête rasée à la manière polonaise. Avant le dîné, ils saluèrent le chancelier avec beaucoup de respect : les uns baisaient le bord de son habit; les autres se baissaient et embrassaient ses jambes. Il y avait deux dames à table; en qualité d'étrangers, on nous plaça à côté d'elles. J'eus le bonheur d'en avoir une pour voisine, qui était extrêmement amusante et ne laissait jamais languir la conversation. Après dîné, on but des santés

Pologne.

au roi, à la diète, aux dames, à notre bon voyage. Celui qui donnait la fête, nommait la personne à qui l'on devait boire, remplissait un grand verre, le buvait, le renversait pour prouver qu'il avait tout bu, et le passait ensuite à son voisin; après quoi, ce verre passait à un autre et faisait le tour. Le vin était de Champagne, les verres grands, les santés nombreuses; mais on était dispensé, après le premier tour, de remplir le verre.

Le soir, nous fûmes invités à un bal suivi d'un beau soupé. Le bal fut très-animé; on dansa des contredanses polonaises et anglaises : les premières sont simples; mais elles ne sont pas sans grâces, et accompagnées d'un air charmant. Un homme mène une dame autour de la salle, d'un pas qui diffère peu de celui du menuet; il la quitte, forme un cercle, la reprend, et répète le même mouvement jusqu'à la fin. Un second couple s'avance sur les pas du premier; il est bientôt suivi par les autres, en sorte que tous dansent en même temps.

En traversant la Lithuanie, nous ne pûmes qu'être frappés de la multitude de Juifs qu'on y rencontre, ils sont nombreux dans toutes les parties de la Pologne, mais

il semble que ce soit ici leur chef-lieu et leur résidence propre. Demandez-vous un interprète ? On vous amène un Juif. Voulez-vous des chevaux de poste ? C'est un Juif qui vous les procure et un Juif qui les mène. Avez-vous quelque chose à acheter ? Un Juif est l'entremetteur. C'est peut-être le seul pays de l'Europe où les Juifs cultivent la terre. Nous les avons vu souvent occupés à moissonner et à tous les ouvrages de la campagne. Pologne.

Les chemins sont ici absolument négligés, et ne sont presque que des sentiers tortueux tracés par le hasard au travers des forêts : ils sont souvent si étroits qu'à peine une voiture peut y passer, et tellement embarassés de troncs d'arbres et de racines, et sablonneux en quelques endroits, que huit petits chevaux avaient de la peine à nous en tirer. Les postillons n'étaient souvent que des garçons de dix à douze ans, mais forts et robustes, qui courrent quelquefois vingt et trente de nos milles sans selle et sans autre habillement qu'une chemise et des caleçons de toile. Les ponts sur lesquels il fallait traverser des ruisseaux étaient la plupart si vieux et si mal construits, qu'ils semblaient hors d'état de

F 2

Pologne.

soutenir le poids d'une voiture, et nous nous trouvâmes heureux de les avoir passés sans accident.

Le 15 août après vingt heures de route sans interruption nous arrivâmes le soir à *Biclitza* qui est à quatre-vingt-dix milles de *Grodno*, et nous en repartîmes le lendemain avant le jour, afin de ne pas manquer la ville de *Minsk*, où nous désirions de voir la diétine qui devait s'y tenir pour l'élection des nonces de la province. Nous nous arrêtâmes quelque temps à *Novogrodeck*, ville toute bâtie en bois. Près de cette ville nous trouvâmes un grand nombre de tertres ou de petites collines que les paysans appellent les *Tombeaux* des Suédois. Le terrain est ici moins sablonneux et plus fertile; il offre une agréable variété de coteaux et de vallons; la vaste étendue des forêts y est plus souvent diversifiée par des champs et des prairies où paissent de nombreux troupeaux.

Arrivés au petit village de *Mir*, la nuit était extrêmement obscure. On nous dit que dans plusieurs endroits il nous faudrait passer sur des ponts qui, même de jour, exigeaient la plus grande circonspection des voyageurs. Ainsi il fallut que le désir

Pologne.

d'assister à une élection polonaise cédât à de si fortes considérations, et que la curiosité fut sacrifiée à la sûreté. La pauvreté des habitans de *Mir* était telle, qu'ils avaient à peine les choses les plus nécessaires à la vie. Le repos fut la seule douceur que nous pûmes y goûter.

Au sortir d'un lieu si dénué de tout, Minsk nous parût, quand nous y arrivâmes, le séjour de l'élégance et du luxe. Délassés par un chemin paisible, nous nous rendîmes dès le matin dans le couvent qui avait appartenu aux Jésuites. Le réfectoire avait servi la veille à la cérémonie de l'élection. On fit d'abord difficulté de nous laisser entrer. Enfin un homme qui paraissait avoir de l'autorité étant sorti, nous demanda en allemand de quel pays et qui nous étions? Sur notre réponse que nous étions trois gentilshommes anglais, et que nous voyagions par curiosité, il témoigna beaucoup de surprise de la simplicité de nos habillemens, et surtout de ce que nous n'avions point d'épées. « En Pologne, dit-il, tout gentilhomme porte un sabre : c'est le privilége « et la marque de son rang. Il ne paraît « jamais autrement en public, et si vous « voulez être regardés comme des gentil-

Pologne. « hommes dans ce pays, je vous conseille « d'en faire autant. « Nous le remerciâmes de l'avis, et le suivîmes dans le réfectoire ou nous trouvâmes encore la majeure partie de la diétine assemblée, mais pour la seule affaire de boire, ce qui dans les élections de Pologne comme dans celles d'Angleterre n'est pas la moins essentielle. Un des assistans pour lequel on paraissait avoir du respect était continuellement occupé à faire offrir du vin aux électeurs : et chaque fois que les verres circulèrent on observait diverses cérémonies, on portait sa main sur sa poitrine, on s'inclinait, on buvait à la santé des élus et à celle des électeurs.

Minsk est une grande ville. Il y a deux églises bâties de briques aussi bien que le couvent des Jésuites. Les autres bâtimens, quoique de bois, ont plus d'apparence que ceux du pays n'en ont ordinairement.

Nous fûmes très-fatigués de la route de Minsk à *Smolovitzo*, quoiqu'elle ne soit que de trente milles. La nuit était très-sombre quand nous y arrivâmes ; nous désespérions déjà d'atteindre notre gîte cette nuit, quand le bruit des postes et le roulement du carosse sur un plancher nous ti-

rèrent de peine : quand nous eûmes ouvert nos volets, nous nous trouvâmes au milieu d'une grande grange, à l'extrémité de laquelle deux gros sapins tout entiers avec leurs branches brulaient sur la terre sans le secours d'aucune cheminée. Autour de ce feu étoient rangées diverses figures revêtues de grandes robes noires avec de longues barbes, qui remuaient un grand chaudron suspendu sur le feu : avec un peu de superstition et de foi aux sorciers, on eût pu aisément croire voir un groupe de magicien occupés à exercer leurs talens. En y regardant de plus près, nous trouvâmes des Juifs qui préparoient leur soupé et le nôtre.

Pologne.

Nous partîmes le lendemain avant jour, suivant notre coutume. Près de *Borisow* nous traversâmes la rivière de *Beresina*. A Borisow, les Juifs nous firent avoir huit chevaux, qu'ils rangèrent sur deux lignes. Il ne fallut pas peu d'adresse pour les atteler à notre voiture. Nous essayâmes en vain de persuader aux cochers qu'il valait mieux les atteler deux à deux, aussi trouvâmes-nous bien de la difficulté à pénétrer au travers des espèces de forêts qui étaient sur notre route. Souvent il fallait

Pologne.

descendre pour aider aux postillons et aux domestiques à débarasser le chemin fermé par des arbres qui y étaient tombés, ou pour conduire les chevaux dans des chemins tortueux, ou pour en chercher dans ces forêts presque impraticables.

Dans plusieurs endroits, nous observâmes des espèces d'échafauds hauts d'environ douze pieds, fixés autour d'un arbre, et qui pouvaient avoir six pieds de diamètre. On nous apprit que dans les grandes parties de chasse on pose des échelles contre ces échafauds et que le chasseur pressé par un ours s'y met en sûreté en y montant par cette échelle qu'il tire après lui. Les planches formant une saillie, l'ours ne peut l'y suivre quelque habile qu'il soit à grimper.

Nous fûmes heureux d'arriver enfin à *Nactza*, quoique ce fut un des plus mauvais gîtes où nous nous fussions encore arrêtés. Nous y fîmes un triste repas à la lueur d'une buche de sapin longue d'environ cinq pieds, que l'on avait enfoncée dans une fente de la cloison, et qui était ainsi suspendue au-dessus de la table. A l'aide de la térébenthine qu'il contenait, il nous tint lieu de chandelle, car il n'y

en avait pas d'autres dans tout le village.

Pologne.

C'est une chose inconcevable, à combien peu de besoins sont sujets les paysans lithuaniens. Il n'y a point de fer dans leurs chariots, les brides et les traits de leurs chevaux sont faits ordinairement d'écorce d'arbres ou de branches tressées ensemble. Ils n'ont pas d'autre instrument qu'une hache pour construire leurs huttes, leurs meubles et leurs charriots: leur habillement consiste dans une chemise et des caçons de toile grossière; un long justaucorps d'une mauvaise étoffe de laine, ou un manteau de peaux de mouton, un chapeau rond de feutre doublé de laine et des souliers d'écorce d'arbre. Leurs huttes sont formées de troncs d'arbres entassés les uns sur les autres, et ne ressemblent pas mal à un de ces tas de bois qu'on voit sur les quais et qui sont couverts de planches. Quelle différence de ces huttes aux maisons des paysans suisses, quoique bâties des mêmes matériaux! Et leurs manières sont encore plus différentes que leurs maisons. Tout annonce chez les uns et chez autres le contraste entre les gouvernemens sous lesquels ils vivent. Le paysan suisse est ouvert, franc, grossier, mais officieux; il salue ceux qu'il rencontre d'un mouve-

Pologne. ment de la tête, ou porte négligemment la main à son chapeau ; il attend en retour une marque de civilité. Il s'offense de la moindre hauteur, et ne se laisse pas insulter impunément. Au contraire, le paysan polonais exprime son respect d'une manière rampante et servile, il s'incline jusqu'à terre, il ôte son chapeau et le tient à la main jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue. Ceux que nous rencontrions, arrêtaient leurs chariots dès qu'ils apercevaient notre carrosse ; en un mot, toute leur conduite est la preuve de la servitude abjecte dans laquelle ils gémissent. Cependant on entend les Polonais faire l'éloge de la liberté aussi souvent que les Suisses. Mais quelle différence n'y a-t-il pas dans la manière dont les deux nations en jouissent ? Chez les derniers, tous les ordres de l'État y participent, et elle répand chez tous un sentiment de dignité et de bonheur. Chez les Polonais, elle n'appartient qu'au plus petit nombre, et n'est réellement pour les autres que la plus mauvaise espèce de despotisme.

Les Lithuaniens, par la conformation du corps, tiennent le milieu entre les Russes et les Polonais ; mais ils sont petits, courbés sous le poids de l'esclavage et de la misère ;

leur caractère physique porte aussi l'empreinte de l'état de dégradation dans lequel est tombée cette nation autrefois si florissante. Ils sont beaucoup mieux partagés pour la santé. Il règne parmi eux moins de maladies que chez les Polonais. Presque toutes les parties de la Lithuanie qui avoisinent la mer Baltique sont humides et marécageuses; cependant les fièvres intermittentes y sont extrêmement rares. La plica polonica y est aussi moins commune que dans les contrées appelées autrefois la Grande et la Petite Pologne; la proportion est ici, parmi le peuple, de quatre sur quarante, et parmi les hautes classes de trois sur quatre-vingt-dix ou cent.

Pologne.

Les Lithuaniens et les Lettes sont si voisins que ces deux nations ont une grande ressemblance entr'elles, par les traits de leur histoire, par ceux de leur physionomie. La servitude, le dénuement des connaissances, et la privation des choses de première nécessité, sont empreints sur leurs figures en caractères lisibles. Les Lettes sont tous petits; parmi les femmes surtout, il y en a beaucoup qui, en comparaison des autres nations, pourraient passer pour naines.

Pologne.

Les bains chauds sont aussi très-usités chez les Lithuaniens et chez les Lettes, qui, comme les Russes, passent immédiatement de leur chaleur extrême en plein air ; aussi sont-ils rarement attaqués de fluxions, rhumes, cathares et maux de dents. En général, il règne peu de maladies parmi eux.

Les Lithuaniens, les Livoniens, les Esthoniens sont tous adonnés à l'usage des liqueurs fortes; point de plaisir parmi eux sans bière et sans eau-de-vie; vieux et jeunes, maris et femmes, boivent à l'excès, mêmes en famille. Ni les remontrances, ni une cruelle expérience ne peuvent modérer ce penchant. Les enfans même à la mamelle doivent goûter de la liqueur aussi souvent que les mères en boivent.

L'exercice de la natation, si recommandé par Rousseau, est ici l'amusement général dans les temps chauds; tous les âges et tous les sexes vont à l'eau comme les animaux amphibies ; mais beaucoup perdent la vie, parce qu'ils se baignent souvent étant ivres. Les anciens habitans de ces contrées étaient idolâtres : plusieurs coutumes superstitieuses, qui ne sont pas totalement déracinées, et quelques monumens encore sub-

sistans sont des restes de leur ancien culte. Le paysan, même le mieux élevé, ne souffre qu'avec beaucoup de peine et de répugnance qu'on file dans sa maison les jeudis, dans la crainte que ses moutons ne périssent ou ne meurent de la clavelée. Pologne.

Malgré les ordres sévères qui ont été donnés pour leur démolition, il reste encore beaucoup de lieux ou bosquets où les anciens Lithuaniens, Esthoniens et Livoniens avaient coutume de se rassembler pour l'observation des rites religieux du paganisme, pour lesquels ils témoignent encore aujourd'hui un respect solennel. Ils s'en approchent avec peine, et personne n'ose jamais couper un rameau d'un arbre sacré, ni même cueillir une fraise qui croît sous son ombre. Si un Allemand, par inadvertance ou par zèle, endommage un de ces arbres en l'abattant ou le cassant, ils frémissent dans l'attente de quelque punition prochaine. Ces lieux sacrés se font ordinairement distinguer par des chênes : ils sont situés sur des montagnes, ou près d'un ruisseau. Les paysans qui ne craignent pas d'être découverts, ou de payer les amendes ordonnées par les lois, demandent à être secrètement enterrés dans ces

Pologne.

endroits. Il est strictement défendu de visiter et de révérer tous ces bosquets consacrés, mais la foi ne souffre point de contrainte, et les préjugés invétérés triomphent de la raison. Plusieurs barons ont ordonné à leurs paysans d'aller abattre ces arbres ; mais, ni les persuasions, ni les menaces n'ont eu aucun effet, jusqu'à ce qu'ils eussent inspiré du courage à leurs vassaux intimidés, en prenant eux-mêmes la hache entre les mains. Des offrandes de laine filée ou non filée, de cire, de pain, y sont encore en usage ; ils les déposent dans les saints lieux, ou les placent dans le creux des vieux arbres. L'entretien du feu, dans lequel ils jettent toutes sortes d'offrandes, est encore une observance principale des assemblées secrètes de leur idolâtrie.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée en Russie. — Voyage à Smolensko, et description de cette ville. — Service divin. — Conversation avec l'évêque qui avait officié. — Départ de Smolensko. — Des paysans Russes. — Chemin de Moscow.

Le 20 août, nous entrâmes en Russie par la petit ville de *Tolitzin*, comprise dans les provinces cédées à la Russie, en vertu du traité de partage. De Tolitzin, on traverse le nouveau gouvernement de Mohilof par un chemin excellent et très-large, bordé d'un double rang d'arbres et d'un fossé pour écouler les eaux. Nous passâmes plusieurs chétifs villages, nous traversâmes à *Orsa* le Dniéper, qui n'est en cet endroit qu'une petite rivière, et nous arrivâmes le soir à Lady. Russie.

Le pays de Tolitzin à Lady est inégal,

Russie.

parsemé de beaucoup de collines et de forêts. il produit du blé, du millet, du chanvre et du lin; on y voit aussi des églises avec des dômes, destinées aux dissidens Polonais du rit grec, et aux Russes qui voudront s'établir dans ce pays.

A Lady, nous logeâmes à la poste, où nous fûmes fort bien. Le lendemain, nous trouvâmes que notre dépense était aussi modérée que notre traitement avait été bon. Mais ce fût un grand chagrin pour nous, que de voir finir à Lady cette excellente route dont j'ai parlé. Cependant de là à Smolensko, les chevaux étaient encore bien meilleurs que ceux de Lithuanie; les villages avaient aussi une toute autre aparence. Celle des paysans Russes est également très-différente de celle des paysans Polonais; ce contraste frappe surtout dans leur chevelure. Les Polonais se rasent la tête, à la réserve d'un petit toupet qu'ils laissent sur le sommet. Les Russes portent les cheveux longs et pendans jusque sur les yeux et les oreilles, et les coupent autour du cou. Le pays est parsemé de collines, et plus ouvert que nous ne l'avions encore trouvé jusqu'à une petite distance de *Smolensko*, où nous nous retrouvâmes comme plongés

plongés de nouveau dans une épaisse forêt qui nous conduisit jusqu'aux portes de cette Russie. ville sans nous offrir aucune trace d'habitation.

Smolensko n'est assurément pas la plus belle ville, mais c'est sûrement la plus singulière que j'aie vue. Elle est située sur le bord du Dniéper, sur deux collines et dans la vallée qui est entre deux. Les murailles qui l'environnent ont trente pieds de haut et quinze de largeur. Le bas en est de pierres, et le haut est de briques. Ces murs suivent les contours des collines, et ont sept verstes, ou trois milles trois quarts anglais de tour; à chaque angle, il y a une tour ronde ou carrée, de deux ou trois étages, beaucoup plus large en haut qu'en bas, et couverte d'un toit en bois de forme ronde. Les intervalles entre ces tours, sont garnis de tourelles; et au-dehors, le mur est encore défendu par un fossé profond, un chemin couvert, et un glacis. Là où le terrain est le plus élevé, il y a encore des redoutes de terre construites à la moderne. La cathédrale est bâtie sur une éminence au milieu de la ville; on a de-là la vue la plus pittoresque de cette singulière ville qui, dans son enceinte renferme des jardins, des bos-

Russie.

quets, des champs, des prés. La plupart des maisons sont de bois et à un seul étage; ce ne sont guère que des chaumières. Il y a cependant quelques maisons plus belles, qu'on nomme des palais. Une large et longue rue pavée coupe la ville en ligne droite. Les autres rues sont la plupart irrégulières et couvertes de planches au lieu de pavé. Les murs de la villes s'élevent ou s'abaissent avec le terrain, et s'étendent jusqu'au bord du Dniéper. Leur architecture antique, leurs tours bizarrement construites, les aiguilles des clochers élevés au-dessus des arbres qui cachent par leur multitude la plupart des maisons, les champs, les prés qui y sont épars, tous ces objets forment le contraste le plus singulier. Au-delà du Dnieper est une espèce de faubourg composé de cabanes éparses qui tient à la ville par un pont de bois. D'après des informations assez vagues, je crois que la ville peut contenir environ quatre mille habitans; elle n'a point de manufactures; mais elle fait quelque commerce avec l'Ukraine, Danzick et Riga.

Le Dniéper prend sa source dans la forêt de Volkonski, près de la source du Volga, à environ cent milles de Smolensko. Il tra-

verse cette ville et *Mohilef*, sépare l'Ukranie de la Pologne, et se perd dans la mer Noir entre *Otsakof* et *Kinburn*. Depuis l'acquisition de la province de Mohilef, cette rivière coule entièrement dans le territoire russe. Elle devient navigable un peu au-dessus de *Smolensko*, quoiqu'en certaines saisons elle soit si basse près de cette ville, qu'on ne peut plus transporter les marchandises que sur des radeaux. Russie.

Comme il fallait nous pourvoir d'un nouveau passe-port, et d'un ordre pour avoir des chevaux, nous nous rendîmes chez le gouverneur, accompagnés d'un étudiant russe qui parlait latin et qui nous servait d'interprête. Le gouverneur étant à l'église, nous allâmes à la cathédrale où nous attendîmes jusqu'à la fin de l'office. Cette église est un magnifique bâtiment élevé sur les ruines du palais des anciens ducs de *Smolensko*. Les murs en sont couverts en dedans de mauvaises peintures, représentant notre Seigneur, la Vierge et un grand nombre de Saints, car ils abondent dans la religion grecque. Le service divin admet une infinité de cérémonies; le peuple fait le signe de la croix à chaque instant: chacun s'incline vers le sanctuaire, ou l'un

Russie.

vers l'autre, ou baisse le front jusqu'à terre. L'évêque de Smolensko officiait; sa figure était vénérable, ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules, il avait une grande barbe, une couronne sur la tête, et de riches habits épiscopaux.

Les portes du sanctuaire s'ouvraient et se fermaient avec beaucoup de pompe et de solennité toutes les fois que l'évêque se retirait dans le sanctuaire ou en sortait pour bénir le peuple. Quand le service fut fini, les portes étant tout ouvertes, l'évêque s'avança, un chandelier à chaque main, dont l'un portait trois cierges allumés, l'autre deux, qu'il croisait souvent l'un sur l'autre en différentes directions; ensuite il les balança du côté de l'assemblée à laquelle il donna une bénédiction finale.

Le service étant fini, nous nous présentâmes au gouverneur qui, à notre grande surprise, nous reçus avec un air de froideur, dont notre interprête fut si frappé qu'il n'y eût pas moyen de lui faire prononcer un seul mot. Enfin, un gentilhomme de la suite du gouverneur nous ayant adressé la parole en français, nous demanda ce que nous désirions. Sur notre réponse, que nous étions des gentilshommes anglais, et

que nous demandions un passe-port, il nous dit en souriaut, que la simplicité de nos habillemens avait fait soupçonner que nous étions des marchands ; mais qu'il n'ignorait pas que les gentilshommes anglais portaient rarement l'épée et des habits galonnés en voyage. Cela nous rappela l'avis qu'on nous avait donné à *Minska*. Il dit après cela quelque chose à l'oreille du gouverneur qui, prenant sur-le-champ un air de complaisance, nous fit comprendre que nous allions être satisfaits. Là dessus l'évêque joignit la compagnie : il avait quitté ses habits pontificaux et était vêtu d'une robe longue noire, avec un voile et un chapeau rond de même couleur : il nous parla en latin et nous invita à venir chez lui. Toute la compagnie le suivit et il nous reçus dans une maison de bois commode et voisine de la cathédrale. Quand nous fûmes entrés, le gouverneur et le gentilhomme qui l'accompagnaient lui baisèrent la main avec de grandes marques de respect. Il fit ensuite asseoir tout le monde, et nous témoigna en particulier beaucoup de considération, observant que notre présence lui était d'autant plus agréable, que depuis qu'il était à *Smolensko* il n'avait reçu la

Russie.

Russie. visite d'aucun Anglais dont il estimait infiniment la nation. Pendant cet entretien, un domestique étendît une nappe sur une petite table, et y plaça du pain, du sel et des fleurs. Un autre survînt avec une soucoupe chargée de petits verres pleins de liqueur transparente. L'évêque bénit le pain et la soucoupe avec beaucoup de solennité, et prît ensuite un des petits verres. Nous crûmes d'abord que tout cela annonçait une cérémonie religieuse : mais nous fûmes détrompés quand nous vîmes les domestiques offrir le pain et les verres à la compagnie. Tout le monde étant servi, l'évêque bût à la santé de tous les assistans, qui lui répondirent par une inclination et vidèrent aussitôt leurs verres. Nous suivîmes cet exemple et bûmes de la liqueur qui était de l'eau de cérise. Après ces prélinaires, nous reprîmes le fil de la conversation avec l'évêque, à qui nous fîmes plusieurs questions. Il répondait à tout avec beaucoup de vivacité et de promptitude. Au bout d'une demi-heure nous prîmes congé du prélat, très-satisfaits de sa politesse et de son affabilité.

L'après midi, le gentilhomme qui nous avait tiré d'embarras en parlant au gou-

verneur, vînt obligeamment nous rendre visite et nous inviter à dîner pour le lendemain. Nous acceptâmes et nous nous rendîmes chez lui à deux heures, suivant l'usage. Les chambres étaient petites, mais bien meublées : il n'y avait avec lui que sa femme et sa fille qui parlaient français l'une et l'autre : elles étaient vêtues à la française, sans excepter le rouge qu'elles n'avaient pas oublié; mais elle ne faisaient point de révérence, et saluaient en inclinant la tête fort bas. Avant dîné on offrit des liqueurs; les dames en prirent et nous les recommandèrent comme étant favorables à la digestion. La table était servie avec propreté, le dîné était excellent et servi sur de la porcelaine anglaise. A la fin du repas notre hôte demandant un grand verre, il le remplit de champagne et le bût à notre santé, après quoi il le fit passer. « C'est une « ancienne coutume, dit-il, qu'on regar- « dait autrefois comme une marque d'é- « gards. Aujourd'hui on est devenu plus « délicat, et l'on retranche ces usages qui « étaient devenus un épanchement des « sentimens d'hospitalité. Pour moi je suis « un homme à la vieille mode, et je ne puis « renoncer aisément aux habitudes de ma Russie.

Russie.

« jeunesse. » A six heures nous quittâmes cet hôte obligeant pour retourner dans notre auberge.

Le 25 août, nous partîmes de *Smolensko*, nous traversâmes le Dniéper sur un pont de bois, et continuâmes notre route pendant quelque temps le long d'une vallée remplie de belles prairies arrosées par le Dniéper, parsemées de broussailles, et bordées d'agréables coteaux couronnés de bois. Près de *Slovoda*, grand village formé de maisons éparses, où nous nous reposâmes quelques heures, nous traversâmes une seconde fois le Dniéper sur un bac composé de tronc d'arbres liés par des cordes.

Le premier endroit que nous rencontrâmes ensuite, était une petite ville nommée *Dogorobusk*, bâtie sur une colline, et présentant comme *Smolensko*, quoiqu'en petit, le même mélange d'églises, de maisons, de cabanes, de champs et de prés. On y voyait quelques maisons bâties depuis peu aux frais de l'impératrice. Elles sont de briques et couvertes d'une sorte de stuc, et comparées aux cabanes qui les environnent, elles ressemblent à des palais.

De *Dogorobusk* nous fîmes vingt-quatre

milles pour arriver à un petit village nommé *Zaratesh*. Le 27 août, nous traversâmes une forêt interrompue de temps en temps par des prairies et par des champs. Quand nous réfléchissions que nous étions au 55.e degré de latitude, nous étions surpris de trouver la moisson aussi avancée. Les paysans avaient même déjà mis leur accoutrement d'hiver. Russie.

Près de *Viasma* nous passâmes un ruisseau de même nom qui se jette dans le Dniéper. Nous montâmes ensuite sur une éminence où est bâtie cette ville qui se présente d'une manière imposante avec ses dômes et ses clochers au travers des arbres. Elle occupe sans régularité un terrain très-étendu. La principale rue, semblable aux grandes routes de Russie, est couverte en partie de troncs d'arbres couchés en travers, et en partie de planches, comme le plancher d'une chambre. Elle contient plus de vingt églises, nombre étonnant pour une ville si peu peuplée. Les églises dans les petites villes et villages de la Russie, sont la plupart ornées d'une coupole et de plusieures dômes, les murs sont blanchis ou peints de couleur rouge; les dômes ordinairement d'une couleur différente du

Russie.

reste. A une certaine distance, le grand nombre de clochers et de dômes qui dérobent la vue des cabanes voisines, pourraient aisément persuader aux voyageurs qu'ils vont voir une grande ville là où ils ne trouveraient bientôt qu'un amas de huttes de bois.

Les paysans Russes paraissent être en général une race d'hommes grands, endurcis à la fatigue et très-forts. Leur habillement consiste dans un chapeau rond ou un bonnet fort élevé, une robe de mauvais drap; ou en hiver une fourure de peaux de mouton qui descend jusqu'au-dessous du genou, et s'attache à la veste avec une ceinture, un haut de chausse d'une toile aussi forte que celle dont on fait les sacs, une pièce de drap ou de flanelle roulée autour des jambes en place de bas, des sandales de cordes d'écorces tressées, et attachées avec des liens de même matière, qui remontant autour de la jambe servent de jarretières. En été la chemise et la culotte de toile font le plus souvent tout leur habillement.

Leurs cabanes sont construites en forme carrée, et elles sont bâties avec des arbres entiers entassés les uns sur les autres, et

joints dans les angles par des mortaises et des tenons. Les vides entre ces arbres sont remplis de mousse, les fenêtres sont des ouvertures de quelques pouces carrés qu'on ferme avec un volet qui glisse dans une raînure, et les portes sont si basses qu'un homme de taille ordinaire doit se baisser pour y passer. Russie.

Les meubles de ces cabanes consistent principalement en une table de bois et des bancs attachés autour de la chambre. Les ustensiles sont quelques plats, bassins, cuillères de bois, quelquefois un pot de terre qui sert à cuire leurs mets. Ils se nourrissent de pain de seigle, le plus souvent assez noir. Leur plat le plus estimé est un ragoût composé de viande fraîche ou salée, de gruau, de farine d'avoine, assaisonné d'oignons et d'ail, car les Russes mettent partout de l'ail.

Les paysans semblent fort avides d'argent et assez enclins au vol. En Pologne, il n'était pas nécessaire d'être constamment sur ses gardes, et nous laissions souvent notre carosse toute la nuit sans que personne y veillat. En Russie il fallait qu'un domestique fut continuellement en faction, sans quoi on aurait vu bientôt dispa-

Russie.

raître tout ce qui peut être pris, et même la vigilance de notre argus était sans cesse mise en défaut par la vigilance supérieure des gens du lieu, ensorte qu'on nous annonçait ordinairement chaque matin quelqu'une de leur entreprise de la nuit.

Les paysans étaient obligés de nous fournir des chevaux à chaque poste à un prix fixe et modéré, ce qui les rendaient très-lens à nous servir. Les postillons mettaient toujours quatre chevaux de front, et ordinairement huit ou dix pour mener notre voiture. Ils ne se servaient guère ni de bottes ni de selles, et n'avaient pour tout étrier qu'une corde double qu'ils passaient sur le dos du cheval. Un bout de corde leur servait de fouet, mais à peine s'en servaient-ils : leur usage étant d'exciter les chevaux en criant et en sifflant comme avec un appeau. Dans l'intervalle entre ces sifflemens, ils se mettaient à chanter.

Le mauvais état de nos harnois qui se rompaient sans cesse, l'état non moins mauvais des chemins, le temps perdu à chaque station, et d'autres embarras inévitables réduisaient notre marche à quarante ou cinquante milles par jour, quoique nous

partissions avant le lever du soleil, et que nous allassions jusqu'à nuit close. [redacted] Russie.

Le 27 août, près de *Viasma* nous entrâmes dans la vaste forêts de *Volkonski* qui s'étend de là sans interruption dans un espace de 150 milles, presque jusqu'au portes de Moscow. C'est dans cette forêt immense que sont les sources des principales rivières de la Russie européenne, la Duina, le Dniéper, le Volga; les sources de la Duina étaient assez loin de notre route, mais celles du Dniéper et du Volga peu éloignées l'une de l'autre ne l'étaient pas non plus de Viasma. Le terrain dans cette contrée est plus entrecoupé qu'à l'ordinaire de collines et de vallées, mais sans élévation considérable.

Le 28 nous arrivâmes le soir au village de *Gretkeva*, et nous eûmes l'imprudence de continuer notre route jusqu'à la première station distante de dix huit milles. La nuit étoit extrêmement obscure, froide et pluvieuse, le chemin des plus mauvais, et nous avions à craindre à chaque instant d'être renversés. Cependant le plus grand danger que nous courûmes nous resta inconnu, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la poste : là nos domestiques nous

Russie. apprirent que nous venions de traverser une grande pièce d'eau sur un pont de bois sans barrières. Ce pont était si faible qu'il paraissait prêt à se rompre sous le poids du carrosse, et si étroit qu'une des roues de derrière fut un moment suspendue sur le précipice.

Nous partîmes au point du jour et nous arrivâmes de bonne heure à *Malo-Aviasma* qui est agréablement situé au milieu de la forêt sur le bord d'un petit lac. Cet endroit n'est éloigné que de six milles de Moscow, où nous étions impatiens d'arriver.

Un peu avant que d'arriver à *Malo-Aviasma*, et de là jusqu'à Moscow, le chemin n'est plus qu'une large avenue coupée en droite ligne au travers de la forêt. Les arbres qui la bordent, plantés des mains de la nature, sont des chênes, des bouleaux, des frênes, des peupliers, des pins et des sapins mêlés ensemble avec la plus grande variété. Les différentes nuances de vert, et les riches teintes des couleurs de l'automne étaient d'une beauté inexprimable, et l'étendue majestueuse et uniforme de la forêt était relevée de temps en temps par des champs et des prairies.

CHAPITRE II.

Arrivée à Moscow. — Description générale et particulière de cette ville. — Palais des Czars, Eglises. — Fête de Saint-Alexandre Neuski, et cérémonies qui s'observent ce jour-là.

Le 3o août, notre arrivée à *Moscou* nous fut annoncée à six milles de distance, par les pointes de quelques clochers. Ces aiguilles s'élevaient au-dessus d'une hauteur qui terminait la large avenue coupée au travers de la forêt. Deux ou trois milles plus loin, nous montâmes sur une éminence, d'où le plus magnifique spectacle frappa nos regards. C'était cette immense ville qui s'étend en forme de croissant, et présente une quantité innombrable d'églises, de tours, de pointes de clochers dorées, de dômes, de bâtimens blancs, rouges, verts, qui brillent au soleil, et au milieu de ce spectacle pompeux, le contraste d'un nombre infini de misérables cabanes de bois. Le pays que nous traversions était inégal. La forêt s'étendait jus-

Russie.

Russie.

qu'à un mille du rempart. Nous traversâmes la *Moskua* sur une sorte de radeau ou de bac attaché aux deux rivages, et que les Russes appellent un *pont vivant*, parce qu'il plie et se meut sous le poids d'une voiture. Nos passe-ports ayant été examinés avec soin, on nous permit d'entrer, et nous allâmes descendre dans une auberge tenue par un Français. Les appartemens qu'on nous donna, étaient commodes et spacieux. Nous y trouvâmes de tout en abondance, excepté des lits et des draps. Comme personne ne voyage ici sans en être pourvu, on n'en trouve que rarement dans les auberges. Nous nous procurâmes cependant enfin, avec beaucoup de peine, deux lits et un matelas qu'on étendit sur le plancher. Nous étions depuis si long-temps accoutumés à dormir dans nos habits et sur la paille, que ce qu'on nous offrait nous parut d'un luxe très-recherché, et que nous bénîmes notre fortune.

« Si j'avais été frappé de la singulière construction de *Smolensko*, l'immensité de la ville de Moscow et la variété qui y règne, me causèrent bien plus d'étonnement encore. Je n'avais jamais vu de ville si irrégulière, si extraordinaire, qui offrît de

de si grands contrastes. Les rues sont en général extrêmement longues et larges, quelques-unes pavées, d'autres jonchées de troncs d'arbres et de planches comme une chambre. De misérables huttes s'y trouvent à côté de vastes palais ; des maisons de briques y sont couvertes de planches. Il y a des maisons de bois qui sont peintes; d'autres ont des portes et des toits de fer. Un grand nombre d'églises, bâties dans un goût d'architecture singulière, se présentent de toutes parts. Quelques-unes ont des dômes couverts de cuivre; d'autres d'étain ; d'autres peints en vert ou dorés ; plusieurs ne sont que de bois ; en un mot, il y a dans cette grande ville des quartiers qui ressemblent à un désert sauvage; d'autres, à une ville florissante et peuplée; ceux-ci ont l'air d'un misérable village; d'autres, d'une grande capitale. On doit considérer *Moscow* comme une ville qui a d'abord été bâtie dans le goût de l'architecture asiatique, et qui successivement et peu-à-peu est devenue européenne. Elle présente dans son état actuel un modèle bizarre de cette discordante architecture.

Russie.

Bauer.

Le lendemain de notre arrivée, nous or-

Russie.

donnâmes à notre domestique russe de nous louer un carrosse pour le temps de notre séjour à *Moscow*. Le carrosse qu'il nous procura, était un carrosse coupé à quatre chevaux de différentes couleurs ; le cocher et le postillon étaient habillés comme des paysans, avec des longs chapeaux de forme cylindrique. Le cocher portait une longue barbe et une pelisse de mouton; le postillon, habillé d'un drap grossier, montait un des chevaux, suivant l'usage de son pays : derrière la voiture était un énorme sac de foin. Ayant témoigné quelque surprise à la vue de ce bagage, on nous dit que presque toutes les voitures à Moscow portaient avec elles cette provision de foin que l'on donnait aux chevaux pendant que le maître faisait ses visites ou dînait. Et effectivement cette précaution était bien nécessaire, puisque nos chevaux n'entraient pas dans l'écurie depuis qu'ils la quittaient le matin, jusqu'au moment où ils rentraient le soir ou à minuit; et pendant ce temps-là, ils restaient dans la rue comme ceux de nos fiacres.

Pendant notre séjour à Moscow, il nous est arrivé souvent de voir à l'heure du diné, dans les cours des maisons où nous

étions invités, quantité de chevaux débridés qui se nourrissaient de foin qu'ils avaient apporté, et qu'on étendait par terre. On voyait pêle-mêle avec eux les cochers et les postillons qui mangeaient aussi, sans beaucoup plus de cérémonie, les vivres dont ils s'étaient pourvus. La fréquence de ces objets nous les rendit bientôt familiers, et nous cessâmes de regarder avec surprise ce tas de foin qui nous suivait. Russie.

Le mouvement de Moscow est très-considérable, sur-tout dans les quartiers des boutiques. La foule y est incroyable, et la presse continuelle. On y rencontre des gens de tous les rangs et de tous les pays; ils se coudoient, ils se heurtent, sans y faire la moindre attention. Les premières dames de la ville ne dédaignent pas de venir y faire elles-mêmes les emplettes les plus simples : c'est un but de promenade fort agréable, quand on ne craint pas la foule, et d'autant plus fréquentée, que nous n'en connaissons pas d'autre dans la ville.

La population de Moscow est de 300 à 320,000 ames; mais elle s'élève à près de 400,000 en hiver. Cette différence vient d'abord de ce que les seigneurs vont passer

Russie.

l'été dans leurs terres, et emmènent beaucoup de monde; ensuite les grosses affaires, les achats sont toujours terminés à la fin du carnaval, et les étrangers profitent encore du traînage pour retourner chez eux, après avoir presque tous vécu de leur trafic pendant l'hiver. On ne connaît pas les distances. Un homme qui vient de cent ou de cent-cinquante lieues pour faire ses emplettes de draps, de toiles, etc. (car les boutiques de Moscow fournissent des cantons beaucoup plus éloignés) vous dit sérieusement qu'il est des environs, et qu'il s'en retourne chez lui, à-peu-près comme les habitans de Melun ou de Pontoise vont et viennent de Paris chez eux. Mais tout est proportionné; et quoique cent-cinquante lieues soient partout cent cinquate lieues, cependant les distances énormes qui séparent les grandes villes de Russie, font qu'on s'y accoutume insensiblement. Le traînage contribue beaucoup à cette manière de voir, par la facilité qu'il donne de parcourir rapidement une grande étendue de pays.

Moscow est situé au milieu d'une plaine fertile et bien peuplée; quoiqu'à une latitude plus méridionale de quatre degrés que

Pétersbourg, le froid y est presque aussi vif; mais le pays étant bon, il produit en abondance tout ce que les environs de Pétersbourg produiraient, s'ils étaient autre chose que des marais. Russie.

Notre première course fut de traverser l'*Iaousa* sur un pont de bateaux, pour aller voir le palais que l'on bâtit pour l'usage de l'impératrice, lorsqu'il lui plaît de venir à Moscow. Ce palais ne forme pas un seul corps de bâtimens; mais, suivant les idées de grandeur asiatique, c'est un vaste assemblage de plusieurs bâtimens qui forment différentes rues, et ressemblent à une ville de moyenne grandeur. Je fus surpris de voir que la plus grande partie des bois employés dans ce vaste bâtiment, n'avaient été travaillés qu'avec la hache; comme ceux des chaumières ordinaires des paysans. Quoique j'aie souvent vu des charpentiers à l'ombrage, je ne les ai jamais vu manier une scie; ils coupent les arbres avec la hache, ils taillent les planches avec la hache, ils façonnent les poutres avec la hache, ils assemblent avec la hache. Avec ce seul outil, ils font des mortaises et des tenons dans les petites comme dans les grandes pièces de bois. Enfin, ils viennent

Russie. à bout de polir les planches pour les parquets avec la plus grande exactitude, sans aucun autre secours. Leur dextérité à manier cet instrument est sans doute admirable; mais il est évident que cet usage doit entraîner une prodigieuse perte de temps et de bois.

On a conservé les jardins qui appartenaient au vieux palais bâti par Elisabeth, près du lieu où l'on construit le nouveau. Ils sont d'une grande étendue; mais en général, on y a suivi l'ancien goût. Il y a une belle serre et une orangerie fort considérable. Ce palais et ces jardins sont à l'extrémité des faubourgs, mais renfermés dans l'enceinte du rempart qui environne la ville.

Le premier septembre, nous présentâmes une lettre de recommandation du comte *Stakelberg*, ambassadeur de Russie en Pologne, au prince *Volkonski*, gouverneur de la province, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité, et nous invita sur-le-champ à dîner, en nous priant de regarder sa table comme la nôtre. Ce prince est dans sa soixante-dix-septième année, et se ressouvient d'avoir vu Pierre le Grand. Il nous peignit ce prince comme

Russie.

un homme qui avait plus de six pieds de haut, fort et bien fait, ayant la tête penchée en avant et de côté, fort brun, et ayant de continuelles convulsions. Il portait ordinairement un uniforme bleu, ou un habit brun tout uni, du linge extrêmement fin, les cheveux noirs sans poudre, et des moustaches. Il nous amusa beaucoup par diverses anecdotes curieuses qu'il nous apprit sur ce grand monarque. Il avait entendu raconter le trait suivant au prince Menzicof.

Après la bataille de *Pultava*, le prince *Volkonski*, le père de celui qui nous parlait, fut envoyé à la poursuite de Charles XII, et il en était assez près, lorsqu'un aide-de-camp lui vint apporter, de la part de Menzicof, l'ordre de faire halte. Il obéit; mais il dépêcha en même temps un courier à ce prince, pour l'informer qu'il poursuivait le roi de Suède, avec la plus grande espérance de se rendre bientôt maître de sa personne. Menzicof fut très-surpris de ce message, il n'avait point fait donner d'ordre pareil, et l'aide-de-camp qui l'avait apporté ne put jamais être découvert. Quand Pierre fut instruit de cette singulière affaire, il n'ordonna aucune in-

Russie.

formation pour découvrir celui qui avait été la cause du salut de son redoutable ennemi, et l'on conjectura que c'était lui-même qui avait voulu éviter de faire un prisonnier dont on suppose qu'il aurait été embarrassé.

Le 10 septembre, ce jour étant celui de la fête de St.-Alexandre Neuski, qui est extrêmement vénéré par les Russes, et à l'honneur duquel on a fondé un ordre de chevalerie, on le solennisa avec beaucoup de magnificence. Il y eut un service dans les principales églises de Moscow, célébré avec toute la pompe qui est propre à la religion grecque.

Alexandre *Neuski*, le saint le plus respectable de tous ceux qui remplissent le calendrier russe, était fils du grand duc *Jarislaf*, et vivait dans le commencement du treizième siècle, c'est-à-dire, dans un temps où les ennemis de la Russie l'avaient réduite aux dernières extrémités. Il repoussa l'armée des Suédois et des chevaliers teutoniques, et blessa de sa propre main le roi de Suède, sur les bords de la *Neva*, d'où lui vint le surnom de *Neuski*. Il défit plusieurs fois les Tartares, et af-

franchit son pays du tribut humiliant qu'il payait aux successeurs de *Genghiskan*. Russie.

Il fut toute sa vie occupé du bien de son pays, et il montra tant de vertus, et donna des preuves si extraordinaires de valeur, qu'on ne doit pas s'étonner si un peuple ignorant et superstitieux a cru devoir le regarder comme un être d'une nature supérieure, et dont la mémoire devait être sacrée. L'idolâtrie la plus naturelle sans doute, et la plus excusable, est celle qui a pour objet le mérite réel, et pour motif, des services distingués. Il mourut en 1262 à *Gorodetz*, près du Bas-Novogorod. Sa grande supériorité n'est pas moins démontrée par les victoires que les armées russes remportèrent sous son commandement, que par les nombreuses défaites qui suivirent immédiatement sa mort.

Dès le matin, la fête s'annonça par un bruit incroyable de cloches; on les sonnait en branle dans tous les quartiers de la ville. Avant dix heures, nous allâmes rendre nos respects au prince *Volkonski*, qui a un lever en qualité de gouverneur de la province de Moscow. Il portait le cordon rouge de l'ordre de St. Alexandre, et reçut les complimens de la noblesse. Après

Russie.

le lever, nous nous rendîmes à la cathédrale de St. Michel, et nous assistâmes à une grande messe dans laquelle l'archevêque de Sostof officia. L'église était remplie d'une telle foule de peuple, que ce ne fut pas sans difficulté que nous pénétrâmes jusqu'au bas des degrés du sanctuaire. C'était au haut de ces degrés que l'archevêque s'avançait lorsqu'il s'adressait à l'assemblée. La confusion que causait cette multitude immense, et la succession rapide des diverses cérémonies, nous mirent hors d'état de distinguer les différentes parties du service. Nous pûmes seulement observer en général qu'il se faisait avec beaucoup de pompe et de magnificence.

Quand le service fut fini, après avoir duré deux heures, nous retournâmes chez le prince, où il y avait environ quatre-vingt dix personnes invitées au festin qu'il donnait à l'occasion de la fête. Quand l'archevêque de *Sostof* entra, le prince alla au devant de lui jusqu'à la porte, et lui baisa la main, après que l'archevêque eut fait le signe de la croix. Il donna la même marque de respect à deux autres évêques, et la plus grande partie de la compagnie suivit cet exemple. Ayant été présenté à

l'archevêque, j'eus l'honneur de m'entretenir long-temps avec lui en latin, qu'il parlait avec beaucoup de facilité: il me parut un homme judicieux et instruit dans plusieurs branches de littérature, je lui adressai plusieurs questions relatives aux cérémonies de l'église russe, et il y satisfit avec beaucoup de complaisanc.

Russie.

Il m'apprit que la bible est traduite en langue esclavonne, que la lithurgie est écrite dans la même langue, qui est la mère de la langue russe; que par cette raison, le style de l'écriture sainte est un peu ancien et hors d'usage, mais que le peuple l'entend néanmoins sans beaucoup de difficulté. Il m'apprit aussi que le clergé est composé de prêtres séculiers et réguliers, que les derniers parmi lesquels on choisit les dignitaires de l'église n'ont pas la permission de se marier; que les séculiere sont les prêtres des paroisses, et que conformément à l'observation littérale du précepte de S. Paul, *qu'ils soient les maris d'une seule femme*, on exige d'eux comme une condition nécessaire qu'ils se marient: mais aussi en suivant l'esprit du même précepte, on estime qu'après la mort de leurs femmes, ils deviennent in-

Russie.

capables des fonctions sacerdotales, et c'est en général l'usage qu'un prêtre séculier qui devient veuf se retire dans un monastère. Cependant le prêtre veuf peut être relevé de cette incapacité par une dispence de l'évêque, mais s'il se remarie une seconde fois, il est pour jamais et irrévocablement exclu de l'autel.

Nous étions environ quatre-vingt-dix personnes à table, le repas fut servi avec magnificence et profusion. Au second service on apporta un grand verre avec son couvert au prince Volkonski, qui s'étant levé, remit le couvert à l'archevêque qui était assis à côté de lui, remplit le verre de champagne et but à la santé de l'impératrice au bruit d'une décharge d'artillerie. L'archevêque suivit cet exemple et le verre fit ainsi le tour de la table. On but successivement avec les mêmes cérémonies les santés du grand duc, de la grande duchesse et de leur fils le prince Alexandre. Lorsque le prince portait les santés, tous ceux qui étaient à table se levaient et restaient debout jusqu'à ce qu'il eût bu. Ces petites particularités peuvent mériter quelqu'attention, parce qu'elles servent quelquefois à caractériser un peuple.

Pendant notre séjour à Moscow, nous fîmes plusieurs fois l'épreuve de l'hospitalité du comte Alexis *Orlof* qui pendant la dernière guerre contre les turcs commandait la flotte russe dans l'Archipel, et brûla celle des Turcs dans la baie de *Tchismé*, victoire mémorable qui lui valut le surnom glorieux de *Tchezminski*. Nous dînâmes plusieurs fois chez lui : il nous parut qu'il vivait selon l'ancienne hospitalité des Russes, qu'il tenait table ouverte, qu'on y servait avec profusion toute sorte de vins grecs, qu'il avait rapportés de l'Archipel. Je dois faire ici une mention particulière d'un plat qu'on servait sur cette table abondante, et qui est le plus délicieux du même genre que je connaisse, c'était du mouton d'Astracan remarquable par la quantité et le goût relevé de sa graisse. Il y avait dans des étables attenantes aux cours de l'hôtel plusieurs brebis de cette espèce très-familières. Elles sont presqu'aussi grosses qu'un daim, mais elles ont les jambes plus courtes, point de cornes, de longues oreilles pendantes, et au lieu de queues, un grand morceau de chair graisseuse qui pèse quelquefois jusqu'à trente livres.

Russie.

Nous eûmes de la musique durant le

Russie.

diné : c'est un amusement que les seigneurs russes se procurent volontiers pendant le repas. Un autre usage qui est plutôt d'ostentation que de plaisir, est celui d'être entouré d'un grand nombre de cliens et de serviteurs mêlés avec les domestiques, mais qui ne servent point. Ils se tiennent autour du fauteuil de leur seigneur, et paraissent infiniment satisfaits quand il les favorise d'un sourire ou d'un signe de tête.

De ce nombre était un Arménien arrivé depuis peu du mont Caucasse, qui suivant l'usage de son pays habitait sous une tente dressée dans le jardin et recouverte d'une espèce de peau très-épaisse. Il était vêtu d'une robe longue flottante attachée avec une ceinture, d'une grande culotte et de bottes. Ses cheveux étaient coupés en rond à la manière des Tartares. Ses armes étaient un poignard et un arc fait de corne de bufle, et garni de nerfs de ce même animal au lieu de corde. Il était très-attaché à son maître. Quand on le lui présenta pour la première fois, il prêta volontairement le serment de lui être fidèle, lui promettant, suivant le génie hyperbolique des orientaux, d'attaquer tous les

ennemis du comte, et lui offrant de se couper les oreilles pour lui prouver la sincérité de son dévouement. Il souhaita aussi que toutes les maladies qui pourraient jamais attaquer son maître lui fussent envoyées par préférence. Il examina nos habits et parut s'applaudir de ce que les siens étaient plus commodes. Il prenait diverses attitudes avec une extrême agilité, et nous défiait d'en faire autant. Il dansa une danse calmouque qui consistait à tendre ses membres de toutes ses forces et à faire diverses contorsions sans bouger de la place. Il nous fit signe de le suivre dans le jardin, et témoigna beaucoup de plaisir à nous montrer sa tente et ses armes. Il tira plusieurs flèches à une hauteur prodigieuse. La naïveté de cet Arménien, sa simplicité nous frappèrent. Il ressemblait à un sauvage qui commence à se civiliser.

Un jour, après avoir diné chez le comte, il nous fit voir un combat à coups de poings, qui est en Russie l'amusement favori du peuple. Nous nous rendîmes au manége où nous trouvâmes environ trois cents paysans assemblés. Ils se partagèrent en deux bandes, chacune desquelles choisit un chef qui

Russie. nommait les combattans et les mettait aux prises. Ils se servaient de gants de cuir épais, où le pouce seul était séparé des doigts. Ces gants étaient si épais que les lutteurs ne pouvaient guère fermer le poing, et la plupart ne frappaient que du plat de la main. Quand un des combattans avait jeté son antagoniste à terre, il était déclaré vainqueur, et le combat entre les deux champions était sur-le-champ terminé. Nous fûmes témoins de vingt de ces combats à-peu-près, pendant que nous restâmes là. Quelques-uns de ces athlètes nous parurent d'une grande force : mais leur manière de se battre ne les exposait à aucun accident fâcheux, et nous n'aperçûmes aucune de ces fractures et de ces contusions par lesquelles ces combats se terminent en Angleterre. Les deux partis s'intéressaient vivement en faveur de leurs champions respectifs, et paraissaient quelquefois sur le point de vouloir entrer en lice pour leur défense ; mais le comte interposait sa médiation, et dès que la querelle s'échauffait, il l'appaisait avec humanité, par un mot d'amitié ou par un signe. Comme il témoignait désirer que le combat finît, ils le prièrent humblement de vouloir bien

rester encore un moment, et quand il y consentit, ils baissèrent la tête vers la terre, comme s'ils eussent reçu la plus grande faveur. Russie.

Nous fîmes un jour une excursion fort agréable à *Milkaulka*, terre du comte Panin, seigneur Russe de grande distinction. Cette maison est située à six milles de Moscow dans une grande forêt. Nous ne pouvions voir sans une extrême satisfaction que le goût des jardins anglais avait pénétré jusques dans ces régions éloignées. Ce genre peut être adopté ici avec le plus grand succès; les parcs y sont vastes, et la verdure, pendant le peu de temps que dure l'été, y est d'une beauté rare.

Le comte Panin nous donna un somptueux repas où je fus frappé surtout de la quantité et de la qualité des fruits qu'on servait. L'ananas, la pêche, l'abricot, le raisin, les poires, les cerises, tous fruits qui ne croissent en Russie que dans les serres chaudes, s'y trouvaient avec profusion. Il y avait une délicieuse espèce de petit melon qui est apporté d'Astracan par terre, quoiqu'à la distance de mille milles. Aux deux bouts de la table, on voyait deux cerisiers avec leurs feuilles et leurs fruits.

Russie.

En nous en retournant, nous passâmes devant la maison de campagne du comte *Rasounouski*, hetman de l'Ukraine. Elle ressemble plus à une ville qu'à une maison champêtre. Ce sont quarante à cinquante bâtimens, les uns de briques, les autres de bois, les uns peints, les autres sans peinture. Il a une garde, un nombreux domestique, et une bande de musiciens à son service. Les seigneurs Russes déploient une grande magnificence dans leurs maisons, et leur dépense : leur palais à Moscow et dans les environs sont des bâtimens immenses; et l'on m'a dit qu'à quelque distance de Pétersbourg et de Moscow, ils sont plus vastes encore; ils y vivent comme des princes indépendans, sur le même pied à peu-près que les barons dans les temps du régime féodal. Ils ont leurs propres cours de justice, et gouvernent leurs vassaux avec une autorité presque illimitée.

Les églises et les chapelles sont extrêmement nombreuses à Moscow ; on en compte plus d'un millier, et de ce nombre, cent quatre-vingt-dix sont de briques, les autres ne sont construites qu'en bois. Les premières sont ordinairement peintes en blanc et ornées de stuc; les dernières

sont peintes en rouge. Les plus anciennes églises de Moscow sont ordinairement des bâtimens carrés, avec une coupole et quatre petits dômes, dont quelques-uns sont de cuivre ou de fer doré. Dans la nef, il y a ordinairement quatre pilliers carrés, épais et lourds, destinés à supporter la coupole. Ces pilliers, aussi bien que les murs, la voûte et le plafond de l'église sont peints d'un nombre infini d'images du Sauveur, de la Vierge et de différens Saints.

Russie.

Le sanctuaire est séparé de la nef par une espèce de grand paravent qui est ordinairement la partie de l'église la plus richement ornée et sur laquelle sont peintes ou suspendues les images les plus révérées. Dans le centre est une porte à deux battans appelée la *belle porte* ou la *porte sainte*.

La religion grecque n'admet point de sculpture dans les églises, s'en tenant à la lettre du précepte, *tu ne te feras point d'images taillées*. Mais les canonistes grecs permettent, comme on le voit, l'usage de la peinture, en sorte que, outre les images qui sont dans l'intérieur des églises, on voit ordinairement sur les portes celles du saint auquel elle est dédiée, et cette image

Russie.

est l'objet du culte de toutes les personnes du peuple qui passent devant. Ils ôtent leurs chapeaux, font le signe de la croix, ou baissent la tête jusqu'à ce que leur front touche la terre.

Avant que de terminer cet article, je ne dois pas oublier les cloches qui ne sont pas une partie indifférente du culte public dans ce pays, parce que le plus ou moins de temps qu'on les sonne, marque la plus ou moins grande solennité du jour. Quelques-unes de ces cloches sont d'une grandeur étonnante ; l'impératrice Anne en fit fondre une du poids de 432,000 livres, cloche qui par conséquent est la plus grande qui existe dans le monde. Sa grandeur est si énorme que je n'aurais jamais pu ajouter foi à ce que j'en avais entendu dire, si je ne l'avais examinée moi-même, et si je n'en avais pas pris les dimensions avec la plus grande exactitude. Elle a dix-neuf pieds de haut ; sa circonférence en bas est de vingt-une verges onze pouces, sa plus grande épaisseur est de 23 pouces. La poutre à laquelle cette vaste machine était attachée ayant été brûlée par accident, la cloche tomba et il s'en cassa un morceau vers le bas qui a laissé une ouverture as-

sez large pour que deux personnes de front puissent y entrer sans se baisser. Russie.

On fait voir dans l'église cathédrale de Saint-Michel, à l'entrée du sanctuaire, une image de la Vierge, extrêmement noire, peinte dit-on, par Saint-Luc. Elle est soigneusement enfermée, et le tour de la figure est couvert de perles fines. Entre les deux pilliers de la voûte pend un énorme chandelier d'argent massif qui pèse 2940 livres. Dans cette même église on remarque les tombes des souverains dont les corps sont déposés dans des sépulcres, la plupart de briques en forme de cercueil, et hauts d'environ deux pieds. Dans les grandes fêtes on les couvre tous de riches étoffes d'or et d'argent brodées de perles et de pierreries. Au bas de chaque tombe est une plaque d'argent qui porte le nom du souverain et l'année de sa mort.

A côté de la cathédrale est l'ancien palais des patriarches. C'est là qu'on conserve toutes les richesses de l'église et les manuscrits qui étaient à la bibliothèque des synodes : il y en a beaucoup, mais ils sont établis en piles sur des planches et couverts de poussière ; il y a huit armoires remplies de manuscrits esclavons. On con-

Russie. serve dans une boîte de bois, sans couvercle, mais sur du coton, un petit manuscrit fort precieux; il est du quatrième ou cinquième siècle, c'est un évangile en grec sur vélin; il dépérit journellement. On y voit aussi une grande quantité de bâtons de patriarches, dont on est assez curieux, il est d'ambre. Le métropolitain actuel porte un palladium qui serait bien extraordinaire, si la pierre du milieu était naturelle; c'est une agate dans laquelle on aperçoit un crucifix très-bien dessiné, et un moine en prière, au bas. Nous croyons comme lui, que l'art est pour beaucoup dans la composition de cette pierre qui serait vraiment unique.

Le palais des Czars est un édifice gothique et sans aucun plan, et dans des genres d'architecture différens. Il en est résulté une masse de bâtimens des plus bizarres. Le faîte en est fort lourd et couvert de plusieurs petits clochers et globes dorés; une grande partie de la façade est ornée des armes de toutes les provinces qui composent l'empire russe. Si l'on compare ce palais à ceux qu'habitent aujourd'hui les souverains russes, on trouvera que depuis moins d'un siècle, le changement a été

bien autrement considérable dans cette partie que dans les mœurs du pays. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est sans doute que Pierre le Grand y est né en 1672. Nous y avons vu un portrait de ce prince encore très-jeune, ayant sur les bras les marques du grade de sergent, une croix faite avec le premier cuivre tiré des mines de Sibérie, et de très-grandes flèches toutes de fer. Russie.

Dans une des salles, on voit les habillemens de Catherine première, de Pierre II, d'Anne et d'Élisabeth. La plupart sont fort riches et assez bien conservés. A droite est un trône à deux places; c'est celui qui a servi à Pierre Premier et à son frère. Une paire de bottes à chaudron, ayant appartenu à Pierre Premier et qu'il mettait les jours de cérémonie; une autre paire de Pierre II, avec des clous fort pointus sous le talon, pour le jour de l'épiphanie ou de la bénédiction de l'eau sur la glace.

Dans des armoires vitrées, sont tous les habits qui ont servi au couronnement de Catherine Première, de Pierre II, d'Élisabeth et de Catherine II; les manteaux sont tous parsemés de doubles aigles. Celui de Catherine II a quarante-quatre pieds de

Russie.

long ; douze chambellans portent ce manteau ; au-dessus des armoires, dans toutes les salles, il y a une quantité immense de plats, vases, coupes, bassins, candélabres d'or et d'argent massifs ; plusieurs trônes parsemés de pierres précieuses ; un trône donné par un sophi de Perse ; les couronnes de Sibérie, de Casan et d'Astracan, celles d'Anne, de Pierre II et d'Élisabeth, et plusieurs autres, toutes sont d'or et parsemées de perles orientales et pierres précieuses. L'armoire où sont renfermées ces couronnes, est sans contredit la plus riche du trésor. On fait voir avec complaisance une horloge dans laquelle est un pape et des cardinaux qui le saluent en passant devant lui.

Dans trois salles de plein pied, on voit des guerriers armés à l'antique, à pied et à cheval, des armes à feu, depuis leur invention jusqu'à nos jours, différentes couronnes anciennes, données par les Tartares, dans le temps que les Russes étaient leurs tributaires ; elles s'attachaient comme des casques et couvraient les oreilles. Une énorme quantité de selles et de harnois, des housses de la plus grande richesse, plusieurs sont toutes couvertes de perles

fines orientales. Tout ce qui tient à l'équipage du cheval se trouve ici en or et argent massif avec une profusion sans égale. Russie.

Sous un bâtiment voisin, entouré d'arcades, sont cinq canons d'une grosseur extraordinaire, surtout une coulevrine ayant 16 pieds de long, quatre pieds trois pouces de diamètre à la bouche, dont il faut ôter seize pouces pour l'épaisseur de la pièce. Le diamètre total à la culasse est de quatre pieds; elle a été fondue en 1694.

Il y a deux couvens dans ce quartier, l'un de filles, l'autre d'hommes. Ce dernier ne mérite aucune description particulière: celui des filles fut fondé en 1393. L'abbesse eût la politesse de nous accompagner partout, et de nous faire voir tout ce qui méritait quelqu'attention dans ce couvent: elle nous conduisît ensuite dans ses appartemens. Etant entrés à sa suite dans l'antichambre, elle frappa deux ou trois fois sur le plancher avec sa canne, et dans l'instant parût un chœur d'environ vingt nones qui nous reçurent en chantant des hymnes, ce qui dura pendant tous le temps que nous fûmes dans le couvent. Cette mélodie n'était pas désagréable; dans la chambre voisine on offrit du thé à la compagnie, et

Russie.

il y avait une table abondamment servie. L'abbesse elle-même nous versa du champagne et des liqueurs. Nous accompagnâmes l'abbesse dans les appartemens des nones, dont la plupart étaient occupées à broder des habits sacerdotaux de l'archevêque de Moscow. Elles portent une longue robe d'étoffe noire, des voiles noirs, un fronton noir, et enfin une espèce de guimpe noire, ce qui les fait paraître laides et pâles. L'abbesse est distinguée par une robe de soie noire. Les religieuses ne peuvent absolument point manger de viande : à d'autres égards, l'ordre n'est pas rigide, et elles peuvent sortir quelquefois pour faire des visites.

Nous n'oubliâmes pas de nous faire conduire à l'endroit où sont déposées les archives publiques. C'est un grand bâtiment de briques, contenant plusieurs appartemens voûtés, dont le parquet est couvert de plaques de fer. Ces archives renferment une nombreuse collection d'actes publics qui ont été mis en ordre par M. Muller, avec tant de régularité, qu'on peut trouver chaque document sans la moindre peine. Ces archives contiennent treize volumes de lettres, de journaux, de notes et d'autres

manuscrits de Pierre le Grand écrits de sa main. Cette collection fait voir avec quel soin infatigable ce prince prenait des notes sur les plus petits objets qui pouvaient contribuer au succès de son dessein de civiliser son empire et de le rendre florissant. Russie.

Des archives, nous nous rendîmes à l'université fondée par l'impératrice Élizabeth pour six cents étudians qui sont habillés, nourris et instruits, aux dépens de la couronne. On nous conduisît premièrement à l'imprimerie, où l'on nous présenta diverses feuilles imprimées sous nos yeux, comme des échantillons de la typographie russe : en y regardant de près, nous fûmes surpris d'y voir un compliment qu'on nous adressait en anglais et en russe. Nous allâmes voir ensuite la bibliothèque qui ne contient qu'une petite collection de livres et quelques instrumens de physique expérimentale. Le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque du saint synode, qui me fût donné par le directeur, a été imprimé à Moscow en 1776; c'est l'ouvrage du savant allemand nommé *Matthæi*, qui a été appelé par l'impératrice pour remplir une chaire dans l'université : il est élève du célèbre

Russie.

Ernesti, qui lui avait inspiré le goût de la littérature grecque.

L'établissement des enfans trouvés, qui date de 1764, doit son existence à la générosité de l'impératrice. C'est le plus beau dans son genre qui existe en Europe. Nous croyons cependant que si les sommes qu'il coûte eussent été partagées de manière à pouvoir établir dans chacun des gouvernemens, ou au moins dans une partie, une maison de ce genre, cela eût été beaucoup plus avantageux pour l'Empire. Mais ces établissemens morcelés auraient été moins connus, moins admirés, n'auraient pas eu ce brillant, cet éclat qui ne frappent que trop souvent dans les établissemens russes, et auxquels l'utilité est presque toujours sacrifiée. Un peuple neuf, en voulant s'élever tout d'un coup au niveau des autres peuples, devait tomber dans cet inconvénient, surtout avec les grands modèles que leur offrait le reste de l'Europe.

Rien de plus singulier, sous tous les rapports, que l'aspect de la ville de Moscow : elle semble contenir deux nations : l'une habite des palais, parle français, s'occupe de modes, de tailleurs, fait de la musique, dresse des chevaux, va au bal de

l'opéra, donne mille roubles pour une loge à l'année, et cent pour un serin bien instruit. L'autre loge dans des huttes, construites à la manière des sauvages, porte de longues barbes, ignore s'il y a des spectacles, s'enivre d'eau-de-vie les dimanches, se querelle à propos de rien comme les enfans, et s'appaise de même, aussitôt qu'on a jeté sur les disputeurs deux ou trois seaux d'eau qu'on tient toujours en réserve pour cet usage dans les lieux où s'assemble le peuple. C'est d'un côté la civilisation dans tout son luxe et avec tous ses excès; de l'autre le degré qui touche à la barbarie: aussi la différence d'éducation forme-t-elle la seule ligne de démarcation vraiment sensible. Qui que ce soit peut se présenter chez un russe, il en sera bien reçu pourvu qu'il l'amuse, et le besoin d'être amusé paraît être le besoin dominant des habitans de Moscow. Le premier de mai, toute la ville est sur pied, toutes les voitures brillantes en évidence, toutes les livrées neuves en étalage sur le chemin de la promenade, appelé les *tables allemandes*, où l'on mange sous des tentes et sous des arbres. Le reste de l'été, tout ce qui n'a pas fui de Moscow à la campagne, se montre con-

Russie.

tinuellement au *waux-hall*, dans les jardins du palais : mais l'hiver est la vraie saison des plaisirs : il approche, et cent mille personnes vont rentrer dans Moscow. Les rues couvertes de neige n'en sont que plus propres et plus praticables. La glace de la Moska offrira une nouvelle promenade, et les froids de vingt-cinq degrés ont, ce qu'assurent les Moscovites, un agrément tout particulier. On peut les dimanches, se faire voir en traîneau ou dans la rue de *Pokroskaia*, ou figurer aux courses sur la place de la Moska : mais on doit remarquer que si le traîneau est traîné par deux chevaux, il faut que l'un des deux galoppe toujours, et que pendant ce temps-là, son camarade trotte sans se déconcerter. Si l'on manquait à cette règle généralement observée, on ferait bien, du moins pour quelque temps, de ne pas trop se montrer en bonne compagnie.

Russie.

Cette passion des Moscovites pour les divertissemens, l'importance qu'ils y attachent et que supposent une vie douce, pourrait faire attribuer à l'ennui l'empressement et la bienveillance qu'ils témoignent aux étrangers; si, d'ailleurs les vertus douces et sociales ne paraissaient former

le fond de leur caractère. La bienfaisance est parmi eux un usage ; la tolérance, une habitude ; et le respect pour les opinions et le goût des autres, une des premières règles du bon ton. Russie.

Ce fond de douceur se fait remarquer partout. Au spectacle, le parterre ne siffle jamais : il se contente de ne pas applaudir les mauvais acteurs : mais si la pièce n'intéresse pas, la conversation s'établit dans la salle, devient presque générale et si bruyante qu'on n'entend pas ce qui se passe sur le théâtre ; et si tout le monde n'y prend pas également part, ceux qu'elle importune sont trop polis pour le faire remarquer.

Moscow, que les Russes appellent *Moskua*, n'est pas aussi ancien que *Novogorod*, *Kiof*, *Volodimir* et *Twer*, où les souverains de la Russie ont fait leur résidence avant que cette ville existât. Les savans de ce pays ne s'accordent pas sur ce qui regarde son origine et sa fondation.

Malgré la prédilection de Pierre le Grand pour sa ville de Pétersbourg, malgré le séjour presque continuel que tous ses successeurs y ont fait, à la réserve de Pierre II, Moscow est encore la ville la plus peu-

Russie.

plée de l'Empire. C'est-là que sont fixés ceux des grands qui ne sont pas attachés à la cour par des emplois : ils y tiennent un état et y font une dépense considérable. Leur goût les porte encore à cette magnificence un peu sauvage, qui leur rappelle l'ancienne grandeur de la noblesse; et ils n'y sont pas comme à Pétersbourg, éclipsés par la splendeur et l'autorité toute puissante de la cour.

Moscow est situé au 37e. degré 31 secondes de longitude du premier méridien de Gréenwick, et au 55e. degré 45 secondes 43 tierces de la latitude septentrionale. C'est certainement la plus grande ville de l'Europe. Sa circonférence, en dedans des remparts qui environnent les fauxbourgs, est de 39 verstes, ou 26 milles d'Angleterre, mais elle est bâtie d'une manière si inégale, et il y reste tant de vides, que sa population ne répond nullement à son étendue.

On doit considérer Moscow comme une ville qui a été bâtie dans le goût de l'architecture asiatique, et qui successivement et peu à peu, est devenue européenne. Elle présente dans son état actuel un modèle bizarre de cette discordante architecture.

Ses

Ses divisions principales sont, 1°. le *Kremlin*, 2°. le *Khitaigorod*, 3°. le *Bielgorod*, 4°. *Semlainogorod*, 5°. *Sloboda*, espèce de faubourg. Russie.

1°. Le *Kremlin* est situé dans le centre et sur la partie la plus élevée de Moscow, au confluent de la *Moskua* et de la *Neglina* qui en baignent les deux côtés. Sa forme est triangulaire et sa circonférence de deux milles; il est entouré de hautes murailles de pierres et de briques. Le Kremlin n'est pas défiguré comme les autres quartiers par des maisons de bois. Il renferme l'ancien palais des Czars, plusieurs églises, deux couvens, le palais du patriarche, l'arsénal, à présent en ruines.

2°. La seconde division est le *Khitaigorod*, nom que Voltaire, d'après d'autres auteurs, traduit par la ville chinoise dans son histoire de Pierre Ier.; mais ce nom est bien plus ancien que les plus anciennes relations des Russes avec les Chinois. Il paroît que ce sont les Tartares qui l'ont introduit en Russie, et ce qui ajoute à cette probalité; c'est qu'il y a en Ukraine et en Podolie deux villes du même nom qui ont été connues des Tartares, et n'ont jamais eu de connexion avec la Chine. Le Khitaigorod est

Russie.

enfermé d'un côté par le mur du Kremlin, qui s'étend depuis la Moskua à Neglina; et de l'autre côté, par un mur de briques moins élevé.

Ce quartier est plus grand que le Kremlin et contient l'université, l'imprimerie, plusieurs autres bâtimens publics, et toutes les boutiques des marchands. Les édifices sont pour la plupart blanchis et revêtus de plâtre; et c'est-là qu'on voit la seule rue de Moscow dans laquelle les maisons se touchent les unes les autres sans aucun intervalle.

3°. Le *Bielgorod*, ou la ville blanche, qui entoure les deux divisions précédentes; son nom lui vient, à ce qu'on croit, d'une muraille blanche qui l'entourait autrefois, et dont il y a encore quelques restes.

4°. *Semlainogorod*, qui environne les trois autres quartiers; son nom lui vient d'un rempart circulaire qui l'enferme, et qui est fait de terre. Ces deux dernières divisions présentent un groupe bisarre d'églises, de couvens, de palais, de maisons de briques et de bois, et des cabanes semblables à celles des paysans.

5°. Le *Sloboda*, c'est-à-dire, les faubourgs forment une dernière et vaste en-

ceinte autour de tous les quartiers dont ont vient de parler. Ils sont fermés par un rempart peu élevé et un fossé. Ces faubourgs contiennent, outre des bâtimens de toute espèces, des champs, des pâturages et quelques petits lacs où la Neglina prend sa sourée.

La Moskua qui a donné son nom à la ville, la traverse en serpentant; mais, excepté au printemps, elle n'est navigable que pour des radeaux. Quant à la Neglina et à l'Yaousa qui s'y jettent, ce ne sont que deux ruisseaux qui sont presque à sec en été.

Le premier septembre, nous fûmes invités ce jour-là à dîner par le comte Osterman, gouverneur de Moscow, pour le 23 août. Nos domestiques riaient de nous voir invités à un diné qui devait avoir eu lieu depuis long-temps; il fut aisé d'éclaircir l'équivoque en se rappelant que les Russes avaient conservé le vieux style.

Jusqu'au temps de Pierre le Grand, les Russes commençaient leur année en septembre et dataient, non de la naissance du Christ, mais de la création du monde. En 1700, Pierre fit célébrer un grand jubilé à Moscow, et ordonna que dès ce moment l'année commencerait au premier janvier,

Russie. et se compterait depuis l'ère chrétienne conformément au vieux style, alors suivi en Angleterre. Par respect pour sa mémoire, on n'a fait depuis aucun changement au calendrier russe, ensorte qu'aujourd'hui la Russie est la seule nation de l'Europe qui conserve l'ancien style. Je remarquerai à cette occasion que le seul canton Suisse de Glaris était le seul qui eût conservé l'usage de l'ancien calendrier ; mais depuis quelques années, il a pris la résolution d'adopter le nouveau. Le premier n'est plus reçu que dans une partie des communautés des ligues des Grisons, et ce sont les communautés catholiques qui y sont les plus attachées, puisqu'il n'y a pas long-temps, quelqu'un ayant proposé à ces communautés d'adopter le nouveau style, elles répondirent que ce serait trop accorder aux protestans que de retrancher dix jours entiers, mais que s'ils voulaient retrancher cinq de leur côté, il y aurait moyen de s'arranger.

CHAPITRE III.

Nobles de Moscow. — Club — Spectacles, Bals, Carnaval, Commerce de détail qui se fait dans le Khitaïgorod. — Marché où l'on vend les maisons. — Promptitude avec laquelle on les bâtit. — Environs de Moscow. — Couvent de Trotzkoi.

La quantité de nobles qui résident à Moscow est inconcevable : il serait possible d'habiter plusieurs années cette ville, sans connaître, à beaucoup près, toutes les maisons. Les seigneurs Russes qui sont en fort petit nombre à Pétersbourg, tiennent à la cour, ou exercent quelques charges qui ne leur permettent pas de s'en éloigner; aussi, dès l'instant qu'ils deviennent libres, on les voit se fixer à Moscow, et abandonner un séjour où la cour les écrase, où la présence du souverain les empêche de prendre l'essor qui conviendrait à leur fortune. En effet, Pétersbourg n'offre aucun de ces colosses de magnificence, du luxe asiatique dont nous avons rencontré plusieurs exem- Russie.

Russie.

ples à Moscow, d'après lesquels il est possible de se représenter les satrapes de l'Orient.

L'hospitalité des Russes, qualité qui leur est commune avec tous les peuples sauvages, paraît ici dans tout son jour; elle nous semble tenir plutôt à un reste de barbarie, qu'à la douceur des mœurs européennes, dont cette nation est encore bien éloignée. Un étranger connu a bientôt plus de maisons qu'il ne lui en faut, pour ne faire aucune dépense pour sa table.

L'assemblée ou le club de la noblesse, a lieu pendant l'hiver une fois la semaine, depuis six heures du soir jusqu'à deux ou trois heures du matin. Les étrangers connus ont aisément des billets. Ce club n'est composé absolument que de nobles, et c'est une assemblée qui ne peut être comparée à aucune autre que nous ayons vue. Il y avait en 1792 environ deux mille six cents abonnés, dont dix-sept cents femmes et neuf cents hommes; aussi y avons-nous toujours vu ainsi que dans toutes les sociétés, beaucoup plus de femmes que d'hommes. La raison de cette différence est que toute la jeunesse de Moscow est au service et presque toujours à son corps. L'emplacement est superbe, il

a été construit par la noblesse elle-même. Nous avons vu quatre de ces assemblées, il y avait mille personnes aux deux dernières. C'était le plus beau coup-d'œil possible.

Russie.

Il semble que dans une grande capitale, où se trouve une assemblée comme celle dont nous venons de parler, il devrait y avoir plusieurs théâtres; cependant il n'y a qu'un seul théâtre national, même fort peu suivi, surtout par la bonne compagnie. Il est de plus écrasé par la quantité de théâtres particuliers. Un genre de luxe que nous n'avons vu qu'ici, et qui ne peut avoir lieu que dans un pays où les seigneurs disposent à leur volonté d'un grand nombre d'individus, est celui des troupes de comédie. Huit ou dix seigneurs avaient chacun leur spectacle, quelques-uns avaient un opéra italien et un ballet. Tout ce qui compose ces troupes, appartient en propre au seigneur, qui n'a eu que la peine de désigner à chacun le rôle qu'il devait jouer. L'un a été fait acteur; l'autre, chanteur; celui-ci, danseur, celui-là, musicien. Il en est de même des musiciens attachés aux nobles, ils sont toujours esclaves, mais leur maître a mieux aimé qu'ils tinsent une flutte, un violon qu'un rateau ou une serpe, et voilà une bande

Russie.

de paysans transformée en un orchestre complet : aussi, d'après la facilité de l'entreprise, rien n'est plus commun qu'une musique, même nombreuse, chez un particulier, qui n'a qu'à nourrir tant bien que mal ces artistes de nouvelle fabrique, et à les vêtir proprement pour les jours d'assemblée. Nous avons entendu plusieurs de ces orchestres qui n'étaient réellement pas mauvais ; il est vrai qu'on ne nous a pas dit combien de centaines de coups de bâton avait coûté leur apprentissage, mais la cause était secrète et nous avons joui de l'effet.

Les bals masqués, dans les maisons, sont fort en usage pendant le carnaval. Il est agréable et même curieux d'être témoin des plaisirs du peuple pendant ce temps.

On construit deux montagnes de glaces, qui consistent en un échafaud fort élevé, sur lequel est une petite plate-forme avec des garde-foux des deux côtés. A cette plate-forme commence une pente fort rapide, faite avec des planches, sur lesquelles on a versé de l'eau qui, s'étant gelée, la rend unie et excessivement glissante. Le grand plaisir consiste à s'abandonner sur une es

pèce de traîneau particulière, du haut de cette montagne, et d'aller aussi loin que le veut l'impulsion qu'on vous a donnée. Le traîneau consiste en une petite planche plus longue que large et peu élevée. Une seule personne peut s'y tenir ; encore n'est-elle pas fort à son aise. Le conducteur du traîneau est assis, les jambes ouvertes, entre lesquelles se place celui qui veut descendre. L'un et l'autre ont l'attention de tenir les jambes fort élevées, et le corps très en arrière : ainsi placés, et le traîneau étant parfaitement droit, on le conduit au bord de la descente, et on le laisse aller. Le conducteur le dirige avec les mains, qu'il tient écartées du corps, et qui sont garanties par des mitaines d'un cuir fort épais. La rapidité de la course est prodigieuse ; et le traîneau arrivé sur le terrain plat, parcourt encore une assez grande étendue. Dans le premier moment, la respiration est fort gênée. Il faut avoir l'attention de ne faire aucun mouvement d'un côté ou d'un autre ; on serait bientôt culbuté : ce qui est fort ordinaire; mais il arrive très-peu d'accidens, par le peu de hauteur de la chute. Ce qui est réellement effrayant, c'est de voir des hommes

Russie.

Russie.

qui descendent cette montagne, debout, sur des patins. Nous en avons vu plusieurs prendre ce dangereux divertissement. Il faut avoir beaucoup d'adresse et d'attention; la moindre distraction aurait des suites autrement funestes que la chute en traîneau. Le métier des conducteurs est pénible, et ils gagnent bien leur légère rétribution. Heureusement la corvée n'est pas longue: c'est l'affaire au plus d'une minute; après quoi le traîneau est remonté, et c'est là le plus fatigant de la chose, pour servir à un autre.

A côté d'une de ces montagnes, étaient des baraques en bois, où l'on dansait, où l'on jouait des farces, des parades, encore plus misérables que celles de nos boulevards, où l'on faisait des tours. Malgré la rigueur de la saison, des gens du peuple exécutaient en plain air les danses du pays, acompagnés par des ménestriers, dont les doigts ne se ressentaient pas davantage du froid. Il y avait aussi beaucoup d'endroits où l'on mangeait, et surtout où on buvait. Un Russe ne croirait pas avoir pris du plaisir, les derniers jours du carnaval, s'il ne s'était pas enivré. Cette habitude est poussée à un tel point chez eux, non-seulement

dans les villes, mais dans les plus petits villages, que l'on engage sérieusement les étrangers à ne point se mettre en route les trois derniers jours du carnaval; et c'est très-rare de voir un Russe voyager à cette époque, s'il n'y est forcé par des affaires urgentes ou des raisons majeures. Le paysan russe est méchant de sa nature; et, dans son ivresse, il ne connaît personne.

Russie.

Il est d'usage, ces jours-ci, d'aller se promener en voiture ou en traîneau à la Slobode allemande : c'est un faubourg. Cette promenade offre à un étranger, de même que tout ce qu'il voit ici, un contraste fort piquant. La voiture la plus riche, la plus élégante se trouve à côté d'un sale et misérable traîneau. Le seigneur russe, dans son traîneau, se voit au niveau de son esclave qui, dans le sien, l'accroche ou le dépasse, sans y faire la moindre attention. Le plus beau cheval est attelé à un traîneau rempli de foin, sur lequel sont couchés le conducteur et le maître. Le *mougik*, conservant toujours sa malpropreté, est quelquefois assis à côté de sa femme, vêtue très-richement. Nous en avons vu avec des mantelets d'étoffes d'or à grands ramages, bordés de la fourure la plus précieuse,

Russie. et portant sur la tête une toque ou bonnet de drap d'or, tout parsemé de perles orientales. On nous a assurés que ces bonnets valaient souvent jusqu'à vingt et trente mille francs; ce qui ne nous paraît pas exagéré. Ces femmes portent au cou des chaînes d'or, fort bien travaillées, des boucles d'oreilles du même métal, garnies de perles orientales. Leur figure est couverte de plusieurs couches de blanc et de rouge, tellement épaisses, qu'elles paraissent absolument peintes.

Le nombre des spectateurs à pied est très-considérable, et contribue beaucoup à rendre ce tableau animé. Sa variété est aussi remarquable par la quantité des différens costumes : presque toutes les provinces en ont un qui leur est propre; et il n'en est aucune qui n'ait, dans ce moment, plusieurs de ses habitans à Moscow, l'hiver étant l'époque de toutes les affaires de commerce, par la facilité qu'offre le traînage pour le transport des marchandises.

Moscow est le centre du commerce intérieur de la Russie, et en particulier de celui qui se fait entre l'Europe et la Sibérie. La seule navigation qu'il y ait dans

cette villle, est par le *Moskua*, qui, tombant dans l'*Occa*, communique aussi avec le Volga. On sait comment ce fleuve communique avec la mer Baltique. Russie.

Tout le commerce de détail se fait ici dans le *Rhitaigorod*, où, suivant l'usage de Russie et de la plus grande partie de l'Orient, toutes les boutiques sont rassemblées dans le même lieu : ce quartier ressemble donc à une foire perpétuelle. Il est formé de plusieurs rangs de bâtimens peu élevés et bâtis de briques ; l'intervalle ressemble à des allées. Ces boutiques occupent un espace considérable. Les marchands n'y ont point de logemens ; ils demeurent dans un autre quartier assez éloigné. Ils viennent le matin dans leur boutique, y restent tout le jour, et retournent le soir auprès de leur famille. Chaque branche de commerce a son quartier affecté ; et ceux qui vendent les mêmes choses, ont leurs boutiques les uns à côté des autres. Le plus grand objet de commerce est ici les pelleteries et les fourrures. Cet article seul occupe plusieurs rues.

On doit mettre au nombre des curiosités de Moscow, le *Marché aux maisons*. Il se tient dans une vaste place d'un des fau-

Russie. bourgs, et présente une grande variété de maisons à acheter, étendues sur la terre et fort près les unes des autres. Celui qui a besoin d'une maison, vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut; examine les bois, qui sont numérotés avec soin, et marchande la maison qui lui convient. Quelquefois elle est payée sur-le-champ, et l'acheteur l'emporte avec lui; quelquefois il fait son prix, à condition qu'on la lui porte, et il la monte au lieu où il veut l'avoir. Il est constant que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever, et être habitée dans l'espace d'une semaine. Ce qui explique une chose aussi singulière; c'est que ces maisons ne sont formées le plus souvent que de troncs d'arbres avec des tenons et des mortaises aux extrémités, en sorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler, quand on en a besoin.

Cette manière de bâtir n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, réservée à des cabanes ou à des maisons peu spacieuses. Il y en a de grandes et d'une belle apparence, que l'on bâtit en Russie, quand le besoin l'exige, avec une promptitude tout aussi grande, et qui paraît im-

possible dans d'autres pays. On en vit un exemple remarquable, lors du dernier voyage de l'impératrice à Moscow. Elle se proposait d'occuper l'hôtel du prince de *Gallitzin ;* mais cet hôtel ne s'était pas trouvé suffisant. On résolut d'y ajouter, pour le moment, les bâtimens nécessaires en bois; et ces bâtimens, plus grands que l'hôtel même, et qui contenaient un grand nombre d'appartemens magnifiques, furent commencés et finis dans l'espace de six semaines. On les trouva si beaux et si commodes, que les ayant défaits au départ de l'impératrice, on les a reconstruits de nouveau pour en faire une maison de plaisance, sur une colline voisine de cette ville.

Russie.

On observe à Moscow une police admirable dans le cas de tumultes et d'incendies. Ces derniers sont fréquens et dangereux dans les quartiers où il n'y a que des maisons de bois, et où les rues sont couvertes de planches en forme de pavé. L'entrée de chaque rue peut se fermer, et on y tient une sentinelle, quand il le faut; alors la sentinelle ferme la porte, qui est construite de façon à ne pouvoir être forcée aisément.

Russie.

Le jeu des échecs est si commun en Russie, que, pendant notre séjour à Moscow, il m'est rarement arrivé d'être en compagnie, sans trouver des gens qui y jouaient; et souvent, en passant dans les rues, je voyais les marchands et les gens du peuple faire une partie d'échecs devant la porte de leurs boutiques. Les Russes passent pour d'habiles joueurs. Chez eux, la reine joint la marche du cavalier à sa marche ordinaire : ce qui, suivant Philidor, gâte le jeu, mais qui le rend certainement plus compliqué, et quelquefois plus intéressant. Les Russes ont aussi une autre manière de jouer aux échecs. Quatre personnes jouent à la fois deux contre deux. Pour cet effet, on se sert d'un échiquier plus long, qui a plus de casses et plus de pièces. On m'a dit que le jeu devient ainsi plus difficile, mais plus agréable.

La plus remarquable des fondations publiques que j'aie vue à Moscow, est celle des *Enfans trouvés*, qui a été dotée par l'impératrice régnante en 1764, et qui est entretenue par des contributions volontaires, des legs et d'autres charités. La maison est située dans un lieu fort airé, sur une pente peu rapide, au bord de la

Moskua.

Moskua. Le bâtiment contenait alors 3000 enfans; quand il sera fini, on pourra y en recevoir 8000. On porte les enfans à la loge du portier, et ils sont reçus sans recommandation. Russie.

Le directeur eut la complaisance de nous accompagner partout; il nous montra les enfans dans les divers atteliers où ils sont occupés. Aussitôt qu'il paraissait, ils accouraient en foule auprès de lui. Quelques-uns prenaient son bras, d'autres son habit, d'autres lui baisaient la main, et tous exprimaient la plus grande satisfaction. Ces marques d'une affection libre et sincère étaient la preuve la plus convaincante qu'ils étaient heureux; et leur air me faisait voir qu'ils étaient très-bien portans : ce qui est sans doute l'effet d'une nourriture saine et du soin extraordinaire que l'on prend de la propreté sur leurs personnes et dans leurs chambres.

Les filles apprennent à tricoter, à filer et toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille. Elles font des dentelles, et elles sont employées à la cuisine, à faire du pain et à tous les ouvrages d'une maison.

A quatorze ans, les garçons entrent dans la première classe; alors ils ont la liberté

Russie.

de choisir la profession qui leur plaît ; et pour cet effet, on a établi diverses manufactures dans l'hôpital. On apprend le français et l'allemand à quelques garçons et à quelques filles. Un petit nombre de garçons apprend aussi le latin, la musique, le dessin, la danse.

Il y a un théâtre dans cet hôpital, dont toutes les décorations sont l'ouvrage des enfans trouvés. Ils ont bâti le théâtre, ils l'ont peint et fait les habits. J'assistai à la représentation de l'*Honnête Criminel* et du *Devin du village*, traduits en langue russe. Comme je n'entends pas cette langue, je fus obligé de me borner à rendre justice à l'aisance avec laquelle ils se présentaient sur le théâtre, et à la bonne grâce avec laquelle ils jouaient. Ils y eut quelques voix agréables, qui chantaient dans l'opéra. L'orchestre n'était pas mal composé, quoiqu'il ne le fut que d'enfans trouvés, excepté le premier violon, qui était leur maître de musique.

L'impératrice favorisait les représentations théâtrales dans cette maison, comme un moyen d'en répandre le goût parmi ses sujets, goût qu'elle croyait propre à les civiliser de plus en plus. Par cet éta-

blissement les théâtres de Russie pourront se pourvoir aisément de bons acteurs. Russie.

Les avantages qui résultent de la maison des enfans trouvés sont grands et nombreux. Une institution si belle ne peut que répandre la connaissance des arts et des métiers parmi le peuple, accroître le nombre des sujets libres, et sur-tout diminuer l'horrible crime trop fréquent autrefois en Russie, des mères qui font périr leurs enfans.

Nous ne voulûmes pas quitter cette partie de l'empire sans visiter le couvent de Trotshoi ou de la Sainte Trinité, célèbre dans les annales de Russie par l'asile qu'il a souvent fourni à ses souverains dans des temps de révolte et de dangers, et encore plus connu des étrangers parce que Pierre le Grand s'y refugia lorsqu'il ôta à sa sœur Sophie l'administration de ses États.

La distance de ce couvent à Moscow étant de quarante milles, nous commandâmes des chevaux de poste pour le lendemain à cinq heures du matin dans le dessein de revenir à Moscow la nuit suivante. La chose nous paraissait aisée : mais dans les pays étrangers les obstacles aux volontés des voyageurs se multiplient

Russie.

sans cesse par une suite de l'ignorance où ils sont de beaucoup de circonstances locales. Nous nous levâmes donc de bon matin, mais nous ne trouvâmes point de chevaux, et quoique nous eussions produit un ordre du gouverneur de la province et de celui de la ville, nous eûmes la plus grande peine à nous en procurer. La raison en est que les chevaux sont taxés à un prix si bas que ce n'est qu'avec répugnance que les propriétaires les louent. A moins qu'un étrager ne soit accompagné d'un soldat russe qui se fasse craindre, il éprouve une infinité de délais en voyageant dans ce pays.

Il nous fallut donc attendre nos chevaux pendant neuf heures, et quand nous fûmes à quatre milles de Moscow, nos postillons s'arrêtèrent et refusèrent positivement de nous mener plus loin. En vain nous produisions nos ordres, ils soutenaient que ces ordres ne nous autorisaient qu'à prendes des chevaux d'un village à un village voisin, et convaincus de la force de leur argument, ils s'en retournérent à Moscow sans cérémonie. Il fallut encore employer deux heures avec le secours de notre interprète bohémien, pour persuader

aux habitans du village où l'on nous avait laissé de nous mettre en état d'aller jusqu'au village voisin, où il fallut recommencer à plaider, menacer et promettre sur nouveaux frais. Nous continuâmes de la même manière à avancer de village en village, et malheureusement il sont nombreux dans ce canton, jusqu'à ce que vers minuit nous nous trouvâmes à *Elisma*, à dix-sept milles seulement de Moscow, où nous logeâmes dans la chaumière d'un paysan. Russie.

Notre domestique bohémien ayant couru toute la nuit de maison en maison, nous eûmes cette fois des chevaux au point du jour, et nous eûmes encore le plaisir de faire sept milles sans nous arrêter, en sorte qu'à huit heures du matin nous nous trouvâmes à *Bretofshina* qui est à moitié chemin. Là, nous trouvâmes un sergent russe que le prince Volkonski avait eu la bonté de nous envoyer pour nous procurer les chevaux qu'il nous avait promis en cet endroit et pour nous accompagner pendant le reste du voyage. L'expérience que nous venions de faire la veille, nous avait fait sentir tout le prix d'une pareille escorte.

Nous avions dans la personne du sergent le meilleur négociateur possible pour ob-

Russie. tenir tout des paysans. Dès qu'ils commençaient, selon leur usage, à quereller et à chicaner, sa canne les persuadait en un instant mieux que les plus beaux discours du monde. Les paysans, accoutumés à cette manière de traiter les affaires, la supportaient patiemment, et tout battus qu'ils étaient aussitôt qu'ils montaient sur le siége du cocher, ils commençaient à siffler et à chanter suivant l'usage des Russes. Nous continuâmes ainsi nôtre route et nous arrivâmes au couvent quoiqu'encore éloigné de vingt milles, sans nous arrêter même pour changer de chevaux.

Le couvent de la Sainte Trinité est si vaste qu'à une certaine distance on croirait que c'est une petite ville. Il est environné, comme plusieurs couvens de Russie, de fortifications considérables à l'ancienne manière, c'est-à-dire, d'un haute muraille de briques, avec des crénaux et des tours. Le parapet est couvert d'un toît en planches, et les murs et les tours ont des embrâsures pour le mousquet et le canon. Tous ces ouvrages sont encore entourés d'un fossé profond. Cette forteresse ou ce couvent a soutenu plus d'un siège. Elle a entre autre bravé tous les efforts de Ladis-

las, prince polonais, qui l'assiégea avec une nombreuse armée. Russie.

Outre l'habitation des moines, il y a dans cette enceinte un palais impérial et neuf grandes églises bâties par divers souverains. Le couvent proprement dit, est formé d'un rang de bâtimens très-spacieux qui enferment une cour. On y comptait autrefois trois cent moines et des étudians à proportion. C'était la maison religieuse la mieux rentée de la Russie. Elle possédait des terres si étendues qu'on y comptait au moins cent mille paysans. Ces terres ayant été réunies à la couronne avec toutes celles qui appartenaient à l'église, les moines reçoivent aujourd'hui de petites pensions, et leur nombre a diminué avec leurs revenus. On en compte à présent une centaine au plus. Ils portent un habit noir avec un voile de même couleur; ils ne mangent point de viande et sont soumis à une règle sévère. Il y a aussi dans ce couvent un séminaire où l'on compte environ deux cent étudians destinés à l'église.

Le palais est petit. Lorsque les souverains résidaient à Moscow, ils y faisaient de fréquens séjours. Dans un des appartemens, il y a des ouvrages en stuc qui re-

Russie. présentent les principales actions de Pierre le Grand. Les églises sont, comme toutes celles que j'ai vues, superbes et splendides par les grandes richesses en ornemens d'or et d'argent, et les beaux ornemens des prêtres qui y sont étalés. La principale a une coupole et quatre dômes; celui de devant est de cuivre doré; le dernier, d'étain ou de fer peint en vert. Nous montâmes sur un clocher neuf, construit par ordre de l'impératrice Elisabeth; delà on a une très-belle vue sur un pays riant et varié, très-bien cultivé, couvert de villages, et très-fertile en grains.

Quelques-uns des tombeaux qu'on voit dans la principale église, attirèrent mon attention. On y voit le tombeau de St. Serge, tout en argent. Il en est entré cent vingt-cinq pouds, soit dans la composition de la châsse, soit dans le baldaquin qui la couvre. L'on voit ses habits, et jusqu'à la cuillère dont il se servait. A l'entrée collatérale à droite, sur un des battans de la porte qui est en fer, on remarque le trou d'un boulet de canon. Ce fait arriva lorsque les Polonais assiégèrent le couvent pendant près de deux ans sans pouvoir s'en rendre maîtres.

Russie.

Le second tombeau est celui de Marie, reine de Livonie, la seule personne qui ait jamais porté ce titre, qu'elle paya cher, et qui n'eut jamais aucune valeur. On trouve dans la même église la tombe de *Boris Godunof*, qui, de simple particulier, devint czar de Russie en 1597, à la mort de *Feodor Lvanovitch*, qui avait épousé la sœur de Boris, d'une famille noble et d'origine tartare. Ce mariage lui donna d'acquérir sous ce prince un pouvoir illimité; et le titre seul de souverain lui restait encore à désirer.

Feodor étant mort sans enfans, tous les partis ayant la plus haute opinion de son habileté, lui déférèrent la couronne; et en effet, il s'en montra digne par sa prudence consommée et ses manières engageantes et populaires. Mais bientôt la craite de la perdre le porta à des crimes atroces : il persécuta cruellement plusieurs familles puissantes qu'il redoutait, et fit assassiner le prince Démétrius ; attentat qui ne resta pas impuni, puisque les Russes se soulevèrent contre lui, et que désespéré de s'en voir abandonné, il s'empoisonna lui-même dans le couvent où il s'était réfugié. Sa mort arriva en 1605, et elle fut

Russie.

sans doute un malheur pour la Russie. En effet, si l'on peut oublier ses crimes, on le regardera comme un des plus grands princes qui l'aient gouvernée. Elle fut heureuse sous son règne, et désolée d'abord après sa mort par les guerres civiles et des calamités de tout genre. La vie de ce prince, écrite par le savant Muller, rectifie un grand nombre d'erreurs qui se trouvent dans la plupart des histoires de Russie publiées avant lui.

CHAPITRE IV.

Départ de Moscow. — Arrivée à Twer. — Description de cette ville. — Productions du pays. — Lac de Valdai. — Chemins en bois. — Des paysans. — Des chansons des Russes. — Novogorod. — Son état présent. — Approches de Pétersbourg. — Arrivée dans cette ville.

Nous quittâmes Moscow le 14 septembre, et nous traversâmes un pays parsemé de collines agréables, quelquefois découvert, quelquefois boisé. Nous passâmes la nuit dans le petit village de *Parski*, et, suivant la coutume, sous la chaumière d'un paysan. Nous y vîmes un moulin à scie, chose trop rare dans ce pays pour ne pas attirer notre attention. Au-delà de Savidof, on traverse une petite rivière, et peu après on se trouve sur les bords du Volga, que nous suivîmes jusqu'à *Gorodna*. Le jour suivant, notre voiture s'étant trouvée en très-mauvais état, nous la fîmes aller lentement sous la garde de nos domestiques; et ayant loué pour nous-mêmes

Russie.

Russie.

un de ces chariots de paysans qu'on nomme ici *kibithis*, nous le remplîmes de foin, et nous nous remîmes en marche. Après avoir été impitoyablement secoués dans cette voiture, nous arrivâmes enfin à *Twer*, ville dont la situation est magnifique sur les bords du Volga.

Cette ville doit à l'incendie de 1763, et à la munificence de l'impératrice, sa beauté actuelle. La ville vieille est, sur la rive gauche, composée presque toute de chétives maisons de bois : mais la ville neuve, sur l'autre rive, bâtie depuis quelques années, presque en entier, est fort jolie. Les rues sont larges et longues ; elles vont en droite ligne aboutir à une place octogone qui en est le centre. Les maisons de cette place et celles des principales rues sont bâties de briques et enduites d'un stuc blanc, ce qui leur donne une apparence magnifique.

C'est ici que se fait la jonction du *Volga* et de la *Tvetza*, et que les barques entrent dans cette dernière. Les deux villes communiquent par un pont de bateaux qu'on ôte l'hiver. Il se fait un grand commerce à *Twer*. Les deux rivières, en se joignant près de la ville, le favorisent beaucoup.

On s'en sert pour transporter par eau les productions de la Sibérie, et celles des provinces méridionales à Pétersbourg. Russie.

Le Volga est la plus grande rivière de l'Europe. Il a sa source dans la forêt de Volkonski, à environ quatre-vingt milles de *Twer*. Il commence à être navigable à peu de distance au-dessus de la ville, mais il a très-peu de profondeur. Bientôt après il est considérablement augmenté par la jonction de la Tvetza, qui est plus large, plus profonde et plus rapide. Par le moyen de cette rivière, on a établi une communication entre le Volga et la Neva, ou en d'autres termes, entre la mer Caspienne et la mer Baltique.

Les progrès qu'ont fait ici l'industrie et l'esprit du commerce, ont déjà beaucoup contribué à augmenter les richesses et la population de cette ville. On y compte à présent au moins 10,000 habitans, et le nombre de ceux du gouvernement de Twer s'est accrû d'une manière plus surprenante.

Le jour suivant, nous fîmes une promenade très-agréable dans les environs. Nous traversâmes d'abord le Volga sur un pont de bateaux, et la Tvetza sur un radeau,

Russie.

et nous parcourûmes le pays situé entre les bords de ces deux belles rivières. Nous laissâmes ensuite le Volga continuer son voyage au travers des plus belles provinces de la Russie, passer sous les murs de Casan et d'Astrakan, et se perdre dans la mer Caspienne. Nous nous arrêtions souvent pour admirer divers points de vue délicieux que présente la nouvelle ville assise sur les bords élevés du Volga, et la pente douce que forme le terrain jusqu'aux bords du fleuve.

Twer est situé au milieu d'une vaste plaine parsemée de petites éminences, trop peu élevées pour mériter le nom de montagnes. Le pays produit en abondance du blés, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du blé noir, du chanvre, du lin, toute sorte de végétaux. On trouve dans les forêts des chênes, des aulnes, des peupliers, des frênes, des pins, des sapins; des élans, des ours, des loups, des renards, des chèvres sauvages, des martes, des hermines; et les principaux oiseaux qu'on y observe sont des aigles, des faucons, des grues, des cygnes, des oies sauvages, des bécassines, des coqs de bruyère. Les poissons qu'on pêche dans le Volga sont le sau-

mon, le sterlet, la tanche, le brochet, la perche, quelquefois, mais rarement l'esturgeon.

Russie.

Le 19 septembre, nous continuâmes notre route et nous arrivâmes le soir à *Torshola*, sur les bords de la Tvetza. C'est une ville assez grande, mais irrégulière, et presque toute composée de maisons de bois. Il y a cependant quelques bâtimens publics et autres qui sont en brique, et qui ont été construits depuis peu aux dépens de l'impératrice. Nous continuâmes notre route jusqu'à *Vishnei-Voloshock*, lieu remarquable à cause du canal qui joint la *Tvetza* et la *Masta*, et par conséquent établit une communication par eau, entre la mer Caspienne et la mer Baltique.

Vishnei-Voloshock est un de ces villages dépendans de la couronne qui ont été affranchis par l'impératrice. Il en a déjà recueillis les fruits. Les habitans passant de l'état d'esclaves à celui d'hommes libres, semblent avoir perdu leur ancienne indolence. Un nouvel esprit d'émulation et d'industrie s'est répandu parmi eux, ils se sont appliqués au commerce, et ils ont compris tous les avantages qu'ils pouvaient tirer de la situation du lieu qu'ils habitent. C'est

Russie.

aujourd'hui une ville qui a des rues régulières et un long rang de boutiques et de magasins qui bordent les deux côtés du canal.

Nous quittâmes le 21 septembre, *Vishnei-Voloshock*, nous traversâmes la rivière de Shlina, et suivîmes un chemin couvert de poutres à travers des marais fort étendus où l'on voyait un nombre infini de petits ponts, sans barrières, et la plupart en très-mauvais état. J'observai que plusieurs villages, aussi bien que des jardins et même des champs, étaient environnés de pièces de bois d'environ 12 pieds de haut, qui formaient un spectacle pittoresque. Cette coutume d'environner les villages de palissades est fort ancienne en Russie. On avait, sans doute, en vue de les défendre par ce moyen contre les incursions passagères des Tartares, avant l'invention de la poudre à canon; et quoique cet usage soit inutile aujourd'hui, il subsiste toujours chez un peuple dont l'attachement à ses anciennes pratiques, est un des caractères les moins équivoques.

Nous continuâmes encore pendant quelque temps à traverser ce pays marécageux et couvert de forêts. Nous passâmes la nuit à

à *Kholiloff*, petit village qui avait été dernièrement réduit en cendres. Ces fréquens incendies ne doivent pas surprendre quand on réfléchit que les maisons des paysans sont toutes bâties de bois, et que la plupart d'entr'eux, se servent au lieu de chandelles de longs éclats de bois de sapin allumés, qu'ils portent dans toute la maison et souvent dans le grenier à foin sans la moindre précaution. Le lendemain nous parvînmes à *Zimagor*, petit village agréablement situé sur les bords du lac *Valdai*.

Russie.

Ce pays est le plus agréable et le plus varié que nous eussions vu depuis notre départ de Moscow. Il est parsemé d'une quantité de jolies collines, et de plusieurs lacs fort beaux, du sein desquels on voit s'élever des îles couvertes de bois. Le plus grand de ces lacs est celui de Valdai : il paraît avoir vingt milles de tour. Au milieu est une île d'où s'élève un couvent avec ses nombreux clochers au travers des bosquets qui l'environnent. Valdai, qui donne son nom au lac et aux collines, au milieu desquelles cette ville est située, contient plusieurs bâtimens neufs de briques, les maisons de bois qui y sont paraissent plus propres que les chaumières des paysans Russes ne le

Russie.

sont ordinairement. Cette petite ville est située sur une pente agréable d'où l'on jouit de la belle vue du lac. Les coteaux de Valdai, quoique peu élevés sont les plus hauts qu'il y ait dans ce pays, et ils séparent les eaux qui coulent vers la mer Caspienne de celles qui se rendent à la mer Baltique. Du pied de ces montagnes, le pays n'offre plus cette même variété de coteaux, de vallées et de lacs; pendant long-temps, on ne voit plus qu'une plaine uniforme avec de vastes marais.

Le 24 septembre, nous arrivâmes de bonne heure à *Bronitza*, village sur le Masta, à vingt milles de Novogorod. Nous allâmes loger dans la maison d'un prêtre Russe, qui ne différait en rien des autres maisons du village : il y régnait seulement plus de propreté. Le prêtre était habillé dans ce moment comme un paysan, et n'était distingué que par ses longs cheveux qui flottaient sur ses épaules. Cet homme, sa femme et le reste de sa famille étaient fort occupés à tirer les œufs d'une quantité de poisson que l'on prend dans le Masta, et avec lequel on prépare de l'excellent caviar. Nous allâmes nous promener pendant qu'on préparait notre soupé

vers une colline voisine qui excitait notre curiosité. Au sommet de cette colline, est une église de brique peinte en blanc qui forme un agréable point de vue, et de laquelle on domine surtout le pays à une assez grande distance; au midi les montagnes de Valdai bornent cette vaste pleine qui s'étend à perte de vue sans la moindre élévation qui la borne. Une forêt presque continuelle occupe cette immense terrain, à la réserve d'un petit nombre de villages isolés qui se font remarquer çà et là dans ce désert. Au-delà, mais à une grande distance, nous découvrîmes les pointes des clochers de Novogorod et le lac *Ilmen* qu'on démêle avec peine à travers l'obscurité de la forêt.

Russie.

J'ai déjà remarqué combien les récoltes sont retardées dans le Nord. On avait déjà moissonné depuis quelque temps, et le blé semé depuis, levait en plusieurs endroits. Il reste enseveli tout l'hiver sous la neige, et quand elle est fondue au printemps il pousse promptement dans ces climats où le retour de la chaleur est suivi d'une végétation des plus vigoureuses; mais comme l'été est court et que le grain n'a pas toujours le temps de mûrir, ils usent de l'ex-

Russie. pédient suivant pour le sécher. Ils construisent un bâtiment en bois sans fenêtres et avec une seule petite porte, sous lequel il y a un grand creux. On fait du feu dans ce creux et l'on sèche ainsi le blé en épis en l'étendant sur le plancher. Alors on le suspend sur des espèces de cadres en plein air et alors on peut le battre.

Nous rencontrâmes en continuant notre route un nombre infini de troupeaux de bœufs qu'on conduisait à Pétersbourg pour la consommation de cette capitale; la plupart venaient de l'Ukraine, dont la partie la moins éloignée est à huit cent milles de Pétersbourg. Pendant ce long voyage, ceux qui conduisent ces troupeaux n'entrent presque jamais dans aucune maison. Ils nourrissent leurs bœufs de l'herbe qui se trouve des deux côtés du chemin, et quand il fait mauvais temps ils se mettent à couvert sous un arbre. Vers le soir le silence continuel qui règne dans les campagnes, était interrompu par le mugissement des bœufs et les cantiques que les bergers avaient accoutumé de chanter à cette heure, pendant que les ténèbres et la solitude de la forêt étaient aussi un peu animées par les feux qu'ils

allumaient, à la lueur desquels on les voyait rassemblés en divers groupes et dans des attitudes variées. Quelques-uns étaient rangés autour du feu, d'autres préparaient leurs repas, d'autres étendus à terre paraissaient goûter le plus profond repos. Leur air, leurs habits, leurs manières pouvaient les faire prendre pour une horde de Tartares errant à l'aventure. Le grand chemin de Moscow à Pétersbourg, est coupé presque en ligne droite au travers des bois, dans une longueur de cinq cents milles. C'est une route extrêmement ennuyeuse. Des deux côtés on a coupé les arbres à la distance d'environ quarante ou cinquante pas, et l'on ne sort presque jamais de la forêt que quand on rencontre des villages, autour desquels il y a ordinairement un peu de terrain cultivé.

Russie.

Le chemin est constamment de la même largeur, et voici comme il est fait : on couche en travers des troncs d'arbres rangés parallement et attachés ensemble dans le milieu et à chaque extrémité par de longues perches ou par de grosses solives que l'on fait tenir à la terre avec des chevilles de bois qu'on y enfonce. Ces troncs

Russie. sont recouverts d'un lit de branches, sur lesquelles on met encore une couche de sable ou de terre. Ces chemins sont très-bons pendant qu'ils sont neufs, mais lorsque les troncs sont gâtés ou qu'ils se sont enfoncés dans la terre, quand le sable qui les couvre a été emporté par la pluie; alors le chemin est comme criblé de trous, et on y est cahoté d'une manière incroyable. Dans plusieurs endroits le chemin n'est presque qu'une succession perpétuelle de sillons, comme dans un champ labouré, et le mouvement d'une voiture, une secousse continuelle plus forte que celle qu'on éprouve sur le pavé le plus inégal.

Les villages que l'on rencontre de temps en temps sur cette route se ressemblent absolument les uns aux autres. C'est une seule rue formée par des chaumières de bois. Ce sont d'assez bonnes habitations, quoique construites de la manière la plus grossière. Ces bâtimens sont un carré long qui environne une cour, et n'ont pas mal l'air en dehors d'une vaste grange. J'ai souvent eu occasion d'observer que les lits ne sont pas communs dans ce pays: dans toutes les maisons des paysans où je suis entré en Russie, je n'en ai vu que deux.

La famille en général, est couchée sur des bancs, à terre ou sur le poîle, espèce de four de briques qui occupe presque un quart de la chambre et qui est plat par-dessus. Souvent les hommes, les femmes et les enfans sont couchés pêle mêle ensemble sans aucun égard à la différence du sexe ou des conditions, et fréquemment presque dans l'état de nature. Russie.

Dans le milieu de chaque chambre est suspendu au plafond un vase plein d'eau bénite, et une lampe qu'on n'allume que dans certaine occasion : chaque maison est aussi pourvue de l'image de quelque saint, grossièrement barbouillé sur le bois, et qui a d'ordinaire plutôt l'air d'une idole des Calmouks, que de la peinture d'une tête humaine. On ne laisse pas de lui rendre les plus grands hommages. Toutes les personnes de la famille, en se levant et en se couchant, se tiennent debout devant cette image, et pendant plusieurs minutes elles font des signes de croix, de profondes révérences, et quelquefois même se prosternent jusqu'à terre. Chaque paysan qui entre dans la chambre, commence aussi, avant que de parler à personne, par marquer sa vénération pour cette image sa-

Russie.

crée. Les paysans sont fort polis les uns envers les autres; ils ôtent leurs chapeaux quand ils se rencontrent, ils s'inclinent fréquemment et avec beaucoup de cérémonie. Dans la conversation ordinaire, ils parlent avec beaucoup d'action, gesticulent sans cesse, et marquent surtout leur respect à leurs supérieurs d'une manière servile. Quand ils abordent une personne de conséquence, ils se prosternent, baissent leur front jusqu'à terre. Nous avons été très-souvent surpris d'être salués, selon cet usage oriental, non-seulement par des mendians, mais par des enfans et des paysans mêmes.

Nous fûmes d'abord surpris, en voyant les gens du peuple ; de la prodigieuse grosseur de leurs jambes : nous crûmes qu'ils les avaient ainsi naturellement; mais nous fûmes ensuite détrompés en voyant leurs jambes nues. Cette masse qui nous étonnait, était due à la quantité d'enveloppes dont ils les couvrent en été comme en hiver. Outre une ou deux paires de gros bas de laine, ils entourent encore leurs jambes de bandes de grossière flanelle ou de drap, qui ont plusieurs pieds de longueur, et par-dessus tout cela ils

Russie.

portent souvent une paire de bottes assez larges pour admettre ce gros volume avec la plus grande facilité.

Les paysans sont bien vêtus, bien logés et paraissent avoir une nourriture saine et abondante. Leur pain de seigle choque d'abord les yeux par sa noirceur; et le palais par son goût aigre; mais c'est un aliment nourrissant. La boisson ordinaie des paysans est ce qu'on nomme le *quazs*, liqueur fermentée qui a le goût du moût, et que l'on fait en versant de l'eau chaude sur la farine de seigle ou d'orge. On estime que c'est un excellent antiscorbutique. Ils aiment extrêmement l'eau-de-vie de grain que les pauvres ne peuvent boire que rarement, et dont ils font volontiers un grand excès.

La plus légère attention suffit pour s'apercevoir à quel point le paysans Russe est reculé, comparativement aux autres nations, dans tout ce qui tient aux arts mécaniques. A mesure que nous approchions de Pétersbourg et des parties les plus civilisées de l'Europe, nous nous apercevions cependant que l'on trouvait chez les paysans plus de commodités et une connaissance plus grande des arts nécessaires. Les planches n'étaient pas toujours taillées à coups

Russie.

de hache. On trouvait des moulins à scie: les maisons des paysans étaient plus spacieuses, plus commodes, elles avaient de plus grandes fenêtres; et, assez généralement, des cheminées; on y trouvait aussi plus de meubles et d'ustensiles.

J'observai aussi avec surprise pendant la route la passion que les Russes ont pour le chant. A peine nos cochers et nos postillons étaient-ils sur le siége et en selle, qu'ils commençaient à frédonner un air, et cela durait plusieurs heures sans cesser un instant. Ce qui m'étonna plus encore, c'est qu'ils chantaient quelquefois en parties et exécutaient un dialogue en musique, se faisant des questions et des réponses, comme s'ils eussent chanté, si je puis ainsi parler, leur conversation ordinaire.

Les postillons chantent sans cesse d'une station à l'autre; les soldats chantent pendant tout le temps qu'ils sont en marche; les paysans chantent en travaillant; les cabarets rétentissent de cantiques; le soir, on arrive au travers des airs des chants de tous les villages voisins.

Un homme d'esprit qui a long-temps démeuré en Russie et qui s'occupe de cette

Russie.

musique nationale nous donna à ce sujet un détail assez curieux. « Le genre de musique « adopté généralement par le peuple de « Russie, depuis la *Duina* jusqu'au fleuve « *Amur*, et la mer glaciale, est une sim- « ple mélodie susceptible d'une infinité de « variations, suivant les talens de celui qui « chante, ou la coutume des diverses pro- « vinces de cet Empire. Les paroles qu'on « chante ne sont le plus souvent que de la « prose, et un impromptu relatif à l'idée « qui occupe le chanteur dans ce moment. « Quelquefois il sera question d'un géant « énorme, d'une déclaration d'amour ; « d'autres fois, c'est un dialogue entre un « amant et sa maîtresse, un assassinat, « ou la peinture d'une belle fille ; quelque- « fois, ce ne sont que des syllabes qui s'ar- « rangent avec l'air et selon la mesure. Ra- « rement on y observe la rime. Ces syl- « labes qui n'ont aucun sens, sont surtout « employées par les femmes qui chantent « pour amuser leurs enfans, pendant que « les hommes dansent sur le même air en « l'accompagnant de quelqu'instrument de « musique. »

Nous traversâmes la Masta à Bronitza sur un radeau formé par sept à huit arbres

Russie. grossièrement assemblés et à peine assez large pour recevoir notre voiture et deux chevaux. Ayant continué notre route dans un pays uni jusqu'au bord du petit *Volkof*, que nous passâmes dans un bac; nous nous trouvâmes dans une plaine ouverte et marécageuse où sont de vastes pâturages qui s'étendent jusqu'aux murs de *Novogorod*. Cette ville présente à un certain éloignement la plus magnifique apparence. Un grand nombre d'églises et de couvens qui frappent d'abord les regards, semblent promettre une ville considérable; mais en y entrant, nous trouvâmes notre attente bien trompée.

Je n'ai jamais vu de ville qui me frappât autant par le triste spectacle des débris de son ancienne grandeur que Novogorod. C'est une des plus anciennes de Russie, et on l'appeloit autrefois la *Grande Novogorod*, pour la distinguer de toutes celles qui portent le même nom.

La ville est aujourd'hui enceinte d'un rempart de terre avec un rang de vieilles tours à distances égales, et cette enceinte qui n'a qu'un mille et demi de longueur tout au plus, n'est pas même remplie de maisons habitées. La ville est située sur les

deux bords du Volkof, rivière belle, profonde et rapide. Un des côtés est le quartier marchand, l'autre est nommé le quartier de Sainte-Sophie. Ils sont joints par un pont moitié de bois moitié de briques. Le quartier marchand n'est, à la réserve de la maison du gouverneur, qu'un amas informe de maisons de bois qui ressemblerait à un village ordinaire, sans un grand nombre d'églises et de couvents de briques qui y subsistent encore comme de tristes monumens de son ancienne magnificence. A une des extrémités de ce quartier, l'impératrice a fait construire des bâtimens de briques où elle a établi une fabrique de cordes et de voiles : ces bâtimens qui sont très-beaux contrastent singulièrement avec les chaumières qui les environnent.

Russie.

L'autre quartier a pris son nom de Ste.-Sophie, de celui de la cathédrale, une des plus anciennes églises de la Russie ; c'est un bâtiment élevé de forme carrée avec une coupole dorée, et quatre dômes couverts d'étain. Nous entrâmes dans cette masse vénérable de pierres par des portes de bronze, ornées de divers figures en rélief, qui représentent la passion et d'autres traits de l'histoire sacrée.

Russie. Dans l'intérieur, on remarque douze piliers fort massifs et blanchis, qui sont couverts d'images de notre Sauveur, de la Vierge Marie et des Saints. Quelques-unes de ces peintures sont d'une grande ancienneté, et probablement antérieures à la renaissance de cet art en Italie; en effet, plusieurs de ces figures sont sur un fond d'or, et coloriées d'une manière exactement semblable à celle de ces artistes grecs qui, suivant Vasari, introduisirent les premiers la peinture en Italie. Ces images, au reste, sont si mauvaises qu'elles ne mériteraient point d'être l'objet d'une pareille recherche, s'il n'en résultait quelques notions propres à éclaircir l'histoire de la peinture.

Notre carrosse avait été si fort maltraité par les mauvais chemins, que nous crûmes convenable de le laisser à Novogorod, et nous continuâmes notre voyage dans les voitures ordinaires de la campagne, nommées *kibithis.* Excepté les environs de Novogorod qui sont assez découverts, toute la route coupe en droite ligne une forêt éternelle, où l'on ne découvre ni collines ni vallées, et presque point de terres cultivées. Dans l'immense étendue de cent dix milles, cette forêt toujours uniforme, n'est

interrompue que de loin en loin par quelques villages. *Itchora*, le dernier de ceux où l'on prend des chevaux, quoiqu'il ne soit qu'à vingt milles de la capitale, est petit et misérable. A environ dix milles d'*Itchora*, nous tournâmes tout-à-coup à droite, et la scène fut tout aussi subitement embellie. Les bois firent place aux terres cultivées, les maisons animèrent le paysage ; au lieu de poutres sur les chemins, ils étaient unis, fermes et aussi beaux que les meilleurs que nous ayons en Angleterre. A chaque verste, ou trois quarts de mille, une belle colonne milliaire de granit ou de marbre, servait à mesurer les distances, et une longue avenue d'arbres, en nous faisant voir déjà Pétersbourg à son extrémité, nous annonçait l'objet de nos désirs et le terme de nos fatigues.

Russie.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Pétersbourg. — Description de cette nouvelle capitale, sa fondation. — Ses progrès, son étendue, sa populatien, ses ponts, Statue colossale de Pierre I. — Présentation à l'Impératrice. — Richesse et splendeur de sa cour. — La Neva et ses glaces. — Les yswoschtschiki des étrangers en Russie et particulièrement des Français.

Russie.

En me promenant autour de cette capitale, j'étais rempli d'étonnement, lorsque je réfléchissais qu'encore au commencement du siècle qui vient de finir, le terrain sur lequel Pétersbourg est bâti, n'était qu'un vaste marais habité seulement par quelques pécheurs. Le premier bâtiment qu'on y a élevé est d'une date assez récente pour que plusieurs personnes encore vivantes en aient conservé le souvenir. Les progrès successifs

successifs de cette ville sont aisés à suivre depuis cette époque. Aussitôt que Pierre le Grand eut conquis l'Ingrie sur les Suédois, et reculé les limites de son empire jusqu'aux bords de la mer Baltique, il résolut de faire bâtir une forteresse dans une petite île qui est à l'embouchure de la Neva, afin d'assurer ses conquêtes et d'ouvrir une nouvelle route au commerce. Russie.

La forteresse fut commencée le 16 mai 1703, et malgré tous les obstacles qui naissaient de la nature marécageuse du terrain, et de l'inexpérience des ouvriers, on vit s'élever en peu de temps une petite citadelle environnée d'un rempart de terre et de six bastions. On fit construire quelques baraques de bois dans cette forteresse, et Pierre voulut qu'il y eût dans une île voisine une petite hutte pour son propre usage. Cette île qu'il nommait l'île de Saint-Pétersbourg, a donné ensuite son nom à la capitale. La hutte est basse et étroite; et on la conserve encore en mémoire du souverain qui a bien voulu y loger. Bientôt après, il fit bâtir dans le voisinge une autre maison de bois plus grande et plus commode, où logea le prince Menzicof, et où il donnait audience aux ministres étrangers. A une

Russie.

petite distance de-là, était une auberge fort fréquentée par les courtisans et par des personnes de tout rang. Pierre lui-même y allait souvent le dimanche après le service divin, il y buvait avec les personnes de sa suite, et avec tous ceux qui y étaient attirés par les feux d'artifice et les autres divertissemens qu'il ordonnait.

Le 30 mai 1706, Pierre fit raser les remparts de la forteresse, et en fonda une nouvelle sur le même terrain en 1710. Le comte Goloukin bâtit la première maison de briques; et l'année suivante, l'empereur posa lui-même les fondemens d'une maison bâtie des mêmes matériaux. Tels ont été les commencemens de la capitale actuelle de l'empire Russe. Dans moins de 9 ans, à dater de la construction de ces premières huttes de bois, le siége de l'empire a été transfére de Mosow à Pétersbourg.

On peut juger de l'autorité despotique de Pierre, de son zèle pour agrandir et embellir sa capitale, et pour la rendre rivale des autres villes de l'Europe par les détails suivans. En 1714, il ordonna que toutes les maisons dans l'île de Saint-Pétersbourg, et dans le quartier de l'Amirauté, particulièrement celles des bords de la Ne-

va, fussent bâties à la manière allemande, en briques et en bois, que toutes les personnes de l'ordre de la noblesse et les principaux marchands eussent une maison à Pétersbourg; que tout grand navire qui entrerait dans le port, eût à y apporter trente pierres; les petits, dix; et chaque chariot de paysan, trois, qu'on emploierait à la construction des ponts et autres édifices publics, que les faîtes des maisons ne fussent plus couverts de planches et d'écorces, trop exposées aux incendies; mais de tôiles ou de gazons. En 1716, l'empereur donna son approbation à un plan régulier pour la nouvelle ville et il le fit publier.

Russie.

Les successeurs de Pierre ont continué à embellir Pétersbourg, mais aucun n'y a plus contribué que Catherine II. Malgré tous ces travaux et ces embellissemens, on aperçoit encore partout que c'est une ville encore au berceau, et qui n'est que le premier trait d'un plan immense qui ne pourra être entièrement exécuté que par les souverains et les siècles à venir. Les rues sont en général très-larges, surtout celles où il y a des canaux. Il y en a trois entre autres qui partent de l'amirauté, et s'étendent jusqu'à l'extrémité des faubourgs

Russie. qui ont au moins deux milles de longueur. La plupart sont pavées : on laisse cependant subsister dans quelques-unes des planchers à l'ancienne mode russe.

Les hôtels des seigneurs et de la noblesse sont la plupart de vastes masses de bâtimens, quoiqu'en général moins grands et moins magnifiques que plusieurs de ceux que j'ai vu à Moscow. Ils sont richement meublés et avec autant d'élégance qu'à Paris et à Londres. La plupart sont sur la rive méridionale de la Neva, ou dans le quartier de l'Amirauté, ou dans les fauxbourgs de Livonie et de Moscow qui sont les beaux quartiers de la ville.

Les bords de la Neva offent le spectacle le plus grand et le plus animé que j'aie jamais vu. Ce fleuve est en plusieurs endroits plus large que la Tamise à Londres. Il est profond, rapide, et l'eau en est claire commme du cristal; ses bords sont ornés partout, des deux côtés, de belles maisons. Du côté du nord de la citadelle, l'hôtel de l'académie des sciences et celui de l'académie des arts sont les objets les plus frappans. De l'autre, c'est le palais impérial, l'amirauté, plusieurs hôtels appartenant à des seigneurs. En face de ces

bâtimens du côté du Sud est un quai qui a trois milles de longueur et qui n'est interrompu que par les bâtimens de l'amirauté. Russie.

Quoique les maisons soient plus pressées à Pétersbourg que dans les autres villes russes, et qu'elles se touchent même dans plusieurs quartiers, cependant cette capitale leur ressemble encore par la manière irrégulière dont elles sont éparses sur le terrain. Le gouvernement a ordonné dernièrement que la ville fût fermée par un rempart qui a vingt-un verstes ou quatorze milles anglais. On ne se trompera pas beaucoup en comptant que Pétersbourg a autour de cent trente mille habitans. C'est aussi une remarque importante, que cette capitale est la seule grande ville où le nombre des naissances surpasse celui des morts.

La ville de Pétersbourg étant bâtie dans un terrain bas et marécageux, est sujette à des inondations qui ont failli quelquefois la submerger entièrement. Ces accidens sont occasionnés par des vents de Sud et de Sud-ouest qui soufflant directement du golfe, arrêtent le cours de la Neva et en font refluer les eaux.

On communique d'une partie de Pétersbourg à l'autre par un pont de bateaux sur

Russie.

lequel on traverse la Neva ; mais quand elle commence à charier des glaces, on ôte le pont que les grands glaçons entraînés du lac Ladoga, par un courant rapide, ne manqueraient pas de détruire. Alors on est pendant quelques jours privé de toute communication jusqu'à ce que la rivière soit prise au point de pouvoir porter des hommes et des voitures. Elle est trop profonde pour qu'il soit possible d'y bâtir un pont de pierre, et si cela se pouvait, cet ouvrage ne serait pas de durée à cause des glaçons qu'elle charie avec une force très-grande au commencement de l'hiver.

La statue équestre de Pierre le Grand est placée à l'entrée du pont sur la Neva, à côté de l'amirauté. Elle est de grandeur colossale, et c'est l'ouvrage de M. Falconet, célèbre sculpteur français. Le monarque y est représenté montant sur un rocher escarpé et sur le point d'en atteindre le sommet. Il est couronné de laurier, vêtu à la manière asiatique, assis sur une peau d'ours; le dessin est d'un grand maître, l'attitude est pleine d'audace et de feu. S'il y a un défaut dans la figure, c'est la position horizontale de la main droite; aussi le côté gauche est-il le plus frappant : rien

de plus gracieux et de plus animé. Le cheval est dressé sur les jambes de derrière, sa queue qui est longue et flottante touche légèrement un serpent de bronze qui a été heureusement imaginé pour aider à tenir la statue en équilibre. Dans cet ouvrage plein de génie, l'artiste a voulu représenter Pierre comme le législateur de son pays, sans faire aucune allusion à ses conquêtes et à ses victoires, préférant sagement de rappeler ses vertus civiles à ses exploits guerriers. Le contraste qu'on remarque entre l'air calme et tranquille de Pierre, et l'ardeur avec laquelle son cheval s'efforce d'atteindre le sommet du rocher est véritablement frappant. Russie.

La simplicité de l'inscription répond à la sublimité du dessin, et vaut bien mieux qu'un détail pompeux et hyperbolique de vertus et de grandes actions que la flatterie applique indifféremment à tous les souverains. Elle est gravée en beaux caractères de bronze, d'un côté en latin, et de l'autre en russe.

PETRO PRIMO	PETROMIE PERVOYU
CATHARINA SECUNDA	ECATHERENA UTORAI-
1782	TA 1782.

Russie.

Lorsque Falconet eut fait le dessin de sa statue, dont la base devait être un rocher énorme, pour marquer d'où le héros législateur était parti, et quels obstacles il avait surmonté, il examina avec soin les environs de Pétersbourg, afin de savoir si parmi tous les fragmens de granit qui y sont épars, il n'y en aurait point de proportionné à sa statue équestre. Après bien des recherches, il découvrit un rocher d'une prodigieuse grandeur, à moitié enterré, au milieu d'un marais. La dépense et la difficulté du transport n'arrêtèrent point Catherine. Par ses ordres, le marais fut bientôt mis à sec; un chemin fut tracé au travers des bois et des eaux, et le rocher transporté à Pétersbourg, quoiqu'il pesât au moins quinze cents tonnes.

Cette entreprise plus que romaine fut achevée en moins de six mois après la découverte du rocher. Il fut transporté au moyen d'un cabestan et de plusieurs grandes boules qu'on plaçait et ôtait alternativement dans des rainures fixées de chaque côté du chemin. De cette façon, il fut transporté à quatre milles de là, c'est-à-dire, jusqu'aux bords de la Neva, où on l'embarqua sur un vaisseau construit exprès pour le recevoir.

Quand cette pierre fut débarquée à Pétersbourg, ceux qui la mesurèrent trouvèrent qu'elle avait 42 pieds de longueur à sa base, 36 au sommet, 21 pieds de largeur et 17 pieds de hauteur. Les monumens des Romains les plus vantés n'ont pas une pareille masse. L'intention du sculpteur, en plaçant sa statue sur un bloc de granit, a été de figurer les difficultés sans nombre que le législateur Russe a su vaincre, pour parvenir à son but. On devait donc s'attendre à voir Pierre le Grand sur un rocher escarpé, qui eût conservé toutes les aspérités capables de donner une idée de ses grands travaux. On voit, au contraire, un bloc de granit, taillé poli, dont la pente est tellement adoucie, que le cheval n'aurait pas eu grande peine à en atteindre le sommet. On ne put voir sans regret que l'artiste ait voulu renchérir sur la nature, et que pour rendre une montagne escarpée, il ait fait tant usage du ciseau.

Russie.

A notre arrivée à Pétersbourg, le 29 septembre, l'hiver n'avait pas encore commencé. L'été et l'hiver ne sont pas comme dans nos climats séparés par un printemps et un automne de quelque durée ; ils se

Russie. succèdent l'un à l'autre presque immédiatement.

Le 15 novembre, la Neva fut entièrement prise, et peu de temps après le golfe de Finlande fut couvert de glaces, en sorte que les traîneaux passaient de Pétersbourg à Cronstadt, la route étant marquée sur la surface par des perches. Quand le froid n'était pas extrême, je me promenais enveloppé d'un grand manteau ordinaire. Quand le froid était plus vif, j'adoptais l'habillement Russe, et faisais mes courses dans la ville en pelisse, c'est-à-dire, en grand manteau fourré, en bottes ou souliers fourrés, bonnet de velours noir, ou bonnet fourré qui préservait mes oreilles. Le 12 au matin, en traversant la ville, je vis plusieurs personnes qui avaient senti les effets du froid d'une manière dangereuse. Elles avaient de grandes escares sur les joues, comme si on y avait passé un fer chaud. J'étais avec un anglais qui au lieu du bonnet fourré avait jugé à propos de porter son chapeau ordinaire. Il eut tout-à-coup les oreilles gelées. Il ne sentit point de douleur et ne s'en serait point aperçu, si un Russe que nous rencontrâmes ne l'en eût averti. Les membres gelés de-

viennent absolument blancs. Ce symptôme bien connu est dabord remarqué par les Russes. Celui-ci aida l'Anglais à se frotter les oreilles avec de la neige, au moyen de quoi il fut d'abord guéri. Cette friction et celle avec de la flanelle sont le remède ordinaire; mais si on a l'imprudence d'approcher du feu ou de plonger dans l'eau chaude la partie affectée, elle se mortifie et se détruit sur-le-champ. Russie.

L'habillement des gens du peuple est très-bien imaginé pour soutenir toute la rigueur du froid. Ils mettent tout leur soin à bien garantir les extrémités; ils couvrent de fourrures leurs jambes, leurs mains et leurs têtes. Leur habit de dessus est de peau de mouton dont la laine est tournée en dedans, et ils le serrent autour de leur corps avec une ceinture; mais ils ont le cou nud et la poitrine couverte seulement d'une mauvaise chemise. Il est vrai que ces parties sont garanties par leurs barbes qui, par cette raison, sont très-utiles dans ce pays. Je fus surpris que pendant un froid si extrême des femmes lavaient du linge dans la Neva ou dans les canaux. Elles ouvrent la glace à coups de hache, trempent leur linge dans ces trous,

Russie. avec leurs mains nues, et pendant qu'elles le battent, la glace se ferme de nouveau, en sorte qu'elles sont continuellement obligées de la rompre.

Il arrive quelquefois que les cochers et les domestiques en attendant leurs maîtres meurent gelés. Pour prévenir autant qu'on le peut ces tristes accidens, on allume de grands feux avec des arbres entiers dans la cour du palais et dans les places principales. Les flammes de ces arbres entassés s'élèvent au dessus des toîts des maisons et répandent au loin une grande clarté. C'était pour moi un spectacle très-amusant que de considérer ce grouppe pittoresque de Russes, avec leurs habits asiatiques et leurs longues barbes, assemblés autour de ces feux. Les sentinelles ne pouvant porter la barbe, qui est très-utile pour garantir les glandes de la gorge, enveloppent ordinairement leurs cous d'un mouchoir et couvrent leurs oreilles d'un morceau de flanelle.

On a beaucoup blâmé Pierre le Grand d'avoir porté le siége de l'empire de Moscow à Pétersbourg. On a dit qu'il devait plutôt se considérer comme un prince asiatique que comme un prince européen;

que Moscow était bien plus près du centre de son empire; qu'en éloignant sa capitale de ce centre, il négligeait les provinces intérieures, et sacrifiait tous ses intérêts à la passion d'avoir un établissement sur la mer Baltique. Russie.

Mais il ne paraît point qu'en bâtissant Pétersbourg à une extrémité de la Russie, il ait négligé pour cela les autres parties de l'empire. Au contraire il fut tout aussi occupé de ses provinces d'Asie que de celles d'Europe. Il négocia avec les Chinois: Il fit la guerre aux Turcs: il conquit des provinces de Perse sur les bords de la mer Caspienne. Il n'est pas moins certain que c'était du côté de l'Europe qu'il avait le plus à craindre. Les Suédois étaient ses plus dangereux ennemis. Ce n'était pas en faisant la guerre pour repousser les attaques passagères des Tartares, des Turcs et des Persans qu'il pouvait former une bonne armée, mais en l'exerçant à soutenir les attaques régulière des bataillons disciplinés et en leur apprenant à vaincre par leurs défaites mêmes. Dans ce dessein il se rapprocha de la Suède, dont les vétérans avaient été la terreur du Nord, afin que ses soldats prissent à leur exemple le véri-

Russie.

table esprit militaire et les leçons de l'art de la guerre. Ajoutez à cela qu'ayant ouvert un nouveau commerce par la mer Baltique, il fallait le protéger par une nouvelle force navale qu'il ne pouvait ni créer ni maintenir que par une attention vigilante et presque continuelle.

C'est à ce changement qu'il faut attribuer en effet l'élévation rapide de la puissance Russe, sa prépondérace dans le nord, et le poids dont elle est aujourd'hui dans la balance de l'Europe. On peut dire que si Pierre Ier. n'eût pas transféré sa capitale à Pétersbourg, on n'aurait pas vu une flotte russe triompher sur les côtes de Turquie ; ni Catherine II devenir l'arbitre du Nord, et la médiatrice de deux des principales puissances de l'Europe dans le congrès de Teschen.

A l'égard de l'administration intérieure de l'empire que Pierre souhaitait surtout de perfectionner, ainsi que la civilisation de ses sujets, il y a sans doute beaucoup contribué en rapprochant sa capitale des nations policées de l'Europe. Il a fait oublier aussi à sa noblesse cette magificence barbare, cette dignité féodale dans laquelle ils s'enveloppaient à Moscow, pour les ame-

ner à une manière de vivre plus polie et plus sociale, et en même temps à plus d'obéissance et de soumission à son autorité. Cette cause a produit le plus grand effet. Les liaisons des Russes avec les étrangers ont été dès-lors si multipliées qu'ils en ont adopté les mœurs et les arts; et sans ce changement de résidence, les étrangers n'auraient jamais été attirés en Russie en aussi grand nombre, ni par le commerce, ni par aucun autre motif.

Russie.

Ce n'est donc pas aller trop loin que de dire qu'en s'établissant sur les bords de la mer Baltique, Pierre a fait la chose la plus utile à son empire qui ait signalé le cours de son règne; et que si par quelque révolution la Russie perdait ce qu'elle a conquis de ce côté là, si la cour retournait à Moscow, si des liaisons avec les autres nations de l'Europe devenaient moins étroites, avant que la nation fut plus essentiellement réformée, elle ne tarderait pas à retomber dans la barbarie, et que tous les glorieux et utiles établissemens de Pierre le Grand et de Catherine II ne subsisteraient bientôt plus que dans ses annales.

Ce prince mérita le nom de Grand. Il

Russie.

fut, si on peut s'exprimer ainsi, le fondateur de la Russie, puisqu'il chercha le premier à la tirer de la barbarie où elle étoit plongée depuis tant de siècles. Connaissant à quel peuple il avait affaire, il sentit la nécessité de l'exemple, et n'hésita pas à le donner. Il passa successivement par tous les grades militaires, obéissant à ses propres sujets; et par là il fût en droit de punir rigoureusement l'insubordination. Il affecta de rehausser l'éclat de ses moindres victoires, de les célébrer par une pompe triomphale, pour accroître l'ardeur de ses troupes, en leur montrant le prix qu'il attachait à leurs travaux et à leurs sucès. Il apprit comme ouvrier les arts mécaniquês, pour encourager ses sujets à préférer les travaux et les connaissances utiles, à l'indolence où ils végétaient. Il fit voyager des jeunes gens, malgré les opinions religieuses du temps, et voyagea lui-même. Mais, malgré ses efforts, il n'a pu obtenir un succès complet dans cette partie; ce n'est que longtemps après lui que les seigneurs russes ont pris le goût des voyages; et on compterait encore aujourd'hui ceux qui ont réellement profité pour le bien de leur pays.

La

Russie.

La réforme d'un grand empire n'est jamais la réforme d'un jour ; et, lorsque cet empire est livré à tous les préjugés de l'ignorance et du fanatisme; que ces peuples gémissent dans l'esclavage, et n'ont pas l'idée d'un autre État, alors c'est l'ouvrage de plusieurs siècles. Pierre voulut tout faire; et il força tout. Les moyens violens étaient sans doute nécessaires ; mais il les poussa trop loin. On peut dire qu'il eut souvent en vue sa propre gloire, plutôt que le bien de ses peuples ; et nous voyons dans l'histoire ancienne et moderne, plusieurs exemples de souverains qui ont eu l'air de confondre ces deux choses, ou qui les ont réellement confondues. Comment Pierre I.er aurait-il pu, en trente ans de travaux, interrompus par des guerres presque continuelles, élever son pays au niveau des nations éclairées de l'Europe? Il ne l'a pas fait ; mais il a voulu le faire. Il a préparé les voies et ouvert la route à ses successeurs : c'est sous ce point de vue que Pierre nous paraît véritablement grand. Il a tellement entamé son ouvrage, si l'on peut se servir de cette expression, qu'il a forcé ses successeurs de le continuer sur les mêmes plans. Ce grand ouvrage de-

Russie. mande encore une suite de souverains tels que Pierre ou Catherine II. Il demande, puisqu'il faut le dire, une autre secousse moins violente, à la vérité, que la première, qui a franchi un intervalle immense. Mais tant que le peuple ne possédera rien en propre ; que les quarante-neuf cinquantièmes de la nation seront seigneurs ou esclaves ; que l'ignorance crasse du clergé, provenant de sa composition et d'une éducation détestable, subsistera ; que le commerce, les arts seront dans l'enfance ; que, sur une étendue prodigieuse de terrain, on ne comptera que le vingtième de la population qu'il pourrait y avoir sans excès ; que, pour comble d'aveuglement, les uns se croiront au niveau, souvent au-dessus de tous les peuples ; que les autres préféreront à tout le sommeil apathique où ils sont plongés ; qu'un luxe mal entendu, dont les étrangers seuls profitent, appauvrira toutes les classes ; tant que tous ces vices subsisteront, nous le disons à regret, la Russie aura besoin d'un nouveau réformateur.

Mais la passion de Pierre pour les réformes, le rendit le plus cruel et peut-être le plus injuste de tous les pères. Pré-

voyant qu'après lui son fils annullerait tout ce qu'il avait fait pour le bonheur de ses peuples, il le fit juger sur de prétendus crimes, qui n'ont jamais été clairement prouvés, malgré le grand nombre de victimes immolées comme ses complices. Alexis n'avait sans doute aucun des talens nécessaires à l'administration d'un grand empire. L'amour bien naturel du Czar pour son ouvrage, lui montrait dans son fils un successeur indigne de lui; et sous ce point de vue, nous ne pouvons blâmer le Czar : mais il était sur un trône où la succession n'était fixée par aucune loi, et où conséquemment sa volonté suffisait pour en écarter celui dont il connaissait l'inaptitude. Il devait donc se contenter de la rénonciation formelle de ce malheureux prince, et en assurer l'exécution par des moyens qui sont toujours dans les mains d'un souverain absolu. Les auteurs qui ont voulu justifier Pierre, disent qu'il ne s'est porté à cette extrémité, que par la crainte qu'après sa mort son fils ne se fît un parti, quoiqu'éloigné du trône, et ne livrât l'empire aux horreurs d'une guerre intestine. Cette raison, qui est la seule admissible, peut paraître plausible au pre-

Russie.

Russie.

mier coup-d'œil; mais on la trouvera bien foible, si l'on considère combien il eût été important à celui qui eut régné à sa place, et surtout combien il lui eût été facile d'arrêter un pareil complot. Les règnes suivans ne peuvent laisser aucun doute sur notre assertion. Ils ont clairement prouvé que les légitimes souverains n'étaient plus à craindre, quand ils étaient remplacés. D'ailleurs, en obligeant Alexis à se faire moine, il n'y avait plus rien à redouter, et plus d'excuse pour Pierre. Quoi qu'il en soit, le malheureux prince fut condamné à mort, et mourut, ou de douleur ou de toute autre cause, avant que l'arrêt fut exécuté. Quoique plusieurs relations le disent, malgré la férocité connue du caractère de Pierre, nous ne croyons pas qu'il ait été lui-même le bourreau de son fils; nous le disons à regret, mais cette époque de la vie du Czar est une tache éternelle à sa mémoire, et dont rien ne peut le laver au yeux de la postérité.

Deux époques intéressantes à Pétersbourg, sont celles de la gelée et du débaclement. La communication est alors interrompue pour quelques jours entre les différentes îles que forme la superbe Neva

et qui composent la jeune et magnifique ville de Pierre Premier. Il est à remarquer que ce n'est point l'eau de la rivière qui gèle : Malgré le froid du nord, la rapidité du cours de l'eau l'empêche de prendre. Les glaçons arrivent tout formés du lac Ladoga, d'où ils sont détachés par les vents ; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les vagues de la mer, ou s'engorgeant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes comme des pièces de rapport et établissent sur la Neva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour se cimenter solidement. Ces glaçons de différentes grandeurs arrivent épais de plusieurs pieds, et l'on voit bientôt glisser dessus les traîneaux les plus lourds et les chars les plus chargés. Une dame de Paris frémirait à l'idée de traverser dans un carrosse à six chevaux, un fleuve si large et si profond, sur des blocs de glace fragile ; mais à Pétersbourg, il n'y a que quelques femmes craintives qui s'en effrayent. A l'arrivée de ces glaces, tous les ponts de bateaux sont repliés, et avant qu'ils soient rétablis, il se passe plusieurs semaines sans qu'il y ait une autre communication que

Russie.

Russie.
le chemin pratiqué à travers la rivière. En revenant d'un soupé, d'un bal ou d'un spectacle pendant la nuit, enfermé chaudement au fond d'un carrosse, dans une bonne pelisse, on oublie qu'on traverse un abîme pendant près d'un quart de lieue. Lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, l'on ne s'apercevrait même pas qu'on est sur l'eau, si un retentissement sonore ne vous en avertissait, et si vous n'étiez pas étonné de passer entre des lignes de vaisseaux qui semblent posés sur la neige, et qui forment, sur la Neva, des rues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière. Ces vaisseaux qui hivernent dans les glaces, sont pour la plupart habités et servent quelquefois de retraite aux filous et aux brigands, qui infestent alors ces étendues de glaces désertes. Ils attaquent les passans isolés ou égarés dans les neiges, ils les dépouillent et les précipitent dans quelques trous pratiqués dans l'épaisseur des glaces, par les pêcheurs, par les lavandières ou par les porteurs d'eau, et surtout par les ouvriers qui coupent les glaces. La Neva devient alors une espèce de carrière où chacun fait sa provision pour

l'été. Des cubes de glace de quatre à cinq pieds, ressemblant à des masses de pur cristal, sont rangés et équarris à coups de hâche sur la neige. On les transporte dans les caves à glace dont chaque maison est pourvue, et on les réserve pour les chaleurs. Sans parler du superbe palais de glace que fit construire sur la Neva l'impératrice Anne, et dont on a plusieurs descriptions, j'observerai comme un fait plus utile, qu'un architecte Italien réfléchissant sur l'intensité qu'acquiert la glace dans le nord, eut l'idée d'en construire les fondemens d'un édifice. Plusieurs observations ont prouvé que le dégel ne s'opère point à plus de six pieds sous terre. Les glacières n'ont pas même besoin de cette profondeur en Russie, par conséquent des cubes de glace formeraient une solide construction à cette profondeur, ce qui serait d'autant plus avantageux à Pétersbourg, que la ville est bâtie dans un terrain marécageux et sur pilotis. L'architecte ne put inspirer assez de sécurité au propriétaire d'une maison pour le résoudre à la fonder sur la glace; mais ce propriétaire consentit à faire cet essai pour le portail et le mur de la cour qui a douze pieds de haut.

Russie.

Russie.

Ce portail et ce mur subsistent sans s'être dérangés depuis vingt ans ; et il est certain qu'ils sont plus solidement fondés que l'édifice même, l'un des plus beaux de la *Latena*.

L'époque où la Neva est gelée, est la plus brillante pour Pétersbourg, et l'hiver y est la belle saison. Les communications sont établies partout, tous les chemins sont bons, les provisions, le gibier, la volaille arrivent en traîneaux des extrémités de l'empire ; et sur le marché qui est pour cette ville ce qu'est pour Paris le *quai de la Vallée*, on voit des piles et des pyramides, d'une hauteur considérable de lièvres, de gélinottes, de perdrix blanches, de coqs de bruyères, d'oies et de dindons. Les cochons entiers sont également entassés ; tout cela est gelé, tout cela se conserve frais. Quelquefois un malheureux dégel survient au milieu de l'hiver. Un temps doux est à cette époque une calamité dans le nord ; il occasionne surtout de grandes pertes aux marchands, et la police les oblige quelquefois de jeter une grande quantité de leurs provisions.

Au printemps, les glaçons de la Neva se détachent tout-à-coup. L'on voit en un

moment voguer les barques où glissaient les traîneaux. Le canon de la forteresse annonce la *débâcle*, et le commandant, monté sur une superbe chaloupe, apporte à l'impératrice qui, entourée de sa cour, l'attend sur le balcon de son palais, une bouteille d'eau puisée au milieu du fleuve qu'on voit alors reparaître dans toute sa majesté.

Russie.

Les jours où se fait ce changement, sont ordinairement humides, froids et venteux, les plus malsains de l'année. Il sort de la Neva si long-temps prisonnière, une fraîcheur pernicieuse ; mais le peuple s'empresse sur le rivage, ravi de voir ce beau fleuve rouler ses ondes nouvelles. L'œil s'arrête avec ravissement sur cette vaste nape d'azur, entourée de palais magnifiques, et bordés de quais de granit d'une construction merveilleuse. Les points de vue de la terrasse des Tuileries peuvent seuls donner une idée de ce tableau superbe. La Neva n'a point les beaux ponts de la Seine, mais elle est quatre fois plus large, et forme entre la citadelle et le palais d'hiver, un bassin de plus d'un quart de lieue d'étendue ; elle n'a point la terrasse des Tuileries, ni le Louvre, ni les

Russie.

Champs Elisées, et moins encore la vue enchanteresse de Lucienne et des hauteurs de Sévres. Le jardin impérial, d'été, ne peut entrer en concurrence, mais la superbe grille et les pilastres qui le ferment, n'ont pas non plus à Paris leur équivalent. Cette grille est un ouvrage si magnifique, que des Anglais vinrent exprès l'admirer et s'en retournèrent dans leur bateau, sans vouloir aborder après l'avoir vue. Cet hommage bizarre n'est pas sûrement le plus flatteur qu'on puisse rendre à Pétersbourg.

La Neva gèle ordinairement au commencement de novembre, et reste couverte de glaces jusques vers la fin d'avril, de façon qu'elle est près de six mois fermée.

Les *yswoschtschiki* sont à Pétersbourg ce que les fiacres sont à Paris, avec cette différence que les premiers, au lieu d'un carrosse, ont ordinairement un petit traîneau attelé d'un seul cheval pendant tout l'hiver; on en trouve des groupes de vingt et trente au coin des rues et sur les places. Le passant s'assied ordinairement sans aucun préambule sur le petit traîneau, le conducteur saute sur sa banquette, siffle, crie gare et part comme un trait. L'on

est de cette manière, rendu en un moment aux extrémités de la ville, dont le diamètre est en plusieurs endroits aussi grand que celui de Paris et davantage. Arrivé à la porte où il veut entrer, le passant paye un prix mesuré sur l'espace qu'il a parcouru. Cette voiture est de la plus grande utilité dans une ville aussi étendue et où chaque affaire exige un petit voyage. On peut au besoin s'y placer deux avec le conducteur; il est en avant sur un petit siége couvert d'une peau de mouton ou d'une robe de bure liée d'une large ceinture de laine, chaussé de bottines larges, d'écorce de tilleul; il a des gants très-amples, de cuir tanné, et un bonnet jaune fourré. Sa barbe longue et couverte de givre, lui donne l'air de l'hiver personnifié : aussi le voit-on, par un froid de vingt degrés, attendre patiemment au coin d'une borne, ou dormir sur la neige, tandis que son cheval, aussi endurant et aussi robuste que lui, blanchi de vapeurs changées en frimats, profite de ce moment de repos pour manger sa botte de foin ou son avoine. Dans le froid le plus rigoureux, la poitrine du Russe est découverte, car sa tunique et son sagou coupés à la grecque, sont sans collet et sans

Russie.

Russie.

cravate, pourvu qu'il ait les extrémités chaudement enveloppées, il brave le froid.

Le concours prodigieux de voitures et de traîneaux qui, pendant l'hiver, remplissent les larges rues de Pétersbourg, lui donnent lair le plus populeux et le plus animé, et quiconque n'a pas vu cette ville dans cette saison, n'en peut avoir une idée exacte. Il est plus rare de voir en Russie un cheval aller au pas, que de voir en Espagne une mule galoper. Les carrosses à six chevaux passent au grand galop ; les chevaux des traîneaux vont un trot particulier, d'une vitesse inconcevable ; les voitures se croisent, les patins frisent les roues rapides; on croit que tout va se heurter, se renverser, s'écraser, et il n'arrive presque jamais un accident; on passe avec une légéreté et un bonheur surprenant. La rare dextérité des *yswoschtschiki* est comparable à celle des conducteurs fameux de ces chars qui se disputaient le prix dans les jeux de la Grèce.

Les Russes ont aussi leurs courses et leurs jeux. La course aux traîneaux se fait sur la Neva, sur la glace polie, dans une lice construite à cet effet. Le cheval qui galoperait, serait rejeté et perdrait la ga-

genre : il faut qu'il aille le trot dont je viens de parler, qui est une allure inconnue dans les manéges, et qu'on apprend avec grand soin aux chevaux destinés au traîneaux. Elle consiste à galoper des pieds de derrière et à trotter du train de devant, ce qui donne au cheval un air très-relevé. La grâce d'un *attelage-bige*, est qu'un cheval aille sans cesse ce pas, et que l'autre galope toujours. Russie.

Les jeux consistent en des montagnes de glaces élevées à grands frais sur la Neva, et sur lesquelles on jette un grande quantité d'eau, pour les rendre plus glissantes. Les amateurs se laissent alors descendre du haut de ces pyramides avec la rapidité de l'éclair, soit sur des patins, soit sur des petits traîneaux portatifs. On descend avec une telle vitesse, qu'on est emporté à une distance considérable au pied de la montagne avant de pouvoir s'arrêter. Dans les jours de fêtes, vingt à trente mille spectateurs environnent quelquefois ces montagnes ; et la police doit veiller à ce que ces constructions n'aient pas lieu sur la rivière dans les hivers doux, où la glace n'acquiert pas assez d'épaisseur où d'intensité. Le peuple russe se livre durant la même

Russie. saison ; et surtout dans le carnaval, à une foule d'autres amusemens et d'autres exercices plus ou moins extraordinaires.

Les *yswoschtschiki* disparaissent en été pour la plupart. Ils métamorphosent leur petit traîneau en une chaloupe pour traverser la Neva, ou en une espèce de char à banc fort joli et fort léger, où il n'est pas agréable d'affronter les cahots du pavé et les éclaboussures de la crotte. Au reste, ces commodités publiques seraient plus utiles, si le luxe et la vanité ne les interdisait à bien du monde. Plusieurs personnes ont honte d'arriver dans cet équipage, dont on s'honorerait ailleurs, et n'ayant point de carrosse à elles, aiment mieux aller à pied que de se servir d'une voiture de louage.

On voit de ces *yswoschtschiki* dont le traîneau est artistement sculpté et enjolivé, dont le cheval est un animal de grand prix, et le harnois fort riche. Quelques-uns, dans les beaux jours de l'hiver, ont un cafetan de soie, un bonnet de fourrure précieuse, et une ceinture de perse qui coûte jusqu'à vingt-cinq roubles. Dans ce magnifique équipage, ils vous conduisent pour vingt hopeks à l'un des bouts de la ville.

Le premier octobre, entre onze heures et midi, nous accompagnâmes le ministre de notre cour, le chevalier Harvis, au palais, très-impatiens de voir l'impératrice. Heureusement c'était le jour de la naissance du grand duc, et la cour devait être, à cette occasion, très-brillante. A l'entrée de l'appartement où la cour s'assemble, étaient deux gardes à pied en faction. Leur uniforme est un habit vert, avec parement et collet rouges, veste et culottes blanches. Ils portent un casque d'argent, attaché sous le menton avec des agraffes du même métal, et surmonté d'un grand plumet rouge, jaune, noir ou blanc. Dans l'intérieur de l'appartement et à la porte de ceux de sa majesté, il y avait deux autres sentinelles de la garde noble. Leur uniforme est peut-être le plus magnifique qu'il y ait en Europe. Ils portent des casques comme ceux des anciens, avec un beau plumet noir; et tout leur habillement est de la même sumptuosité. Des tresses et de larges plaques d'argent massif sont brodées sur leurs uniformes, en sorte qu'ils ont l'air d'une riche cotte de maille. Leurs bottes sont ornées du même métal avec une pareille profusion.

Russie.

Russie.

Nous trouvâmes dans l'appartement une assemblée nombreuse, composée de ministres étrangers, de seigneurs et de gentilshommes russes, et d'officiers de divers corps, qui attendaient que l'impératrice parût. Elle était dans ce moment à l'office, à la chapelle du palais, où nous nous rendîmes aussi. J'y aperçus, à travers ceux qui étaient plus avancés que moi, l'impératrice, qui était debout derrière une balustrade : c'était la seule marque qui distinguait la place qu'elle occupait. L'impératrice s'inclinait souvent, et faisait de fréquens signes de croix, suivant l'usage de l'Église grecque, et donnait de grandes marques de dévotion. Avant que le service fût fini, nous retournâmes dans l'appartement, et nous nous postâmes près de la porte, afin d'être présentés lorsqu'elle entrerait. Enfin, un peu avant midi, les principaux officiers de la maison de sa majesté, les maîtresses de la garderobe, les demoiselles d'honneur et les autres dames de la chambre, s'avançant deux à deux et formant une longue procession, nous annoncèrent que la souveraine approchait. Elle s'avança d'un pas lent et avec dignité, tenant la tête fort élevée, et saluant perpétuellement

pétuellement à droite et à gauche ceux qui étaient sur son passage. Elle s'arêta un moment à l'entrée de la salle, et parla avec beaucoup d'affabilité aux ministres étrangers qui lui baisèrent la main. Ensuite ayant fait quelques pas, le comte d'*Osterman*, vice-chancelier, nous présenta l'un après l'autre; et nous eûmes aussi l'honneur de baiser la main. L'impératrice était, selon sa coutume, habillée à la manière russe. Elle avait une robe avec une queue fort courte, une espèce de veste, dont les manches étaient fermées autour du poignet, comme une polonaise. Cette veste était de brocard d'or, la robe de soie d'un vert clair. Ses cheveux descendaient assez bas, et étaient légèrement poudrés. Elle portait un bonnet couvert de diamans, et avait beaucoup de rouge. Elle fit lentement le tour de la salle, et rentra seule dans son appartement. Celui où elle tient la cour, est au troisième; et il forme une longue suite de pièces magnifiques. Il y a appartement à la cour, tous les dimanches matin à midi; et les ambassadeurs s'y rendent ordinairement les jours de fêtes, ainsi que les étrangers qui ont été une fois présentés. Chaque jour de cour, les étrangers

Russie.

Russie.

baisent la main de l'impératrice dans la salle d'audience ; les Russes font cette cérémonie dans un autre appartement, avec une génuflexion, qu'on n'exige pas des étrangers. Les femmes ne paraissent pas dans ces occasions, excepté celles qui sont de la maison de l'impératrice.

La richesse et la splendeur de la cour de Russie surpassent tout ce qu'on pourrait en dire. On y retrouve diverses choses qui tiennent de la magnificence asiatique, réunie aux richesses ingénieuses du luxe européen. Un cortége immense de courtisans précède toujours et suit l'impératrice. Leurs habits riches et brillans, ornés avec profusions de pierreries, produisent un effet dont la pompe des autres nations ne peut donner qu'une foible idée. Mais, entre tous les objets de luxe qu'étale la noblesse russe, aucun n'est plus propre à frapper les étrangers, que la quantité de diamans et de pierreries précieuses, qui brille dans toutes les parties de leur habillement. Dans les autres pays de l'Europe, les diamans semblent presqu'entièrement réservés pour l'usage des femmes ; ici, les hommes et les femmes paraissent s'être défiés à qui en portera le plus. Plu-

sieurs seigneurs en étaient presque couverts. Leurs boutons, leurs boucles, la garde de leurs épées, leurs épaulettes en étaient presque formées ; souvent leurs chapeaux étaient bordés, si je puis ainsi parler, de plusieurs tours de pierres précieuses ; et une étoile de diamans sur un habit était à peine remarquée. Cette passion pour les pierreries a passé jusque chez le peuple ; car il y a des familles, dans cette classe, qui en ont beaucoup. Russie.

Les étrangers abondent en Russie. Ils y sont attirés par l'espoir de faire fortune, et comme il arrive partout, quelques-uns s'y enrichissent, et beaucoup s'y ruinent. Nous ne parlons que des négocians. Les ouvriers se tirent tous d'affaires, parce qu'il ont acquis le droit de se faire payer plus cher que les nationaux, et que tel gentilhomme se croirait déshonoré s'il portait un habit ou des bottes qui ne fussent pas de la main d'un allemand. Les étrangers continuent de profiter de cette bonhomie et ils ont raison : ce qui contribue à l'état d'aisance de ces ouvriers, c'est qu'ils se contentent d'une honnête médiocrité, au lieu que les négocians se croyent obligés de prendre un vol beau-

[redacted] coup plus élevé, dans un pays où la considération dépend uniquement du luxe qu'on affiche.

Russie.

La quantité de français qu'on rencontre dans les différentes capitales de l'Europe, mérite qu'on en fasse un article à part. On peut les diviser en plusieures classes. 1°. Les voyageurs connus ou présentés, qui sont en fort petit nombre, cinq ou six par an, souvent moins, rarement davantage. 2°. Les français appelés en Russie, pour des affaires de commerce. 3°. Ceux qui obtiennent du service, dont les uns s'en vont à la paix, d'autres s'y fixent. 4°. Ceux enfin que l'espoir de faire fortune y amène, et qui s'y font négocians, marchands, instituteurs, secrétaires, ouvriers, maîtres de langues, etc. Les deux premières classes étant composées de gens qui ne font que passer, nous n'en parlerons pas. Nous nous contenterons d'observer aux premiers, que s'ils ne font qu'un court séjour en Russie, surtout à Pétersbourg, ils sont bien loin de connaître les Russes. La capitale demande une étude plus longue, plus réfléchie. Un court séjour à Moscow pourrait suffire, parce qu'on y voit à découvert ce qui est masqué à Pé-

tersbourg. Ceux de la troisième classe arrivent ordinairement avec de puissantes recommandations, elle leur sont nécessaires, car ils ont à combattre tout ce que la jalousie peut faire naître d'obstacles contre les étrangers, ce qui est poussé ici à un point indicible. Cependant on peut assurer que, sans les étrangers, la Russie serait encore plus reculée dans tous les genres; il suffit de voir quel nombre prodigieux y a pris du service, et combien y sont encore aujourd'hui.

Russie.

Quant à la quatrième classe, si l'on en excepte un très-petit nombre de négocians, établis depuis longtemps à Pétersbourg, et quelques autres personnes choisies çà et là, on ne trouve plus dans quatre ou cinq mille individus, qui composent le reste de cette classe, que la lie de la nation française. Quelques-uns étalant le luxe le plus ridicule et le plus déplacé, mangent tout ce qu'ils gagnent et se trouvent au bout de dix ans plus misérables qu'ils ne sont arrivés. Ceux qui sont placés chez des Seigneurs russes, ou qui y sont reçus, tiennent le dé, font les beaux parleurs, nous n'exceptons pas même les instituteurs et les maîtres de langues. Presque tous sont

Russie.

des français qui préfèrent quatre à cinq cents roubles par an, avec la table et le logement à être tambours, postillons ou valets de chambre. Un de ces instituteurs français interrogé par quelqu'un qui doutait de son savoir, sur ce que c'était que nominatif, datif, génitif, et sur les modes des verbes, répondit qu'il avait quitté la France depuis quinze ans, et que comme il y avait beaucoup de nouveautés dans ce pays là, surtout en modes, on aurait sûrement inventé celles-là depuis son départ. On sait que dans tout pays il y a des exceptions, et nous avouons avec plaisir que nous avons rencontré dans quelques maisons des français totalement différens de ceux que nous avons peints jusqu'ici; mais ils sont rares et nous les avons vus toujours attachés à des gens instruits qui, par conséquent avoient pu les choisir et non les recevoir à la descente de leur vaisseau, sur la recommandation d'un parfumeur ou d'une marchande de modes. Nous appliquerons aux femmes ce que nous venons de dire des hommes, avec cette différence, qu'il y a parmi elles un grand nombres d'exceptions. Elles sont ordinairement demoiselles de compagnie, ou gou-

vernantes renforcées : comme elles n'ont souvent que le mérite de parler français, il s'ensuit qu'elles sont à peu près nulles dans l'éducation des demoiselles qu'on leur a confiées. La Lorraine et les évêchés, sont les deux provinces qui, proportionellement au reste du royaume, fournissent à la Russie le plus de sujets, de l'un et de l'autre sexe. Nous ignorons à quoi il faut attribuer cette différence. Il est à présumer que le hasard ayant amené de ces provinces les premiers qui se sont établis en Russie; les ressources du pays, l'espoir bien fondé, de s'y placer, auront engagé leurs compatriotes à les imiter.

Russie.

CHAPITRE II.

Palais impérial. — Hermitage. — Palais et jardin d'été. — Cathédrale de Saint Pierre et de Saint Paul. — Tombeau de Pierre le Grand et de la famille impériale. — Du bateau appelé le Petit Grand Sire, *qui a donné lieu à l'établissement d'une marine sur la mer Noire.*

Russie.

Le palais impérial est un bâtiment immense entièrement isolé, excepté du côté de l'hermitage auquel il tient par des ponts ou arcades. Il a partout trois étages. Une balustrade, avec des statues, règne autour du toit. Elle n'est point à jour, ce qui fait un mauvais effet. Ce palais est surchargé d'ornemens et de colonnes; quoique bâti par un Italien, l'architecture en est massive et irrégulière. La chapelle est jolie. Les appartemens de l'impératrice sont fort simples. Avant la salle d'audience est un petit cabinet vitré, où se gardent la couronne scellée et les diamans de S. M. La salle d'audience est très-simple. Le trône, placé à côté de la porte, est en velours

cramoisi : vient ensuite un salon boisé et doré.

Russie.

Le palais impérial communique à l'hermitage par un bâtiment de neuf croisées, d'une jolie architecture, orné de six colonnes de fort bon goût. Le bas de ce bâtiment est en granit. Vient ensuite le grand corps de logis de l'hermitage, ayant 27 croisées de face, et ensuite la salle de la comédie. Cette continuité d'édifices sur le bord d'un des plus beaux fleuves du monde, fait un effet admirable. L'hermitage est un bâtiment neuf sur le bord de la Neva, communiquant au palais par des arcades ou ponts intérieurs. Les appartemens sans être meublés avec une grande richesse, le sont bien et même d'une manière recherchée. On peut dire que cette habitation n'a d'hermitage que le nom. On l'appelle ainsi, parce que c'est-là que Catherine seconde se retirait quelquefois. C'est dans cette retraite favorite que l'impératrice passe ordinairement une heure ou deux tous les jours; et le jeudi au soir elle y donne un bal particulier et un soupé aux principales personnes qui forment sa cour. Les ministres étrangers et les autres y sont rarement invités. Toute cérémonie

Russie.

est, dit-on, bannie de ces parties autant qu'il est possible, sans manquer au respect que l'on rend même involontairement à une grande souveraine. On en exclut tous les domestiques, et l'on sert le soupé et les autres rafraîchissemens sur de petites tables qui s'élèvent au-dessus du plancher par une trappe. On trouve dans les divers appartemens des directions ou des réglemens sur la manière dont on doit se conduire dans cette société choisie. Je me suis fait expliquer ceux qui étaient en langue russe. Le but général en est d'encourager à bannir toute étiquette, et à bien graver dans les esprits que chacun doit se regarder comme libre. Un de ces réglemens était écrit en français; je l'ai retenu et le voici : « Asseyez-vous où vous voulez et « quand il vous plaira, sans qu'on le répète « mille fois. »

Cet hermitage contient une nombreuse collection de tableaux, la plupart achetés par sa majesté : les plus beaux sont ceux du cabinet de Crosat qui passa par héritage au baron de Thiers, des héritiers duquel l'impératrice l'a acheté. La collection de Hougton, dont tous les amateurs des arts, en Angleterre, doivent déplorer la perte,

a enrichi considérablement celle de l'impératrice. Russie.

Un jardin d'hiver et d'été renfermé dans l'enceinte de ce bâtiment, sont des objets de curiosité qu'on ne voit peut-être dans aucun autre palais de l'Europe. Le jardin d'été, qui est dans le véritable goût asiatique, occupe tout le faîte de l'édifice. Le jardin d'hiver est entièrement couvert et environné de vitrages : c'est une haute et spacieuse serre chaude où il y a des salles sablées, ornées de parterres, de fleurs, d'orangers, et d'arbustes, et peuplé de différentes sortes d'oiseaux et de différens climats, qui volent en liberté d'arbre en arbre; tout cela produit un bon effet, d'autant plus qu'il contraste avec la plus triste saison de l'année.

Le palais d'été est un grand bâtiment en bois, que la cour habitait autrefois. Il y a un grand nombre d'appartemens dont très-peu de remarquables. L'impératrice vient quelquefois dîner dans ce palais, dont la situation est fort agréable. Il communique par un pont de bois à la promenade la plus fréquentée de la ville, qui a l'air d'être son jardin. Tout ce qui est

Russie. sculpture dans ce palais, est au-dessous du médiocre.

Le jardin d'été est situé sur le quai de Neva, entouré de canaux, et quoique peu étendu, c'est une ressource dans la belle saison. Il est orné de quarante statues, d'autant de bustes et d'un seul groupe, le tout en marbre. La grille du jardin, qui règne sur le quai, est très-belle, les ornemens en sont supérieurement dorés, et quoique les colonnes de granit paraissent un peu massives, le tout est cependant d'un très-bon effet.

Au milieu d'une petite île d'un demi-mille de tour, formée par deux bras de la Neva, est bâtie la cathédrale de Saint-Pierre et de Saint-Paul. L'architecture est d'un goût différent de celui des églises grecques ordinaires : au lieu de dôme, elle a un clocher de cuivre doré, qui est élevé de deux cent quarante pieds au-dessus du sol. Les décorations intérieures sont beaucoup plus simples et plus élégantes que celles des églises de Novogorod et de Moscow. Les peintures sont dans le goût moderne des écoles d'Italie. C'est dans cette église que sont enterrés Pierre le Grand et ses successeurs, excepté Pierre II qui

l'est à Moscow, et l'infortuné Pierre III, dont les restes sont dans le couvent de Saint-Alexandre *Neuski*. A la vue du sépulcre qui contient le corps de Pierre I.er, j'éprouvai un sentiment de vénération et même de crainte, en pensant à ce fondateur de la puissance Russe. Sa sévérité, ou plutôt sa férocité n'épargna ni âge ni sexe, ni les liaisons même les plus étroites de la parenté. Il en convenait lui-même avec douleur quand il disait : *Je puis réformer mon peuple et ne puis me réformer moi-même.* Un historien couronné a eu raison de dire de lui, qu'*il mourût laissant dans le monde plutôt la réputation d'un homme extraordinaire, que d'un grand homme, et couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur.*

Russie.

Nous convenons volontiers qu'il a beaucoup contribué à réformer et à civiliser ses sujets ; qu'il a créé une marine et une armée, qu'il l'a disciplinée ; qu'il a fait faire de grands progrès aux arts, aux sciences, à l'agriculture, au commerce ; enfin, qu'il a jeté les fondemens de la grandeur à laquelle la Russie est parvenue dans la suite : mais nous osons regretter qu'il n'ait pas pris des leçons d'humanité, que son génie

Russie.

impétueux et élevé n'ait pas été perfectionné et adouci par une meilleure culture, et que l'art n'ait pas corrigé son naturel sauvage. Si Pierre n'éclaira pas sa nation autant qu'il l'eût désiré, la faute en est principalement à l'idée chimérique qu'il avait de la possibilité d'introduire les arts et les sciences par la force, et d'exécuter dans un moment ce qui ne pouvait être que l'ouvrage des années; à ce qu'il blessait les mœurs et les opinions de son peuple, et les principes d'une saine politique, en exigeant un prompt sacrifice de préjugés consacrés par plusieurs siècles : en un mot, ses fautes furent celles d'un génie supérieur, qui s'égara parce qu'il manqua de guide; et le plus grand éloge qu'on puisse donner à ce caractère extraordinaire, est de dire que ses vertus lui appartinrent en propre, et que ses vices furent ceux de son éducation et de son pays.

J'observai près du tombeau de Pierre, quelques pavillons turcs qui ont été pris dans la bataille de *Tchesmé.* On les a déployés à l'occasion d'une procession solennelle qui se fit pour célébrer cette victoire, et ensuite l'impératrice les plaça de sa

propre main sur la tombe du fondateur de la marine russe. Russie.

Près des cendres de Pierre I.er, reposent celles de sa seconde femme, Catherine I.re, qui lui succéda; c'est cette belle livonienne que la fortune fit sortir d'une humble chaumière pour l'élever jusqu'au trône.

Catherine, suivant une tradition assez généralement répandue, mais qui n'a point de garantie, était fille naturelle d'une paysanne, et née à *Ringen*, petit village situé en Livonie. Elle fut tellement abandonnée, qu'il fallut que le clerc de la paroisse la raçût dans sa maison. Peu de temps après, le ministre luthérien de Marienbourg, nommé Gluck, voyageant de ce côté-là, vit cette orpheline, la prit sous sa protection, et la plaça auprès de ses enfans. En 1701., étant dans la quatorzième année de son âge, elle épousa un dragon de la garnison suédoise de Marienbourg. Quand cette ville fut prise, le général Baver la trouva au nombre des prisonniers: il fut frappé de sa jeunesse et de sa beauté; il la prit dans sa maison et lui en confia le gouvernement, avec une autorité entière sur ses domestiques, dont elle sut se faire aimer en même temps que

de son maître. Bientôt après elle passa au service du prince Menzicof, qui ne fut pas plus indifférent sur sa beauté et les agrémens de son esprit. Elle vécut avec lui jusqu'en 1704, qu'elle devint la maîtresse de Pierre premier, à l'âge d'environ dix-sept ans; et elle le captiva bientôt avec tant d'empire, qu'il se détermina à l'épouser, le 29 mai 1711. La cérémonie du mariage se fit secrètemet à *Javerof*, en Pologne, et le 22 février 1712, il fut célébré publiquement avec beaucoup de pompe à Pétersbourg.

Russie.

Catherine prît un sacendant étonnant sur l'esprit de l'empereur par son assiduité et son attention soutenue à rechercher tout ce qui pourrait lui plaire, par la douceur et la complaisance qui formaient son caractère, et surtout par sa vivacité et sa gaîté extraordinaires. Ce prince avait quelquefois des accès de tristesse et de terreur qui le rendaient défiant à l'excès, et d'une humeur si noire qu'il était hors de lui et dans un état voisin de la démence. Dans ces terribles momens elle était la seule personne qui osât approcher de lui; sa personne produisait sur-le-champ l'effet le plus heureux, comme si elle eût exercé sur

Pierre

Pierre un enchantement supérieur à celui qui aliénait son esprit. Au son de sa voix il reprenait son assiette, et ses transports étaient calmés. C'était donc avec raison qu'il la regardait non-seulement comme nécessaire à son bonheur, mais à son existence même, et qu'elle devint sa compagne inséparable dans ses voyages et même dans toutes ses expéditions militaires. Russie.

Pendant que Pierre était aux prises avec la mort, divers partis se formaient et cabalèrent pour disposer de la couronne. Dès que cette mort fut connue, le sénat, les généraux, la principale noblesse et le clergé se rendirent en diligence au palais pour la proclamation du nouveau souverain. Menzicof y entra suivi de Catherine qui se soutenait sur le duc de Holstein. Elle essaya de parler, mais ses soupirs et ses larmes étouffèrent quelque temps sa voix; enfin, reprenant ses esprits. « Je viens, dit-elle, « malgré le chagrin dont je suis accablée, « pour vous déclarer que, soumise à la vo- « lonté de mon défunt époux, dont la mé- « moire me sera toujours chère, je suis « prête à consacrer mes jours aux pénibles « soins du gouvernement jusqu'à ce que la « providence m'ordonne de le rejoindre: »

Russie.

et après un court silence, elle ajouta avec beaucoup d'artifice : « si le grand duc « veut profiter de mes instructions, j'aurai « peut-être la consolation pendant mon « triste veuvage de former pour vous un « empereur digne du sang et du nom de « celui dont vous venez de faire l'irrépa- « rable perte. Je ne crains point de sou- « mettre tout ce qui me regarde au juge- « ment d'une assemblée aussi éclairée, et « je vous promets d'adopter le résultat de « vos résolutions quel qu'il puisse être. »

Menzicof et son parti avaient décidé d'avance que Catherine serait impératrice, et les gardes qui avaient été gagnés, qui battaient aux armes et déployaient leurs drapeaux autour du palais surent bien vaincre toutes les oppositions. Menzicof s'écria, *qu'avons nous besoin de délibérer plus long-temps : vive l'impératrice Catherine.* Ces mots ayant été répétés à l'instant par la plus grande partie de ceux qui étaient-là, Menzicof salua le premier Catherine du nom d'impératrice, et lui rendit le premier ses respects en lui baisant la main. Toute l'assemblée suivit cet exemple ; et s'étant ensuite fait voir aux gardes et au peuple par une fenêtre, les acclamations

de vive Catherine retentîrent de toutes parts, pendant que Menzicof répandait l'argent à pleines mains. C'est ainsi que Catherine fût portée sur le trône par les gardes, de la même manière que les empereurs romains l'étaient par les prétoriens, sans la participation du peuple ni des légions. Russie.

Le règne de Catherine doit être considéré comme le règne de Menzicof : elle n'avait ni goût, ni capacité pour tenir les rênes d'un empire, et elle s'était livrée avec une aveugle confiance à l'homme qui avait été le premier auteur de sa fortune dans sa jeunesse, et auquel elle devait encore la couronne dans un âge plus avancé.

Pendant le peu de temps qu'elle régna, sa vie fût très-peu régulière. Elle avait une grande aversion pour les affaires. Quand le temps était beau, elle passait souvent les nuits en plein air; elle faisait de fréquens excès de vin de Tokai, ce qui joint à un cancer et à une hydropisie termina promptement ses jours.

Sous une voûte de cette église est aussi enterré sans tombe et sans inscription Alexis fils de Pierre I.er, qui fût la vic-

Russie.

time de l'ambitieux Menzicof et du ressentiment d'un père inhumain, quoique peut-être justement offensé.

Alexis, le seul enfant que Pierre le Grand ait eu de son mariage avec Eudoxie de Lapukin, était né en 1690, et jamais prince ne naquit sous de plus malheureux auspices, soit pour lui-même, soit pour ses parens et pour son pays. Les circonstances de son exclusion et de sa mort sont bien connues. Un fait inconstestable est que son éducation avait été honteusement négligée; on l'avait confiée aux soins des femmes, et on avait chargé de son instruction des prêtres russes qui lui avaient inspiré tous les préjugés de leur religion et déclamaient continuellement contre son père, parce qu'il avait aboli plusieurs coutumes barbares, l'objet de leur respect supersticieux.

Plusieurs faits prouvent que Pierre I.er avait conçu de bonne heure une grande prévention contre son fils, et lui avait inspiré une telle terreur, que pour n'être pas obligé de dessiner devant lui, le jeune prince se tira un jour un coup de pistolet sur la main droite. Bruce qui le connaissait bien, raconte dans ses mémoires qu'il était toujours environné d'une multitude de

prêtres ignorans et débauchés et d'autres personnes du commun, dans la société desquels il ne cessait de blâmer la conduite de son père, pour avoir aboli les anciennes coutumes, déclarant qu'aussitôt qu'il lui succéderait, il rétablirait la Russie dans son premier état. Il ménace même, continue Bruce, de faire périr sans exception tous les favoris de son père. Il a tenu ces discours si souvent et avec si peu de précaution qu'ils n'ont pû manquer de parvenir à l'empereur, et l'on croit généralement qu'il a ainsi jeté les fondemens de sa propre ruine.

Russie.

Échauffé par des excès de table continuels, et poussé à bout par les persécutions qu'il ne cessa d'essuyer de la part de son père et de tous les courtisans, ce prince se laissa aller au désespoir, et enfin, en 1716, il renonça tout-à-coup au droit de succession en faveur du fils que Pierre avait eu de Catherine, et demanda la permission de se retirer dans un cloître. Mais bientôt après il préféra de suivre le conseil que lui donnaient ses principaux confidens; et s'étant échappé, il se réfugia à Vienne où il se mît sous la protection de Charles VI. Cet empereur, voulant le soustraire au ressenti-

Russie.

ment de son père, l'envoya d'abord à Inspruck; et ensuite, pour le mettre encore plus en sûreté, au château de Saint-Elme, à Naples. Il y fût trahi par sa maîtresse finlandaise, qu'on disait mariée avec lui; et séduit par les promesses solennelles d'un pardon absolu, il se laissa persuader par les émissaires de son père de retourner à Moscow. Là, il renonça solennellement à tout droit de succession à la couronne, et ayant été conduit à Pétersbourg, il fut jeté dans la forteresse, jugé par une commission et jugé à mort. Les actes de son procès sont bien connus, ayant été rendus publics par ordre de l'empereur et insérés dans plusieurs ouvrages.

Quelque prévention qu'on puisse avoir contre Alexis, on ne peut lire les pièces de ce procès sans être choqué de la manière injuste et cruelle dont il fut conduit. On remarque que dans le cours de cette procédure on suivit les formes odieuses de l'inquisition. C'était à l'accusé à chercher laborieusement ses fautes, à faire des efforts de mémoire pour les aggraver. Son innocence dépendait de se déclarer, de se prouver criminel, un oubli, une réticence innocente ou même louable devenait un crime;

ou plutôt, épié, pressé, surpris de tous côtés, il ne pouvait éviter sa condamnation; s'il taisait ses fautes, son silence le rendait coupable; s'il les dévoilait, il était convaincu par son aveu.

Russie.

Que serait-ce si les aveux les plus forts lui avaient éte dictés, arrachés, extorqués; si l'on avait mis à profit sa timidité, sa faiblesse pour le forcer à se rendre plus coupable qu'il ne l'était en effet? Si chaque jour des mauvais traitemens nouveaux fatiguaient, domptaient sa patience, et l'obligeaient à faire les aveux qu'on exigeait de lui? Si l'on employait même les tortures pour vaincre sa résistance? Si les cris et les bruits des coups qu'il recevait étaient entendus par un prisonnier qui était en même temps dans la forteresse, et qui a dévoilé depuis cet odieux secret? Si le Czar lui-même était le spectateur et peu-être le ministre des tourmens de son fils? On ne peut s'empêcher de rapporter cette tradition; mais elle afflige l'humanité qui se plaît à la révoquer en doute; elle semble en même temps choquer la vraissemblance.

A l'égard des circonstances de sa mort, il y a deux opinions différentes qui sont adoptées par préférence à d'autres. Suivant

Russie. l'une, qui est eppuyée sur le manifeste de Pierre Ier., il eut une attaque d'apoplexie et mourut dans des convulsions causées par la violence de ses passions et la terreur de sa mort. Selon d'autres, il fut secrètement exécuté en prison. La dernière de ces leçons paraît la plus croyable, malgré les assertions de Pierre I.er, et l'apologie de ses panégyristes, et en particulier celle de Voltaire qui a employé les argumens les plus spécieux pour justifier cet empereur.

Busching assure positivement qu'il eut la tête tranchée par ordre de son père, et que le maréchal *Weide* fit l'office de bourreau. C'est un fait qu'il dit tenir d'une dame de Pétersbourg, nommée *Cramer*, intime confidente de Pierre et de Catherine, et qui fut employée à coudre la tête du prince à son corps avant qu'il fût exposé sur son lit de parade.

Dans le même caveau où est enterré Alexis, sontaussi les restes de Charlotte-Christine-Sophie de Brunswich, son épouse, non moins infortunée; son sort est plus touchant encore, parce qu'il fut moins mérité, elle est la mère de l'empereur Pierre second.

Peu de jours après la naissance de ce

prince, elle mourut des suites de sa couche et surtout du chagrin qui la dévorait depuis si long-temps. Ce sentiment était si vif chez elle, qu'elle suppliait les médecins de la laisser mourir. L'anecdote extraordinaire répandue il y a quelques années en France à son sujet, est curieuse. Suivant cette relation, l'empereur étant absent de Pétersbourg dans le temps de ses couches, elle persuada peu de temps après aux personnes qui lui étaint attachées de faire courir le bruit de sa mort. Son mari qui n'avait eu aucune attention pour elle pendant sa maladie, ordonna qu'elle fût enterrée sans délai ; et au lieu de son corps, on enterra un morceau de bois dans la cathédrale. Bientôt la princesse s'enfuit en France, où craignant d'être découverte, elle s'embarqua pour la Louisiane ; là, elle épousa un sergent français qui avait été autrefois à Pétersbourg, et dont elle eut une fille. En 1752, elle revint avec son mari à Paris, elle y fut reconnue un jour qu'elle se promenait aux Tuileries par le maréchal de Saxe qui lui promit le secret, et fit avoir de l'emploi à son mari dans l'île de Bourbon. Ayant perdu son mari et son enfant, elle revint en 1759 accompagnée d'une

Russie.

négresse. Les lettres de change qui étaient tirées au nom de son mari, n'ayant pas été payées, parce qu'elle ne put prouver qu'elle était sa femme, un gentilhomme qui l'avait connue dans l'île de Bourbon, lui offrit ses services qu'elle refusa, mais elle lui déclara en même temps, à ce qu'on dit, ce qu'elle était; et c'est de lui que l'auteur de la relation prétend avoir appris cette anecdote. A quoi il ajoute, qu'elle disparut peu de temps après, et qu'on a lieu de croire qu'elle se retira à la cour de Brunswich. Dans ce merveilleux récit, on prétend aussi que le roi de France l'avait reconnue secrètement et qu'il avait même ordonné au gouverneur de l'île de Bourbon de lui rendre les honneurs dûs à sa naissance. Ce n'est pas tout, dans une lettre écrite de sa propre main, ce prince communiqua cette découverte à l'impératrice reine de Hongrie, qui le remercia de l'avis, et écrivit sur-le-champ à la princesse comme à sa tante, lui conseillant de quitter son mari et son enfant dont le roi de France avait promis de prendre soin, et la pressant de venir à Vienne.

On trouve dans l'histoire de Russie, par l'Évesque, un grand détail sur l'origine et les progrès de cette prétendue anecdote.

Enfin, on l'a fait revivre dernièrement dans l'ouvrage intitulé, *Pièces intéressantes et peu conues pour servir à l'histoire, etc.*; dont l'éditeur, pour donner plus de poids à l'anecdote, prétend l'avoir tirée des papiers de feu M. Duclos, secrétaire de l'académie française et historiographe de France. Cette anecdote, comme toutes celles qui s'accroissent en se répandant, est racontée de différentes manières. Selon les uns, le mari se nommait d'*Auban*; selon d'autres, *Moldack*. D'autres veulent qu'elle se soit mariée trois fois, et qu'elle soit morte veuve. Les circonstances de sa fuite sont aussi racontées fort différemment, et l'on trouve dans toutes ces variantes des faussetés palpables; comme, par exemple, qu'elle avait été aidée dans sa fuite par la comtesse de Konigsmark, quoiqu'il n'y eût alors, ni auprès d'elle, ni à Pétersbourg, aucune dame de ce nom, et plusieurs autres circonstances pareilles qui ne méritent pas d'être réfutées sérieusement. Russie.

On voit aussi la tombe d'Anne de Holstein dans cette église. C'était la fille aînée de Catherine et de Pierre I.er; elle est moins connue et méritait bien plus de l'être que sa sœur l'impératrice Élisabeth;

Russie.

mais ses vertus n'empruntèrent pas l'éclat d'une couronne. Elle était belle, très-instruite, douée d'un jugement pénétrant, de candeur et de bonté. Deux couronnes semblaient l'attendre; elle n'obtint ni l'une ni l'autre.

L'impératrice Anne est enterrée dans la même cathédrale. On la peint comme une femme qui avait de la beauté. On sait qu'elle se livra sans réserve aux conseils de *Biren*, courlandais de la plus basse naissance, et qui, devenu le favori et le ministre absolu de sa maîtresse, gouverna l'empire de la manière la plus arbitraire.

Anne a été généralement accusée de sévérité, et l'on a dit d'elle, qu'elle avait gouverné les Russes le knout à la main; mais les cruautés qui ont terni son règne doivent être attribuées à la sévérité de Biren. Elle était naturellement humaine, et souvent elle s'opposait aux mesures sanguinaires de son favori; elle employait même les prières les plus instantes et les larmes pour adoucir cet homme sans pitié, et obtenir grâce pour les malheureuses victimes de son ressentiment : mais elle n'en fut et n'en sera pas moins coupable aux yeux de la postérité, pour avoir per-

mis que ces cruautés se commissent en son nom, quand elle pouvait s'y opposer. Anne mourut, en 1740, après avoir nommé Ivan pour son successeur : elle voulut par ce choix d'un enfant, prolonger le règne de Biren qu'elle avait déclaré régent pendant sa minorité. Russie.

A la vue du tombeau d'Élisabeth, je me rappelai le caractère de cette indolente et voluptueuse impératrice qui fit remonter sur le trône, en sa personne, la postérité de Pierre I.er. Elle était née en 1709, et ses agrémens personnels la firent bientôt admirer; sa beauté, son rang, les richesses qu'elle possédait en propre, la firent rechercher par plusieurs princes; mais aucun projet de cette espèce n'eut son exécution, et elle mourut sans avoir été mariée. Aussitôt qu'elle fût montée sur le trône, elle éloigna toute idée de mariage et adopta son neveu Pierre. On sait assez que son dégoût pour cet état, ne venait point d'insensibilité; elle était voluptueuse à l'excès, née d'un sang voluptueux, et elle disait souvent à ses confidentes qu'elle n'était contente qu'autant qu'elle était amoureuse; mais elle était avec cela fort inconstante et changeait souvent de favoris.

Russie. Par une suite de ce même caractère ardent et extrême, elle ne connaissait point de bornes dans la dévotion. Elle se confessait scrupuleusement toutes les années de ses égaremens, témoignait la plus grande contrition, et ne négligeait, ni en public ni en particulier, aucunes des pratiques les plus minutieuses de la dévotion et des ordonnances de son église.

Mais, en déplorant les inconséquences humaines, et en considérant de plus près le caractère d'Élisabeth, on pourra dire en sa faveur qu'elle avait un cœur naturellement porté à la bonté, mais qui s'était laissé corrompre par le pouvoir absolu, et endurcir par le soupçon. Ce qui déshonore surtout le règne de cette princesse, c'est la peine qu'elle fit infliger en public aux comtesses *Bestrichef* et *Lapouchin*. Chacune reçut, par ses ordres, cinquante coups de knout dans une place publique de Pétersbourg, on leur coupa la langue et elles furent reléguées en Sibérie. Une de ces dames, la comtesse Lapouchin, regardée comme la plus belle femme de Russie, était accusée d'avoir entretenu une correspondance secrète avec l'ambassadeur

de France : mais son véritable crime était d'avoir parlé avec trop de liberté des amours de l'impératrice. Russie.

La forteresse qui donna lieu à la fondation de Pétersbourg, est aussi dans cette île. Elle fut commencée le 16 mai 1703, et malgré tous les obstacles qui naissaient de la nature du terrain et de l'inexpérience des ouvriers, on vit s'élever en peu de temps une petite citadelle environnée d'un rempart de terre et de six bastions. Un auteur (1), nous apprend que les travailleurs manquèrent des outils les plus nécessaires, comme de pioches, bêches, de pelles, de brouettes, de planches, etc., et que malgré cela on vit avec étonnement, dans l'espace de moins de cinq mois, la forteresse s'élever au-dessus du sol, quoique la terre, ajoute-t-il, fût si rare en cet endroit que les travailleurs étaient obligés de la porter le plus souvent dans le pan de leurs habits, ou dans des sacs faits avec des nattes et des haillons, l'usage des brouettes ne leur étant pas encore connu.

Il y a dans la forteresse un petit arse-

(1) Perri, *Etat de la Russie, tome I.*

Russie.

nal où l'on remarque, entr'autres choses, quelques vieux canons qui ont été fondus au milieu du seisième siècle, et qui me parurent, contre mon attente, d'un très-beau travail. Dans un bâtiment séparé est la monnaie. On y apporte de l'argent et de l'or des mines de Sibérie ; on importe annuellement, en Russie, de ces deux métaux pour des sommes considérables. La monnaie, dans l'état d'altération où elle est aujourd'hui, doit donner beaucoup de profit, puisqu'il y a tant d'alliage. Cette altération de la monnaie rend inutile la défense de l'exporter, et elle produit le fâcheux effet d'encourager l'introduction de la fausse monnaie qui se fait dans le pays étranger, et sur laquelle il y a un grand profit à faire.

Entre les choses remarquables que l'on voit à la monnaie, la machine qui sert à frapper les espèces mérite d'être remarquée, parce qu'elle a été perfectionnée par Catherine II, et qu'on en estime le mécanisme simple et ingénieux.

On montre aussi dans cette forteresse un bateau à quatre rames, que l'on conserve avec beaucoup de vénération dans un bâtiment de briques construit pour cet usage,

usage, afin de consigner à la postérité la première origine de la marine russe. Pierre I.er appelait ce bateau *le Petit Grand Sire*, et il ordonna qu'il fût transporté à Pétersbourg : on le conduisit au milieu d'une procession solennelle, pour exciter l'admiration du peuple, en lui faisant comparer l'état dans lequel Pierre avait trouvé la marine russe, et la perfection à laquelle il l'avait portée. J'observerai à l'occasion de l'histoire de ce bateau, diverses erreurs dans lesquelles sont tombés la plupart des historiens de Pierre I.er, erreurs qui, si elles n'étaient pas relevées, seraient enfin consacrées par le temps comme des vérités. Je dois observer d'abord qu'il n'y a pas le moindre fondement à ce que l'on a dit que Pierre avait une crainte naturelle de l'eau, et qu'il ne pût surmonter cette aversion qu'avec une grande difficulté; au contraire, il semble avoir eu toujours un grand goût pour cet élément. Le bateau en question avait été fait sous le règne d'Alexis Michaelovitch, par un constructeur hollandais, nommé *Brant*, que ce prince avait appelé en Russie, en 1691. Pierre ayant vu par hasard ce bateau dans un village près de Moscow, demanda pourquoi il était cons-

Russie.

Russie.

truit d'une manière si différente de tous ceux qu'il avait vu jusqu'alors. Un étranger nommé *Trinmermann*, qui enseignait au czar la fortification, lui répondit que ce bateau avait été fait de cette manière pour pouvoir aller contre le vent : la curiosité de Pierre fut encore plus excitée par cette réponse ; il fit venir sur-le-champ Brant qui était encore en Russie. Le bateau fut pourvu d'un mât et d'agrets, on le lança dans la rivière d'Yavusa; Brant s'y embarqua et mît à la voile à la grande surprise du jeune prince qui voulut s'y embarquer aussi, et qui prit bientôt, sous la direction de Brant, une idée de la manœuvre d'un vaisseau.

Ayant répété les expériences sur l'Yavusa et sur un lac voisin, il ordonna de bâtir un yach sur les bords de la Moskua. Brant qui l'avait construit, le lança en 1691, et Pierre qui le montait, alla jusqu'à *Columna*. Encouragé par ce succès, il ordonna au même Brant de lui construire sur le lac de *Perislaf* plusieurs petits vaisseaux qui portaient du canon. Le czar les monta dès le printemps de l'année suivante, et au mois de mai il s'en servit pour retourner à Moscow.

Russie.

La mort de Brant, qui arriva peu de temps après, interrompit les progès de ce petit armement; mais elle n'empêcha pas Pierre de continuer ses expéditions sur le lac. L'extrait du journal de Gordon, prouve avec quel empressement ce jeune monarque poursuivait cet objet nouveau pour lui, puisqu'il y est fait une mention détaillée de circonstances aussi minutieuses que celles de lever l'ancre, et d'aller à voile d'un bord du lac à un autre. Et comme un lac devenait un trop petit théâtre pour les idées du czar qui s'agrandissaient de jour en jour, il partit pour Archangel où il arriva en juin 1693. Il revint à Moscow au commencement de mai 1694. Il retourna à Archangel, où il resta jusqu'en septembre, et, pendant cet intervalle, il fit de fréquens voyages sur la mer Blanche, et perfectionna ses connaissances dans la navigation.

Ces petites aventures qui ne semblaient d'abord que les amusemens d'un jeune homme, donnèrent lieu par la suite au plus glorieux événement de son règne. Quand il fit le siége d'Azof en 1695, il reconnut qu'il était impossible de prendre cette ville sans bloquer le port, et comme

Russie. il ne possédait pas alors un seul vaisseau, il fut obligé de lever ce siége.

Mais son courage ayant été plutôt excité qu'abattu par ce mauvais succès, il donna ordre qu'on construisit sur-le champ plusieurs vaisseaux. Quelques-uns furent ébauchés à *Occa* et transportés par terre jusqu'au Don, mais la plus grande partie fut construite à *Veronetz*. En moins d'une année, il recommença le siége d'Azof, et conduisit devant cette ville, à l'extrême surprise des Turcs, deux vaisseaux de guerre, 23 galères, deux galiotes et quatre brulots. Avec cette petite escadre qui avait descendu le Don jusques dans la mer Noire, il bloqua le port d'Azof, défit les galères Turques et prit cette ville. Il signala cet événement étonnant, en entrant dans Moscow en triomphe, et en faisant frapper une médaille, avec ces mots, en Russe : *vainqueur par le tonnerre et par les ondes.* Ce succès ne fut que le prélude de plus grands exploits, et comme la sûreté de ses nouvelles conquêtes sur la mer Noire exigeait une puissante marine, il fit venir de tous côtés les plus habiles constructeurs, et ayant fait faire sous ses yeux les préparatifs nécessaires à *Veronetz*, *Azof* et *Taganroc*, il

partit pour le premier voyage qu'il ait fait hors de ses États en 1699. D'abord après son retour, il fit faire une revue générale de ses forces navales sur la mer Noire. On y compta dix frégates dont les plus grandes portaient 50 canons, les plus petites 26; et trois ans après, la flotte qu'il avait dans les ports et sur les chantiers de cette mer consistait en neuf vaisseaux de 60 canons, dix de 50, dix de 48, deux de 42, quatorze de 34, deux de 32, trois de 30, un de 26, un de 24, quatre de 18, trois de 14 et quatre de huit, outre dix-huit trirèmes, cent brigantins et trois cents bateaux dans le Dniéper. Ce rapide accroissement paraîtrait incroyable, s'il n'était attesté dans le plus grand détail. A peine peut-on comparer à de si grands efforts ceux des Romains dans le même genre après la première guerre punique.

Russie.

Quand Pierre se vit en possession de Cronstadt, et qu'il eut fondé Pétersbourg, il fit sur la mer Baltique, des choses aussi étonnantes que celles qu'il avait faites sur la mer Noire. Mais pour en revenir au bateau qui nous a engagé dans cette longue digression et que Pierre regardait comme la première cause qui lui avait

Russie.

donné lieu de penser à créer une marine ; il le fit transporter dans sa nouvelle capitale en 1723, et donna à cette occasion une grande fête qu'il appela *la consécration du Petit Grand Sire.* La flotte forte de vingt-sept vaisseaux de guerre, fut rangée en forme de croissant devant Cronstadt. L'empereur monta le petit bateau, et tint le gouvernail lui-même, pendant que trois amiraux et Mensicof ramaient. Se faisant ensuite remorquer par deux chaloupes, il fit un petit tour dans le golfe, et s'étant rapproché de la flotte, tous les vaisseaux le saluèrent de leurs pavillons et de leurs canons ; au salut le Petit Grand Sire répondait par des décharges de trois petites pièces. Il fut conduit ensuite dans le port, escorté par les vaisseaux de guerre.

Peu de jours après il fut transporté à Pétersbourg, où son arrivée fut célébrée par une mascarade sur l'eau. Enfin, cet illustre bateau, si l'on peut parler ainsi, portant l'empereur jusques à la forteresse, fut déposé au bruit de toute l'artillerie, dans le lieu où il est encore enfermé comme un monument consacré à la postérité.

De la forteresse, nous allâmes par eau à l'île voisine de Pétersbourg, et nous des-

cendîmes auprès d'une cabane de bois qui est illustre aussi parce qu'elle servit de demeure à Pierre le Grand pendant qu'il faisait bâtir la forteresse. Elle a été conservée dans son premier état au moyen d'un bâtiment de briques bâti pour cet effet. Cette maison n'a qu'un rez-de-chaussée et trois chambres que j'eus la curiosité de mesurer. La salle de compagnie a 15 pieds carrés, la salle à manger, 15 sur 12, la chambre à coucher, 10 pieds carrés. Près de là est un autre bateau à quatre rames, construit de la main même de Pierre, qui a été appelé quelquefois le *Petit Grand Sire*, mais mal à propos, ce nom honorable devant être réservé à celui dont j'ai fait mention.

Russie.

CHAPITRE III.

Palais et Jardin de Sarsko-Selo. — Oranienbaum. — Peterhof. — Panlotzki. — Gatchina. — Pella. — Schlusselbourg.

Russie. LA saison était fort avancée, quand nous arivâmes à Pétersbourg ; nous eûmes cependant le temps de visiter plusieurs lieux remarquables, qui sont dans le voisinage de cette capitale.

Sarsko-Selo est une maison impériale, à vingt-deux verstes de Pétersbourg, sur la route de Novogorod. On trouve à la vingt-deuxième verste deux arcs de triomphe ; ensuite, à gauche, un village chinois, qui n'est pas fini, la guerre de la Suède ayant interrompu les travaux. L'impératrice a eu le projet de le peupler de Chinois. A droite, est aussi un pavillon chinois. La cour du château est immense ; la façade du bâtiment a sept cent quatre-vingt pieds, soixante-dix-neuf croisées et trois étages ; les ailes, douze croisées. Cette façade est décorée, d'un bout à l'autre, de colonnes et de pilastres corinthiens et composites. Il

y a des cariatides entre les fenêtres, qui, de même que tous les ornemens, sans exception, sont dorés; ce qui est complettement ridicule, et d'autant plus déplacé dans ce pays, que la rigueur du froid endommage tout, beaucoup plutôt qu'ailleurs. De plus, l'architecture est lourde et d'un mauvais genre; ce qui fait qu'en tout on peut regarder ce château comme le chef-d'œuvre d'un goût barbare et sauvage. Il a été bâti par l'impératrice Élisabeth, dont le chiffre se voit encore en plusieurs endroits. Russie.

Les appartemens sont vastes et magnifiques; quelques-uns sont dans l'ancien genre; ceux qui sont nouveaux, sont moins somptueux, mais d'un fort bon goût. On admire beaucoup une chambre qui est richement incrustée d'ambre donné par le roi de Prusse. Ce palais était le séjour favori de Catherine II, pendant l'été. Les eaux de Sarsko-Selo sont toutes amenées par l'art. La nature n'a presque rien fait dans ce lieu. Le lac, dont on ne peut jouir que l'été, est ce qui contribue le plus à son embellissement. Les serres occupent un grand espace, et sont ce qu'elles doivent être dans un climat tel que celui-ci. Di-

vers bâtimens sont épars dans les jardins ; et plusieurs sont destinés à honorer des personnes qui se sont distinguées au service de l'État : tel est l'arc de triomphe du prince Orlof, pour être allé à Moscow mettre des bornes au progrès de la peste qui ravageait cette ville ; une grande colonne rostrale en l'honnneur du comte Orlof, pour sa victoire de Tehesmé ; un obelisque au maréchal Romanzof, pour ses victoires sur les Turcs.

Russie.

Nous suivions d'assez près les côtes du golfe de Finlande. Le pays était uni, marécageux, plus riche en pâturages qu'en grains. A notre gauche, était un rang de collines peu élevées, qui semblaient avoir été anciennement les bords de la mer. Nous montâmes sur ces collines, d'où nous découvrîmes, sur la gauche, le couvent de saint Serge, et à la droite, le palais de Strelna, commencé par Élisabeth, et qui n'a jamais été fini.

Quatre milles plus loin, nous passâmes par Péterhof; et de là, nous allâmes à Oranienbaum, au travers des forêts dont ce pays est couvert.

Le palais d'Oranienbaum est situé sur les bords de la mer, à vingt-sept milles

de Pétersbourg. Ce château était celui que Pierre III affectionnait le plus. Il en avait eu la jouissance long-temps avant de monter sur le trône; et cette habitation nous paraît devoir mériter en effet la préférence sur toutes les maisons de campagne impériales. Il a été bâti par Menzicof, lorsqu'il jouissait d'un degré de pouvoir et de grandeur, auquel il est rare qu'un sujet parvienne. On raconte différemment l'origine de ce favori. Quelques-uns disent qu'il était garçon pâtissier, et qu'il vendait des petits pâtés dans les rues de Moscow; c'est l'opinion la plus probable. D'autres assûrent qu'il était fils d'un domestique qui appartenait à la cour, et que le hasard le plaça auprès de la personne de l'empereur. Quoi qu'il en soit, sa naissance était sans doute des plus obscures; et la première fois qu'il est fait mention de lui, c'est à l'occasion de ce corps de jeunes gens que forma Pierre en 1687, et qu'il disciplina à la manière européenne. Menzicof était de cette troupe; et, comme il faisait son service avec beaucoup d'activité, il fut remarqué par Le Fort, qui le recommanda au czar. Plusieurs autres jeunes gens de cette compagnie furent élevés de même

Russie.

Russie.

dans la suite aux plus grands emplois ; mais Menzicof se distingua surtout par le zèle avec lequel il servait son maître dans ses plans de réforme. L'empereur l'ayant pris pour l'accompagner dans ses voyages, il fut fait prince de l'empire en 1706; et dès-lors il s'éleva rapidement aux premières dignités de l'état civil et militaire. Dans quelques occasions, il lui fut même permis de représenter son souverain, en donnant des audiences publiques aux ambassadeurs, pendant que Pierre, dégoûté de la royauté, paraissait à sa suite comme un simple particulier. Enfin, l'ascendant que ce favori prit sur l'empereur, et que Catherine soutint de toute son influence, fut porté si loin, que c'était une opinion parmi les Russes, qu'il avait jeté un sort sur l'esprit de son maître.

A la mort de Pierre I.er, le pouvoir de Menzicof devint encore plus illimité. Catherine, qui devait principalement à ses intrigues et à ses talens son élévation au trône, lui remit par reconnaissance toute l'administration des affaires; et l'on peut dire qu'elle n'était que le souverain ostensible, pendant que lui seul régnait en effet. Son autorité se soutint sur le même

pied jusqu'à la mort de l'impératrice; mais ses intrigues, son despotisme, son arrogance, le firent tomber dans la digrâce de Pierre II. Il fut arrêté en septembre 1727, et conduit à Berczof, petite ville sur le fleuve Oby, où il fut enfermé dans une hutte de bois environnée de palissades; c'est là qu'il finit ses jours.

Russie.

La femme du prince Menzicof fut si affectée de la disgrâce de son mari, qu'elle devint aveugle à force de pleurer. Sa fille, qui avait été fiancée à l'empereur, mourut en prison. Il y a encore un petit-fils du prince Menzicof, vivant, qui est officier dans l'armée de Russie; mais il n'a hérité de son aïeul que le nom, sans ses richesses et son pouvoir.

Dans le jardin, est un pavillon fort élégant, construit par ordre de l'impératrice, lorsqu'elle était grande duchesse. On y voit dix-huit appartemens, dont chacun est meublé dans un goût différent, à la grecque, à la turque, à la chinoise, etc. Il est au milieu d'un bois fort épais; et comme on y va par un chemin qui tourne, on ne l'aperçoit que quand on y arrive. La surprise que cause cette vue inattendue, lui a fait donner le nom de *Ha*.

Russie.

Péterhof est à sept milles d'Oranienbaum, et à vingt de la capitale. Ce palais a été commencé par Pierre I.er et fini par Élisabeth. Il est sur une éminence, d'où la vue est superbe. On découvre de là Cronstadt, Pétersbourg, le golfe et la côte opposée de Carelie. Il est magnifiquement meublé ; il y a une suite d'appartemens dignes du souverain. La salle d'audience est ornée des portraits des czars de la maison de Romanof. Le plus frappant de tous est celui de Catherine II, entrant en triomphe dans la capitale, la veille de la révolution qui la plaça sur le trône. Elle est habillée en homme, avec l'uniforme des gardes; une branche de chêne est à son chapeau, une épée nue dans sa main; elle est montée sur un cheval blanc.

La première pièce est une salle de billard, dorée, où sont trois cent soixante-huit petits tableaux, représentant les plus jolies figures d'hommes et de femmes, en toutes sortes de costumes, par le comte Rotari. L'expression de plusieurs est remarquable. Cette collection est charmante, et l'on peut dire unique. On assure que ce sont des portraits; mais il est permis d'en douter.

Les jardins sont ce qu'il y a de plus remarquable, les eaux en sont fort belles ; c'est sans doute ce qui a fait donner à cet endroit le nom de Versailles de la Russie. Plusieurs pavillons sont épars dans les jardins, ils sont grands et beaux, peut-être un peu monotones. Russie.

Une partie du jardin est située entre le palais et la mer, et entr'autres bâtimens on en voit un au bord de l'eau qui mérite une attention particulière, parce que c'était la retraite favorite de Pierre Ier. Cette maison et les meubles qu'elle contient ayant été conservés tels qu'ils étaient avec un scrupule religieux, on peut y prendre quelque idée de la simplicité dans laquelle ce prince aimait à vivre. Il fit bâtir cette maison d'abord après son retour d'Hollande, et voulut qu'elle fut dans le goût de ce pays, et qu'elle portât le nom de maison hollandaise, quoiqu'il lui donnat quelquefois celui de *Monplaisir* qui lui est resté.

Pierre était sujet à la fièvre, et il s'était persuadé que l'air de la mer convenait à son tempérament. Quand il séjournait en été à Péterhof, l'air de ses vastes jardins lui semblait étouffé, et c'est pour cela qu'il avait voulu avoir une maison dont les

Russie.

flots de la mer vinssent baigner les murs. Elle est de briques, n'a qu'un étage et le toit est de fer. Les fenêtres vont du bas au sommet de la maison, ce qui joint à ce qu'elle est longue et basse, lui donne l'air d'une serre. La partie habitable est composée d'un sallon, et de six petites chambres meublées proprement et simplement. La cheminée est ornée de vases de vieille porcelaine fort curieux, et qu'il estimait beaucoup, parce qu'on les avait apportés de la Chine dans le temps que l'on ouvrit pour la première fois une communication entre cet empire et la Russie. La chambre à coucher est petite et blanchie, une toile à voiles de couleur, sert de tapis. Un lit de camp sans rideaux n'a de distingué que des draps d'une grande finesse. Deux galeries et deux chambres sont ornées de tableaux de l'écolle hollandaise et flamande. On y voit aussi plusieurs portraits de Pierre lui-même dans le costume de maître *Peter* travaillant au chantier de Sardam, et un portrait de sa maîtresse favorite, la belle hollandaise.

Il y a un autre bâtiment très-extraordinaire dans les jardins de Péterhof, qu'on nomme *la montagne des traînaux, ou la*

montagne volante. Elle est au milieu d'une place oblongue formée par une colonnade ouverte, avec un toît plat et une balustrade destinée à l'usage des spectateurs. Cette colonnade a au moins un demi-mille de tour. Au milieu de la place est la montagne volante qui s'étend presque d'un bout à l'autre. C'est un bâtiment de bois soutenu par des piliers, et qui figure un terrain inégal ou une montagne avec trois principales montées dont la hauteur diminue par degrés, avec un espace intermédiaire ressemblant à des vallées. Du bas au sommet est un chemin couvert de planches dans lequel on a tracé trois raînures parallèles, en voici l'usage. On place dans la raînure du centre une petite voiture où il y a place pour une seule personne. Cette voiture descend du sommet d'une des hauteurs jusqu'au bas avec une grande rapidité. La vitesse qu'elle acquiert en descendant la fait remonter jusques sur la seconde hauteur, et elle continue de la même manière, jusqu'à ce qu'elle ait gagné le bas de la montagne, soit la grande place sur laquelle elle roule encore long-temps sur un terrain uni, et ne s'arrête que vers la barrière qui la termine. Alors on la re- Russie.

Russie.

place sur une des rainures des côtés, et on la fait remonter par le moyen de cordes attachées à un cabestan. Quelqu'un qui n'est pas accoutumé à ce méchanisme trouve cet amusement effrayant, mais comme les rainures sont faites de façon à tenir la voiture dans la direction convenable, il n'y a aucun danger d'être versé. Au sommet de la montagne est un joli appartement pour la commodité des personnes de la Cour. Il y a place aussi dans la colonnade et sur le toit pour plusieurs milliers de personnes.

Près de la montagne volante, Il y a un amphithéâtre spacieux dans lequel on donne les tournois.

Paulotski, cette maison où Paul Ier. passait tout l'été avant d'être empereur, est fort peu de chose à l'extérieur, mais elle est décorée intérieurement avec tout le goût imaginable. Ce bâtiment fort petit, est surmonté d'un dôme, entouré de petites colonnes. Au rez-de-chaussée est l'appartement que le grand duc occupait souvent, mais dont aucune pièce n'offre rien de curieux. En tout, ce château est meublé avec tout le goût possible. Il appartient à la grande duchesse.

Gatchina, château appartenant au grand

duc, où il passait l'automne. Le bâtiment tout en briques blanchies est d'une belle architecture, mais bien moins élégamment meublé que *Paulotzki.* Russie.

Pella, château impérial, sur la route de Schlusselbourg à trente une verstes de Pétersbourg. Après avoir passé la *Tosna*, sur un pont, on le trouve à gauche, bordant le chemin, c'était une fort petite maison que l'impératrice acheta en 1784, pour y faire construire un palais. La situation en est fort agréable; la Neva sortant du canal de Ladoga, coule vers le sud, et remonte ensuite vers le nord, pour tomber dans la mer Baltique, à la même latitude : c'est à l'angle qu'elle forme, et par conséquent à son point le plus méridional, que Pella est situé : le fleuve y forme un superbe bassin, et la vue est fort belle à l'endroit où le palais lui est adossé. C'est un assemblage immense de bâtimens de briques, composé d'un grand corps de logis à un étage, de vingt-trois croisées sur le devant, et autant sur la rivière, et six grands pavillons carrés de onze à treize croisées à deux étages. Tous les corps de logis et grands pavillons sont ornés de colonnes, les appartemens sont

Russie.

très-vastes ; et en général nous croyons que l'architecture de ce palais trouvera peu d'admirateurs : c'est une grande masse de bâtimens, et voilà tout.

Je désirais trop de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans les environs de Pétersbourg, pour ne pas aller à Schlusselbourg, forteresse dont il est souvent question dans l'histoire de Russie, et qui est célèbre par le nombre et le rang des prisonniers d'Etat qui y ont été enfermés.

Schlusselbourg est à quarante milles de Pétersbourg, le chemin suit toujours les bords de la Neva qui coule rapidement dans un canal large et qui va en serpentant. Ses bords qui sont hauts et escarpés, sont ornés de plusieurs villages et de plusieurs maisons de campagne bâties ça et là, et comme suspendues sur le bord de la rivière. Le village de Schlusselbourg qui est situé sur les deux bords, contient environ 300 maisons de bois et 2,800 habitans. La forteresse est bâtie sur une petite île de la rivière, à l'endroit où elle sort du lac Ladoga. Sa largeur est dans cet endroit d'environ trois quarts de mille et le courant est très-rapide.

En 1702, Pierre s'étant approché des

frontières de Suède avec une armée considérable, et ayant fait quelques tentatives sans succès pour prendre Notebourg, il envoya le prince Galitzin, colonel des gardes, avec une troupe d'élite pour donner l'assaut à cette place. Cet officier ayant fait passer sa troupe avec des radeaux, la débarqua près des fortifications qui s'avançaient presque jusqu'au bord de l'eau. Il y fût reçu par les Suédois avec tant de courage, et sa troupe fût si mal traitée, que Pierre jugeant l'assaut impossible, envoya ordre à ses gens de se retirer. Mais Galitzin refusa d'obéir, et animant sa troupe par sa voix et par son exemple, il la conduisit de nouveau à l'assaut, escalada les murs et prît la forteresse. Pierre fut si frappé de cette belle action, que quand il vit Galitzin, il lui dit, *demandez-moi tout ce que vous voudrez, exepté Moscow et Catherine.* Le prince par une magnanimité qui fait le grand honneur à son caractère, demanda instamment la grâce de son ancien rival, le prince Repnin, qui avait été dégradé par Pierre, et de Maréchal, était devenu soldat. Il obtint ce qu'il demandait, et acquit de plus la confiance de son souverain et l'applaudissement du public. Russie.

Russie.

Pierre donna à la forteresse le nom de Schlusselbourg qu'elle porte aujourd'hui; il vient du mot *Schlussel*, qui en allemand signifie clef, car il la regardait comme étant par sa situation la clef de ses conquêtes; mais depuis que les frontières ont été considérablement reculées, elle ne peut plus être de la même importance que lorsqu'elle était presque sur les limites de la Suède. Sa grande force et sa situation dans une île l'ont fait principalement servir de prison d'État. Cette île qui est située à moitié chemin entre les deux rives opposées est d'une forme oblongue, et peut avoir six cents verges de longueur, sur deux cent soixante dans sa plus grande largeur. Les murailles qui l'environnent dans presque toute sa circonférence sont bâties de pierres et de briques, hautes de cinquante pieds, épaisses de onze jusqu'à vingt pieds, et fortifiées suivant l'ancienne manière de créneaux et de tours rondes.

Plusieurs personnes d'État du premier rang ont été enfermées dans cette forteresse, comme *Marie*, sœur de Pierre le Grand; *Eudoxie*, première femme de ce prince, qui fut jetée dans un de ses plus noirs cachots; le comte *Piper*, ministre de

Charles XII, qui fût pris à la bataille de Pultava et mourut ici après une longue captivité; *Biren*, duc de Courlande, favori de l'impératrice Anne et régent de Russie, qui étant comme assis sur le trône en descendit pour entrer dans cette lugubre prison; et l'infortuné prince *Ivan*, qui après une détention de 23 ans y périt à la fleur de son âge. Russie.

Ces tristes idées empruntaient une nouvelle force de la sombre obscurité qui régnait dans ces lieux et de l'aspect menaçant des sentinelles placées aux portes de ces noirs cachots. Aujourd'hui même, l'impression qu'elles me firent ne peut être effacée, et malgré la distance du temps et des lieux, le souvenir de ces prisons me fait encore frissonner.

Je me promenais un matin dans les rues de Pétersbourg, lorsque le hasard me conduisit au marché, où j'aperçus que le peuple se portait en foule vers un même endroit. J'en demandai la raison à mon domestique russe, qui me dit que cette multitude courait pour voir un criminel convaincu de meurtre qu'allait subir la peine du *knout*: quoique l'idée de ce supplice me fit frémir, la curiosité l'emporta sur ma répugnance:

Russie.

avec le secours de mon domestique, je perçai la foule et je montai sur le toit d'une maison de bois qui n'avait qu'une étage, d'où je voyais parfaitement cette terrible opération qui avait déjà commencé. L'exécuteur tenait dans sa main le knout, c'est-à-dire, une courroie de l'épaisseur d'un écu, large de trois quarts de pouce, et rendue extrêmement dure par une espèce de préparation. Elle est attachée à un fouet tressé fort épais qui tient par une virole de fer à un petit morceau de fer élastique, et le tout est emmanché à un bâton assez court.

Avant que de frapper avec cet instrument, l'exécuteur recula de quelques pas et retira en même temps la main dont il le tenait: ensuite il s'avança, et appliqua le bout plat de la courroie avec une grande force sur le dos nud du criminel: il frappa d'abord sur l'épaule droite et ensuite sur la gauche, sans cesser jusqu'à ce qu'il lui en eût donné les 333 coups que portait la sentence. Après cette terrible opération, le criminel eut les narines tenaillées avec des pinces, et le visage marqué d'un fer chaud, et il fut reconduit en prison d'où il devait être transporté dans les mines de Sibérie. Le

lecteur pourra juger de la grande force qu'un exécuteur adroit peut donner au knout, quand il saura que s'il en reçoit l'ordre en particulier, il peut expédier le criminel en lui donnant seulement deux ou trois coups sur les côtes.

Russie.

La manière dont on faisait la police pendant cette exécution est trop singulière pour n'en pas faire mention : du moment que la foule pressait trop le cercle autour du patient, des gens armés de bâtons, frappaient sur tout le monde indistinctement. Les Cosaques frappaient aussi avec leur fouet, sans distinction, sur tout ce qui se trouvait à leur portée : ils poussaient leurs petits chevaux avec une adresse singulière, vers les endroits ou la presse était la plus forte. Il faut être bien sûr d'un peuple pour en agir ainsi avec lui. Nous devons dire à la louange des femmes, qu'il y en avait fort peu sur la place du supplice. Il est d'usage, lorsqu'on doit donner le knout, que la police avertisse la veille dans les grandes maisons de Pétersbourg, afin qu'elles y envoyent quelques-uns de leurs domestiques.

CHAPITRE IV.

Académie des sciences. — Son institution. — Ses occupations. — Anecdotes sur le professeur Pallas, ses voyages et ses ouvrages sur ceux de Gmelin et de Guldenstaedt. — Os fossiles d'éléphans et d'autres animaux trouvés en Sibérie. — Ornemens en or trouvés dans d'anciens sépulcres. — Académie des arts.

Russie.

L'ACADÉMIE impériale des sciences doit son institution à Pierre Premier. Ce prince ayant remaqué dans le cours de ses voyages combien les sociétés savantes contribuaient aux progrès des lumières, forma le dessein de fonder une académie des sciences à Pétersbourg. Il consulta Wolf et Leibnitz, et ce fut sur leur avis qu'il fit dresser les règlemens de cette société, dont il invita plusieurs savans étrangers à devenir membres. Pierre signa, le 10 février 1724, l'édit de sa création et les statuts qu'elle devait suivre : mais sa mort qui suivit de près ne lui permit pas d'achever l'exécution de son plan. Ce soin fut réservé

à Catherine Première qui y mit la dernière main, en sorte que le 27 du même mois l'académie s'assembla pour la première fois. Russie.

Catherine seconde a pris encore plus particulièrement l'académie sous sa protection. Elle a fait dans son organisation des changemens avantageux à tout le corps ; elle a redressé plusieurs abus ; elle lui a inspiré une nouvelle ardeur pour entreprendre des recherches et les diriger. Sur sa recommandation particulière, les plus habiles professeurs ont parcouru les diverses provinces de l'empire. L'objet de ces voyages est développé dans les instructions que l'académie a données aux différentes personnes qui les ont entrepris. Il leur était ordonné de faire des recherches sur les divers genres d'eaux et de terres, les meilleures méthodes de cultiver les terrains déserts et stériles; sur les maladies locales des hommes et des animaux, et la meilleure manière de les traiter; sur celle d'élever le bétail et particulièrement les brebis, les abeilles et les vers à soie ; sur les lieux propres à la pêche et à la chasse, la nature de ces pêches et chasses; sur les minéraux, les arts, le commerce; sur le plan d'une flora de

Russie, ou collection de plantes indigènes.
Russie. On leur recommandait aussi de rectifier avec soin la longitude et la latitude des principales villes, de faire des observations astronomiques, géographiques et météorologiques, de marquer le cours des rivières, de dresser des cartes exactes, d'observer et de décrire avec soin les mœurs et les usages des différens peuples, leurs habillemens, leurs langues, antiquités, traditions, histoire, religion, en un mot, de rechercher et de remarquer tout ce qui pourrait contribuer à faire connaître le véritable état de tout l'empire Russe.

Tous ces différens objets ont été supérieurement remplis, et l'on n'a pas eu tort d'avancer que jamais l'histoire naturelle n'a obtenu tout d'un coup un pareil accroissement de richesses, fruits inestimables des fatigues et du travail de ces hommes vraiment utiles, et leurs relations sont devenues un monument à jamais durable de leur zèle, de leurs rares talens et de leur infatigable activité. Les souverains de Russie ont souvent envoyé des hommes savans visiter les provinces les plus éloignées de leur empire, soit pour contribuer aux progrès des sciences, soit pour répandre chez

les habitans de ces provinces, des connaissances utiles. Russie.

Dans ce même temps on avait ordonné deux missions de cette espèce : l'une était dirigée par le docteur Gmelin ; on confia la direction de la seconde à M. Pallas, et on lui donna pour associés messieurs Falck, Lepekin et Guldenstaedt.

M. Pallas partit de Pétersbourg au mois de Juin 1768, il passa par Moscow, Volodemir, Kasimof, Arsamas et Casan ; et ayant parcouru une grande partie de cette province, il passa l'hiver à Simbirsk. Au mois de mars de l'année suivante, il se remit en marche, et prenant sa route par Samara et par Vrenbourg, il pénétra jusqu'à Gurlef, petite forteresse russe, située à l'embouchure du fleuve *Ural*. Là, il examina les pays qui touchent à la Tartarie calmouque, et ceux qui confinent à la mer Caspienne. Après avoir fait plusieurs courses dans les contrées voisines, il poursuivit sa route à travers les montagnes d'Ural jusques à Catherinenbourg, visita les mines de ce district, et en décembre il s'avança jusqu'à Tobolsk. Il employa l'année suivante à traverser les monts *Altai*, à suivre le cours de l'Irtisk jusqu'à Koli-

Russie.

van dont il visita les fameuses mines d'argent, et termina ses courses de cette année par un voyage à *Krasnoyarsk*, ville située sur le *Yenise*. Le froid était si rigoureux dans cette ville qui n'est pourtant qu'au 56e. degré de latitude septentrionale, qu'il y vit geler le mercure, phénomène curieux, dont il a fait une description très-exacte.

Il repartit de Krasmoyarsk, le 7 mars 1772, et prit la route d'Irkutsk et traversa le lac Baikal pour se rendre à Redinsk et Kiachta où se fait principalement le commerce entre la Russie et la Chine. Ayant pénétré dans la partie de la Daurie qui est au Sud-Est de la Sibérie, il s'avança jusques dans le voisinage du fleuve Amour, et suivant les limites qui séparent l'empire Russe des pays habités par les hordes Mongoles qui dépendent de la Chine, il retourna à Kramoyarsk où il passa l'hiver.

Pendant l'été de 1773, il vint à Tara et Astrakan, et finit ses courses de cette année à Tzaritzin, ville située sur le Volga. De là il fit de nouveaux voyages au printemps suivant, et fut de retour à Pétersbourg le 30 juillet 1774, après une absence de six ans.

M. Pallas a donné une relation de ce grand et intéressant voyage en cinq volumes in-4°., qui ont beaucoup ajouté à la réputation qu'il s'était acquise par son savoir et son caractère. Dans cet estimable voyage, l'auteur donne une description géographique et topographique des provinces, des villes et des villages où il a été, avec d'amples détails sur leurs antiquités, leur histoire, productions, commerce, et sur les diverses tribus qui errent dans ces pays presque aux confins de la Sibérie. Il les a distinguées et caractérisées par leurs langues, leurs manières, leurs usages qu'il expose avec une grande précision. Ses voyages ne sont pas moins précieux pour les naturalistes, à cause de plusieurs découvertes importantes qu'il a faites dans les trois règnes. M. Pallas termina heureusemrnt ses voyages, mais il ne fût pas sans avoir eu beaucoup à souffrir, et sans avoir été exposé aux plus grands dangers. Je reviens, disait-il, en terminant sa relation, avec un corps affaibli et des cheveux gris, quoique je n'aie encore que trente-trois ans.

Russie.

Il s'est également distingué comme naturaliste et comme historien judicieux, en

Russie.

développant l'histoire très-compliquée des tribus qui errent dans ces vastes régions, jusqu'aux limites de l'Inde du côté du nord. Dans un ouvrage qu'il a publié depuis peu, intitulé, *Recueil pour servir à l'histoire politique, physique et civile des tribus Mongoles*, il répand une nouvelle lumière sur les annales de ce peuple dont les ancêtres ont conquis la Russie, la Chine, la Perse et l'Indostan, et ont fondé à diverses reprises l'empire le plus vaste qui ait peut-être jamais appartenu à un seul peuple.

En Juin 1777, cette illustre savant lut dans une séance de l'académie de Pétersboursbourg, à laquelle asssistait le roi de Suède, une belle dissertation sur la formation des montagnes et les changemens que notre globe a souffert particulièrement en Russie. Cet ouvrage a été traduit en français.

M. Pallas, depuis son retour, n'a cessé de publier des mémoires très-curieux sur divers objets d'histoire naturelle, sur les peuples de la partie de l'Asie qu'il a parcourue, et sur d'autres sujets également intéressans. Il a été chargé de mettre en ordre et de publier les manuscrits laissés par Gmelin et Goldenstaedt.

Le

Le docteur Samuël Gmelin, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, partit de cette ville en juin 1768, et ayant passé par Moscow, Voronetz, Azof, Casan, Astrakan; il visita, pendant les années 1770 et 1771, les ports de la mer Caspienne. Il examina avec attention les provinces de Perse qui touchent à cette mer; et il en a donné une description détaillée dans les trois volumes de ses voyages qui ont déjà paru. Le désir dont il était animé et l'espérance de faire de nouvelles observations, l'engagea à tenter une expédition semblable dans les parties occidantales de la Perse qui sont sans cesse infectées par de nombreuses troupes de bandits. Au mois d'avril 1772, il partit dans cette vue d'une petite ville de la province de Ghilan nommée Çinzilli, sur la côte méridionale de la mer Caspienne. Il ne put arriver qu'en décembre 1773 à Sallien, ville qui est à l'embouchure du Kur; il continuait sa route, et n'était plus qu'à quatre journées de Kislar, forteresse qui appartient aux Russes, lorsque lui et ses compagnons furent arrêtés le 5 février 1774, par ordre d'un petit prince Tartare, dont il était obligé de traverser le territoire. Ce prince prétendait

Russie.

Russie.

que plusieurs familles de ses sujets avaient déserté de chez lui, il y avait trente ans, et que les Russes leur ayant donné un asile, il était en droit de le retenir jusqu'à ce qu'on lui eût rendu ses sujets fugitifs. Ainsi le malheureux Gmelin fut transporté de prison en prison, jusqu'à ce qu'excédé des persécutions qui n'avaient point de fin, il expira en juillet à *Achmetkent*, village du mont Caucase. Pendant sa captivité, on envoya quelques-uns de ses manuscrits à Kislar. On eut bien de la peine à sauver le reste des mains du barbare qui le tenait aux arrêts.

Jean-Antoine Guldenstaedt partit pour les voyages projetés en 1768, fut absent pendant sept ans; il se rendit par Moscow, Woronetz et Astrakan à Kislar; il visita le pays arrosé par le Terek, à l'extrémité orientale du mont Caucase. L'année suivante, il pénétra dans le pays d'Osset, qui forme la partie la plus élevée de cette fameuse montagne. Il y composa des vocabulaires des langues qu'on y parle; il parcourut la Cabardie, et suivant la chaîne septentrionale du Caucase, il passa en Géorgie, où il fut admis à l'audience du prince Héraclius qui

campait alors à environ dix milles de Tefflis. Russie.

En juillet, il parcourut le pays d'Imiret, qui est entre la mer Caspienne et la mer Noire, et qui est borné à l'est par la Géorgie; au nord, par le pays d'Osset; à l'ouest, par la Mingrélie; au sud, par la Turquie.

Le souverain d'Imiret, nommé le prince ou le czar Salomon, ayant défendu lorsqu'il parvint à la régence, le commerce scandaleux que les nobles de ses États faisaient de leurs paysans, offensa par-là les Turcs intéressés à ce commerce; ils le firent déposer par leurs intrigues, et l'obligèrent à s'enfuir dans les montagnes, où il vécut pendant seize ans comme un sauvage, se cachant dans les bois et les cavernes; et souvent sa valeur put seule le défendre contre les assassins qui le cherchaient. Enfin, dans la dernière guerre, il fut rétabli par les Russes. Ce prince porte à l'ordinaire un méchant habit brun avec un mousquet sur l'épaule. Dans les grandes occasions, il se montre avec une robe d'un riche brocart d'or, et une chaîne d'argent au tour du cou. Il monte un âne, et c'est peut-être le seul qu'il y ait dans ses Etats. Il se distingue par-

Russie.

là de ses sujets, et par une paire de bottes dont il fait usage. Il fait publier ses édits dans les marchés qui se tiennent les vendredis, par un homme qui monte sur un arbre; de là, les prononce à haute voix aux assistans, qui en font part à leur retour à leurs voisins dans leurs habitations respectives.

Ses sujets suivent la religion grecque; plein de reconnaissance pour la Russie, il accueillit très-bien Guldenstaedt, et l'assista de tout son pouvoir. Guldenstaedt pénétra ensuite dans la chaîne du milieu du Caucase, et parcourut la Géorgie intérieure, les confins de la Mingrélie, l'Imiret inférieur et oriental, après avoir échappé heureusement aux bandits qui rodent dans ces régions sauvages. Il revint passer l'hiver à Kislar, et s'y procura diverses informations sur les tributs voisines des Tartares du Caucase. L'été suivant, il voyagea dans la Grande Cabardie jusqu'au mont Besthan, qui est le sommet le plus élevé de la première chaîne du Caucase. Il visita les mines de Madshar et arriva à Teherkask, sur le Don. De là, il fit des courses à Azof et à Tagauroc, et termina ses voyages en reprenant par l'Ukraine la route de Mos-

cow et de Pétersbourg, où il arriva en mars 1775. Russie.

Au moyen de ces savantes expéditions, il n'est peut-être point de pays qui puisse se vanter d'avoir poduit dans un terme aussi court, un si grand nombre d'excellens ouvrages sur son état intérieur, ses productions naturelles, sa topographie, son histoire, les manières, usages, langues de ses diverses tribus, qu'il en est sorti des presses de l'académie des sciences de Pétersbourg.

L'académie des sciences est dans Vasiliostrow, à côté de la Neva. Elle a trois bâtimens dans sa dépendance, où sont réunies les collections les plus intéressantes et les plus précieuses dans tous les genres. La seule partie dans laquelle les autres nations offrent quelque chose de plus nombreux est celle des livres : encore les Russes n'ont-ils rien à désirer pour ce qui intéresse le plus leur pays et leur littérature. Il ne manque ici presque aucun des ouvrages russes qui ont été imprimés.

Par la description des choses qu'on trouvera dans l'ouvrage *Bachmenter*, qui était sous-bibliotécaire, et que nous ne faisons qu'indiquer, on pourra juger de la quan-

Russie.

tité d'objets uniques dont ils sont possesseurs. Il est bien douloureux de voir un établissement aussi intéressant, non-seulement désert par le défaut d'amateurs, mais encore presque entièrement abandonné par ceux qui en ont la direction. Sans l'ouvrage de M. Bachmenter, il serait impossible d'avoir une idée d'un aussi riche dépôt. Il est exact en beaucoup de choses, mais insuffisant. La fureur de tout déranger fait qu'on est obligé de courir d'une chose à une autre pour trouver ce qui avait été primitivement fort bien classé, et qui ensuite a été laissé dans l'endroit où on a eu l'indiscrétion de le porter.

L'ouvrage de M. Bachmenter n'a point été continué, malgré les acquisitons considérables qu'a fait l'impératrice. Grâce à un jeune homme rempli de bonne volonté et chargé de l'arrangement des livres, nous avons eu la facilité de faire quelques recherches. Après avoir passé devant la sentinelle qui est là pour la forme ; nous sommes entrés dans une chambre où étaient les personnes attachées à l'établissement.

Il y a trois chambres de plein pied, dans lesquelles sont les catalogues, non-seulement des livres, mais encore de tous les

objets qui se trouvent dans la maison. Outre que ces catalogues sont complets, ils ont quelque chose de curieux, c'est que les uns sont en latin; les autres, en allemand, en français ou en russe. On était occupé à en dresser un général de la bibliothèque russe, mais en lettres latines. Russie.

Cette bibliothèque contient peut-être une plus grande quantité de livres chinois, qu'aucune autre collection connue en Europe. Jusqu'à présent, c'était aux missionnaires français que l'on devait presque tout ce que l'on sait de l'état intérieur de la Chine. Les liaisons d'amitié qui ont subsisté quelque temps entre les cours de Pétersbourg et de Pékin, ont rendu facile l'acquisition des livres chinois. De là vient que depuis quelque temps on a publié à Pétersbourg divers ouvrages intéressans sur les lois, l'histoire et la géographie de la Chine, où l'on entretient des étudians russes pour apprendre le chinois.

Les divers objets d'histoire naturelle sont distribués dans divers appartemens. Ce cabinet est extrêmement riche en productions du pays. C'est ici que se trouve la fameuse collection des préparations anatomiques du célèbre *Ruysch* hollandois;

Russie. achetée par Pierre le Grand en 1717 pour la somme de 30,000 florins. Quoiqu'elle ait un peu souffert dans l'incendie de 1740, elle est cependant encore considérable, et la plus précieuse qui existe dans ce genre. Lors de cet incendie, les soldats aux gardes furent chargés de transporter tous les préparats anatomiques : l'un d'eux ayant par hasard cassé une fiole, se coupa le doigt, et l'ayant sucé, il trouva que son sang avait un goût fort agréable et nouveau pour lui. La fiole fut vidée en un instant. Il fit part de cette découverte à tous ses camarades, et les préparats arrivèrent à sec à leur destination. Ceux qui ont vu de près les Russes, n'auront pas de peine à croire cette anecdocte quelqu'extraordinaire qu'elle paroisse.

La suite des embrions est très-remarquable, elle commence par la grosseur d'un grain de chenevis, et continue progressivement jusqu'aux enfans entièrement formés. La collection des monstres est inconcevable. On trouve ici un hermaphrodite, un enfant couvert de cheveux partout, des enfans doubles, un enfant ayant les parties sexuelles sur le front.

On ne peut qu'être surpris du nombre

Russie.

et de la variété de os fossiles qu'on a trouvés dans les diverses provinces de la Russie, dents, cornes d'éléphans, de rhinocéros, de buffles qu'on a trouvées dans les diverses provinces de Russie, et surtout dans la Sibérie méridionale. A la vue de cette étonnante variété, on ne peut qu'être curieux de savoir par quels événemens ces os se trouvent dans un pays où les animaux auxquels ils appartiennent n'ont jamais existé, du moins autant qu'on peut le savoir.

C'était l'opinion de Pierre I.er, plus grand monarque sans doute que grand naturaliste, que les dents qu'on trouve dans le Voronets sont les restes des éléphans qu'Alexandre le Grand menait avec lui, lorsque, suivant quelques auteurs, il traversa le Don avec son ormée, et s'avança jusqu'à Kostinka.

Le célèbre Bayer dont l'autorité est beaucoup plus sûre en matière d'histoire naturelle, conjectura que ces dents et ces os trouvés en Sibérie appartenaient à des éléphans communs dans ce pays là, pendant les guerres des monarques Mongols contre les Persans et les Indiens. Et cette hypothèse assez plausible, semble confirmée en quelque manière par la découverte qu'on a faite

Russie.

du squelette entier d'un éléphant dans un tombeau en Siberie. Mais elle est assez réfutée, comme M. Pallas l'observe avec raison, par la seule considération que les éléphans de toutes les armées des Indes n'auraient jamais pu produire l'immense quantité de dents qu'on a déjà découverte, sans parler de celles qu'on peut présumer avec fondement qui restent encore enterrées.

Ce naturaliste ingénieux a décrit avec soin ces os fossiles et a tâché d'expliquer leur origine. Il dit dans son mémoire, qu'on ne trouve nulle part des os fossiles en aussi grande abondance qu'en Sibérie, et qu'on en a tiré des dents d'éléphans en telle quantité qu'elles sont devenues un abjet considérable de commerce. En examinant à Pétersbourg les os fossilles qui sont dans le cabinet de l'académie, il fut acheminé à conclure, que comme il se trouve de ces os dispersés dans tous les pays du nord de l'Europe, le climat en étoit probablement moins froid qu'aujourd'hui et que les éléphans, les rhinocéros et les autres quadrupèdes qu'on ne voit à présent que dans les pays méridionaux pouvaient alors y vivre et y multiplier.

Mais quand il alla ensuite sur les lieux d'où l'on tire ces fossiles, et qu'il les examina par lui-même, et non par les yeux d'autrui, il abandonna son hypothèse avec une bonne foi qui ne peut que lui faire beaucoup d'honneur, et il se joignit à plusieurs autres physiciens qui pensent que ces fossiles ont dû être chariés par les eaux dans les lieux où ils sont aujourd'hui, et qu'il n'y a qu'une inondation subite et générale comme le déluge, qui ait pu les transporter au nord, des pays du sud où vivent les animaux auxquels ils appartiennent. Pour prouver cette assertion il observe que ces os se trouvent le plus souvent séparés comme s'ils avaient été déplacés et emportés par les vagues, couverts d'une couche de vase, et ordinairement entremêlés de restes de plantes marines, et de substances de cette espèce. Il a eu occasion d'en observer en quantité dans le cours de ses voyages en Sibérie, qui ne permettent pas de douter que cette partie de l'Asie n'ait été autrefois couverte des eaux de la mer.

Russie.

Tel est le sentiment de M. Pallas sur ce sujet. Le lecteur qui en désirera davantage doit consulter les excellentes dissertations de ce savant. Pour moi je me bornerai à ob-

Russie.

server qu'en examinant les morceaux conservés dans le cabinet de l'académie avec toute l'attention qu'ils méritent, je me suis parfaitement convaincu que ces os fossiles appartenaient bien en effet aux animaux en question. Les plus curieux sont une tête et un pied de rhinocéros qu'on a trouvés entiers sur les bords du *Villui*, petite rivière qui tombe dans la *Lena* à la latitude de 64 degrés. Le corps fut trouvé en décembre 1771 ; et M. Pallas étant sur les lieux l'année suivante, la tête et les deux jambes lui furent envoyées par le gouverneur de la province, et il les fit remettre au cabinet de l'académie. On y voit encore la peau et les poils très-distinctement

La variété des métaux et des minéraux qu'on a tirés de l'empire russe, et qui sont rassemblés ici, mérite toute l'attention du minéralogiste. Je me bornerai à indiquer deux articles fort intéressans pour les naturalistes, un morceau de cuivre natif et une grande masse de fer natif. Le premier de ces morceaux a été apporté d'une petite île voisine de l'île *Beering*, à la vue des côtes du Kamschatka, qui a pris son nom d'*île de cuivre*, des masses de cuivre

natif qu'on y trouve assez souvent sur le rivage. Russie.

Le fer natif fait partie d'un morceau remarquable de fer dans sa plus grande pureté, mêlé d'une matière semblable à du verre. C'est un fer parfait à tous égards, malléable, capable de prendre toutes sortes de formes à la forge, susceptible de rouille, en un mot doué de toutes les qualités du fer. Cette masse a été découverte sur une éminence qui est vis-à-vis du mont *Memis* sur la rive orientale du Yenisei. Elle semblait avoir été détachée par le laps de temps de la montagne où elle était, et ce qui est fort remarquable, la chaîne de montagne où elle a été trouvée ne porte pas la moindre trace de volcan, ou de restes de forges ou de mines anciennes.

Dans son premier état, cette masse pesait 1440 livres d'Angleterre. Ceux qui ne l'ont jamais vue peuvent être disposés à croire qu'elle doit être un ouvrage de l'art, mais ceux qui l'examineront avec attention, seront d'avis qu'elle est entièrement naturelle, quoiqu'ils ne puissent rendre raison de la manière dont elle a été produite.

Je me hâte d'arriver à la chambre des raretés parmi lesquelles entre autres choses

curieuses on remarque les ornemens trouvés dans des tombeaux en Sibérie, dont plusieurs sont d'une grande valeur, étant d'or et d'un fort beau travail : ces ornemens consistent en bracelets, dont quelques-uns pèsent une livre ; en colliers qui ont la forme de serpens ; en vases, couronnes, boucliers, anneaux ; figures d'animaux en argent et en or ; sabres à poignées d'or, ornées de pierres précieuses ; idoles tartares et autres antiquités. Cette quantité d'ouvrages d'or ne paraîtrait pas croyable si on ne l'avait pas vue de ses propres yeux ; et puisqu'elle a été trouvée en effet, comme on l'a dit, il faut nécessairement que le peuple qui enterrait tant de choses précieuses, fut très-riche. Et qu'elle idée peut-on se former d'une nation civilisée capable de produire de pareils ouvrages de l'art, fixé anciennement sur les bords de l'Irtish, du Tobol, et du Yenisei ?

Russie.

Une longue galerie est destinée à rassembler les divers habillemens des peuples sujets de l'empire, et ceux des nations de l'Orient, et des Chinois en particuliers. Un autre appartement est rempli des habillemens, armes, instrumens

qu'on a apportés des îles nouvellement découvertes entre l'Asie et l'Amérique, et des parties voisines du continent, qui ont été visitées par des navigateurs russes. Russie.

J'examinai ensuite avec beaucoup de soin, la collection des monnaies russes, qui répandent un grand jour sur l'histoire du pays. Ce qui tenait lieu de monnaie autrefois et avait cours parmi les habitans, étaient de petites pièces de cuir ou de peaux de martres.

Dans un appartement voisin, je fus frappé d'une figure en cire, qui représente Pierre I.er, de grandeur naturelle. Il est assis dans un fauteuil, et sa ressemblance est parfaitement exacte, parce que la tête a été moulée sur le visage de Pierre, après sa mort, et les couleurs appliquées avec une grande vérité. Il a les sourcils, les cheveux et les yeux noirs, le teint brun, un air sévère, et la tête penchée de côté, suivant sa coutume. Il est fort grand; et, en le mesurant, aussi bien que l'attitude où il est peut le permettre, il doit avoir eu plus de six pieds. Il porte le seul habit paré qu'il ait jamais porté; et c'est le même qu'il avait le jour où il plaça de sa propre main la couronne sur la tête de sa chère

Russie.

Catherine : c'est un habit de soie bleu, richement brodé d'argent; les bas sont de couleur de chair à coin d'argent. J'avoue que j'aurais pris plus de plaisir à voir ce grand monarque dans son uniforme vert, et avec l'épée à poignée de cuivre, que l'on conserve dans la même chambre, et qu'il portait à la bataille de Pultava. On y voit aussi le chapeau qu'il avait ce jour-là, et qui est percé vers le haut d'une balle de mousquet. On garde dans la même chambre, la culotte de matelot, les bas de laine, les souliers et le chapeau qu'il avait à Sardam, lorsqu'il y travaillait aux chantiers, sous le nom de maître Péter. L'académie des sciences a poussé son respect pour la mémoire de son illustre fondateur, jusqu'à conserver dans son cabinet le cheval qu'il montait à la bataille de Pultava, ses deux chiens favoris, son tour, ses outils et plusieurs de ses ouvrages; une barre de fer, sur laquelle on a gravé cette inscription :

Le jeudi 21 *février* 1724, *S. M. Pierre I.er étant à Olonetz, forgea cette barre de sa propre main.*

Je ne dois pas oublier trois gobelets d'argent

gent qu'on présenta au prince, lorsqu'on lança trois vaisseaux de ligne, qui avaient été construits sous sa direction immédiate. Un de ces gobelets contenant soixante-cinq médailles des rois de France, fut un présent de l'impératrice Catherine, qui savait également bien se servir des vertus et des vices de son mari pour se concilier son affection. Je remarquai aussi le modèle d'un vaisseau de cent vingt canons; que le roi Cuillaume III donna à Pierre pendant son séjour en Angleterre. L'empereur qui avait été très-bien accueilli par le roi, lui donna en partant un diamant d'un grand prix, enveloppé dans un morceau de gros papier commun, image assez expressive de lui-même et de sa nation, dont les qualités étaient encore dans une enveloppe grossière. Russie.

Avant que de terminer cet article, je dois parler de la sphère céleste, connue sous le nom de globe de *Gottorp*, qui est dans un bâtiment séparé, afin de la garantir du feu. C'est une grande sphère concave, qui a onze pieds de diamètre et qui contient une table et des chaises pour douze personnes. L'intérieur représente la voûte du ciel, telle que nous la voyons.

Russie. Les étoiles et les constellations y sont marquées par des cloux dorés. Elle est sur le méridien de Pétersbourg ; et étant tournée au moyen d'un mécanisme curieux, elle représente la vraie position des étoiles. L'intérieur est un globe terrestre. Je remarquerai à cette occasion, qu'il y a une machine de même espèce, mais très-supérieure pour la grandeur et la perfection, au collége de Pembroke, dans l'université de Cambridge. Elle a dix-huit pieds de diamètre, et trente personnes peuvent s'y asseoir commodément.

L'académie des arts est un très-beau bâtiment, dont l'entrée est ornée de colonnes. Les écoliers y sont admis à l'âge de six ans, et y restent jusqu'à celui de dix-huit. Ils sont habillés, nouris, logés aux dépends de la couronne. A quatorze ans, ils ont la liberté de se vouer à un des arts qu'on enseigne dans l'académie ; cependant jusqu'à présent on n'a pas recueilli de grands fruits d'une institution si louable, et si bien calculée pour faire fleurir les beaux-arts. Il est peu de célèbres artistes. Les Russes, par une injustice désastreuse pour leur pays, tout en exaltant leurs compatriotes et en dénigrant les étran-

gers, préfèrent l'ouvrage des derniers, les paient au poids de l'or, et entretiennent par là un découragement, une apathie bien naturels dans les artistes russes, qui, doués de quelques talens, les négligent, ou les portent chez des nations plus éclairées, plus justes, où ils n'ont à redouter ni la misère, ni l'oubli.

Russie.

CHAPITRE V.

De l'Amirauté. — De la Marine impériale. De l'Isle Retusari et de la Ville de Cronstadt. — Ses Ports et Bassins.

Russie,

Les bâtimens de l'amirauté sont situés sur la rive méridionale de la Neva, vis-à-vis de la forteresse de Pétersbourg. C'est un ouvrage de Pierre le Grand; ils sont en brique, environnés d'un fossé et d'un rempart. On construit les vaisseaux dans une vaste place qui est en face des bâtimens. Les vaisseaux de guerre qu'on bâtit dans ce chantier, sont élevés dans leur passage de là à Cronstadt sur des machines nommées *chameaux*, inventées par le célèbre Witt, pour les gros vaisseaux qui doivent passer sur le Pampin pour sortir d'Amsterdam. Pierre en obtint un modèle, lorsqu'il travaillait dans les chantiers de *Sardam*. Cette machine peut élever un vaisseau d'onze pieds, ou, en d'autres termes, elle fait qu'un vaisseau tire onze pieds de moins.

La marine impériale est répartie dans trois départemens, Cronstadt, Revel et

Archangel. La marine russe est encore dans l'enfance, si on la compare à celle des Anglais, à celle des Français, et même à celle des Danois. Elle paraît formidable par le nombre des vaisseaux de toute grandeur, et le serait en effet, si les Russes n'étaient pas reculés dans cette partie, comme ils le sont dans beaucoup d'autres. En général, les vaisseaux russes ne sont pas bons; la mauvaise qualité des bois en est la cause, et peut-être un peu leur construction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne durent pas au-delà de douze ans; la douceur des eaux de la Baltique contribue aussi à leur peu de durée.

Russie.

La flotte de la Baltique a été établie par Pierre I.er, à Pétersbourg, à Cronstadt, à Revel.

En 1793, cette flotte était composée de quarante-trois vaisseaux de ligne et de douze frégates. Il y en avait un plus grand nombre; mais je ne parle que des bâtimens qui étaient en état de tenir la mer.

En 1794, l'amiral Pawlichin conduisit d'Archangel à Cronstadt, six vaisseaux de ligne et quatre frégates.

Total. . . . . . 49 vaisseaux de ligne.
16 frégates.

Russie.

Il y avait en outre plusieurs bombardes, chaloupes, cutters et autres petits bâtimens.

La flotte des galères de la Baltique était composée de près de quatre cents bâtimens qui, pour la plupart, étaient des chaloupes canonnières.

La flotte de la mer Noire était composée en 1787, d'environ dix-huit vaissseaux de ligne, dont douze à Sevastopol et six à Kerson; de vingt-quatre frégates, six chaloupes canonnières, et un grand nombre de transport. On sait qu'on ne peut pas employer dans cette mer d'aussi gros vaisseaux que dans la Baltique, parce que, dans beaucoup d'endroits, il n'y a pas assez d'eau pour les porter.

La flotte de la mer Caspienne, fut établie par le czar Alexis Michaelowits, père de Pierre I.er. En 1793, elle était composée de trois petites frégates, une bombarde et cinq corvettes.

Les Russes n'avaient d'abord que deux chantiers de construction, à Pétersbourg et à Archangel, auxquels on a dernièrement ajouté ceux de Kerson, de Cronstadt et de la Tauride.

L'amirauté a à sa tête un grand-amiral,

On doit remarquer que la flotte de la mer Noire n'est point placée sous sa direction. Le grand-amiral a le rang d'un feld-maréchal-général de l'armée de terre. Sa paye est de 7000 roubles par an; celle d'un amiral, 3600; d'un vice-amiral, 2160; d'un contre-amiral, 1800; d'un capitaine-commandant, 840; d'un lieutenant, 200; et d'un garde-marine, 120 roubles. On accorde aussi des domestiques aux officiers, savoir, à un lieutenant, deux, et aux autres à proportion. Dans les voyages de long cours, autrefois chaque capitaine recevait en présent de la couronne un service d'argenterie; mais cette coutume est abandonnée. Russie.

Les matelots sont divisés en deux classes: ceux qui ont de l'expérience forment la première classe, et reçoivent chacun 10 roubles et 80 hopeks par an; et ceux de la seconde, 7 roubles et 50 hopeks seulement. Ils sont en outre nourris pendant qu'ils sont en mer; mais lorsqu'ils sont à terre, ils reçoivent chacun leur ration ordinaire, comme dans le service de terre.

L'équipage d'un vaisseau de 100 canons est ordinairement calculé à 1000 hommes, y compris les matelots, les soldats de la

Russie.

marine et les canonniers; mais les équipages ne sont pas toujours complets.

Les dépenses pour la marine étaient autrefois estimées à environ 1,200,000 roubles. Nous devons observer à cet égard, qu'une foule d'articles sont à meilleur marché en Russie; et que les équipages sont payés beaucoup moins cher que dans les autres pays; mais, comme on entretient aujourd'hui plus d'escadres, et qu'elles sont en même temps plus nombreuses qu'autrefois, cette dépense doit avoir beaucoup augmenté.

Le port de Cronstadt qui contient la plus grande partie de la marine russe est dans l'île de *Retusari*. Pierre I.er le choisit comme le plus sûr qu'il y eût dans cette mer, et comme étant propre par sa situation à servir de boulevard à sa nouvelle capitale. En effet, le seul passage par où les vaisseaux d'une certaine grandeur puissent approcher de Pétersbourg est un canal étroit au sud de l'île, dont un côté est commandé par Cronstadt, et l'autre par Cronslot et la citadelle.

Cronslot est sur une petite île sablonneuse; c'est un bâtiment de bois rond et environné de fortifications de bois qui s'avancent dans

l'eau. On y tient une garnison de cent hommes : tous les vaisseaux doivent passer entre Cronstadt et cette forteresse, où ils sont exposés au feu des batteries opposées. Dans les autres passages, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. Quand on construisît ces ouvrages, ils pouvaient passer pour de bonnes fortifications. Aujourd'hui il ne paraît pas qu'ils soient suffisans pour arrêter une flotte puissante. Russie.

L'île de Retusari est une langue de terre ou plutôt de sable, au milieu de laquelle il y a un rang de rochers de granit : elle est à vingt milles de Pétersbourg par mer, à quatre des côtes de l'Ingrie et à neuf de celles de Carelie : elle a environ dix milles de tour.

Aujourd'hui on y compte 30,000 habitans, en comprenant environ douze milles matelots et quinze cents hommes de garnison. Il y a trois ports; les vaisseaux de guerre hivernent dans celui, dit du milieu; mais ils sont ordinairement dans celui de droite en entrant. A gauche est le port marchand, excessivement fréquenté, parce que les bâtimens destinés pour Pétersbourg s'y arrêtent. La barre qui est à l'entrée de la Neva n'ayant que sept pieds d'eau, et

Russie.

dix au plus, lorsque le vent d'ouest est très-violent. La ville de Cronstadt est bâtie à l'extrémité orientale de l'île : elle est défendue du côté de la mer par une jetée de piliers, et du côté de terre par des remparts : les maisons sont la plupart de bois : le petit nombre de celles qui sont en face du port, sont de briques enduites de plâtre. Parmi ces dernières on distingue l'hôpital de la marine, les casernes, l'académie de marine où sont élevés les cadets de la marine qui sont aujourdhui au nombre de mille.

L'ouvrage le plus intéressant qui soit à Cronstadt est le grand canal pour le radoub des vaisseaux : il est au niveau de la mer, dont les eaux servent à le remplir. Il a 1,428 pieds anglais, depuis la mer jusqu'aux portes par où entrent les vaisseaux, et de là au bout 910. Il forme une croix dont le milieu est circulaire, pour que les vaisseaux puissent tourner et entrer dans les côtés. Il reste à faire le prolongement du côté droit de la croix, et lorsqu'il sera entièrement fini, quatorze bâtimens pourront être contenus dans la totalité du canal, il en tient huit aujourd'hui. Sa profondeur totale est de 35 pieds, sa largeur

en haut de 112, 56 aux portes; les côtés sont revêtus en pierre, et cet ouvrage paraît fait avec beaucoup de soin. Ce canal demande quatre à cinq jours pour être mis à sec, s'il n'est rempli qu'à moitié, et neuf, s'il l'est entièrement ; quinze jours suffirait à peine lorsqu'il sera fini : l'eau s'écoule par une bonde et tombe dans un bassin ou réservoir, d'où elle est versée par une pompe à feu dans un canal qui le conduit à la mer. Deux corps de pompes enlèvent ensemble 56 pieds cubes d'eau par coup; ils en donnent au moins neuf par minute et jusqu'à quinze, à ce qu'on nous a assuré.

Russie.

Rien ne peut donner une plus haute idée de la grande habileté et du génie persévérant de Pierre le Grand, que l'état dans lequel il trouva la marine russe, et celui où il la laissa : au commencement de son règne il n'avait pas un seul vaisseau sur la mer Baltique, et dans le cours de peu d'années il y fit paraître une flotte de cinquante vaisseaux de ligne, qui fût maîtresse de cette mer.

La Russie produit tout ce qui est nécessaire pour la construction et l'equipement des vaisseaux. Ceux qui sont construits à

Russie.

Cronstadt et à Pétersbourg sont de bois de chêne ; ceux d'Archangel sont fait de bois de mélèze, espèce de sapin, et par cela moins propres à durer et à soutenir un combat. Le chêne vient de la province de Casan, l'Ukraine et la province de Moscow fournissent le chanvre. On trouve des mâts dans les vastes forêts qui sont entre Novogorod et le golfe de Finlande ou dans les provinces démembrées de la Pologne. Wibourg fournit la poix et le goudron. Il y a dans différentes provinces des manufactures de toiles à voiles et de cordages. Enfin, les magasins de Pétersbourg et d'Archangel sont toujours abondamment pourvus de ces divers articles.

Cependant, malgré tous les progrès que cet empire a fait à cet égard, on peut dire que sa marine est encore dans l'enfance. Plusieurs obstacles s'opposant aux progrès ultérieurs de sa force maritime, le défaut de ports dans l'Océan, le peu d'étendue de côtes que la Russie possède et qui sont d'ailleurs embarassées de glaces une partie de l'année, et le petit nombre de mariniers expérimentés. Le gouvernement tient à la verité à sa solde 18,000 matelots ; mais la plupart n'ont jamais servi, le petit nombre

Russie.

en temps de paix fait quelques croisières dans la Baltique, ou tout au plus jusques à la vue de l'Angleterre. Les autres sont employés en été à conduire quelques vaisseaux de Cronstadt à Pétersbeurg, mais ce n'est pas là un apprentissage suffisant pour former un grand nombre de marins, et on ne peut y suppléer en temps de guerre par les équipages de vaisseaux marchands, car la Russie n'en a presque point, ce qui vient principalement de l'état de servitude des paysans, et des sévères défenses de sortir du pays sans une permission expresse. Un négociant qui expédie un vaisseau marchand doit premièrement s'adresser à l'amirauté pour obtenir la permission de prendre sur son bord un certain nombre de sujets Russes. Quand il l'a obtenue, il faut qu'il donne une caution à l'amirauté en recevant leur passe-port sur le pied de 30 livres sterlings par matelots, pour assurer leur retour. Enfin, un état qui n'a point de colonies éloignées, point de pêches considérables, point de côtes étendues qui puissent familiariser les habitans avec les dangers de l'océan, ne saurait se procurer une marine capable de se faire craindre des grandes puissances maritimes de l'Europe.

Russie.

Il reste encore à observer que les vaisseaux sont construits à Pétersbourg et à Achangel, sur des chantiers, d'où on les lance ensuite à l'eau, en les y laissant glisser, méthode par laquelle un vaisseau peut éprouver de grands dommages. Mais à Cronstadt, lorsque le vaisssaux est prêt, on introduit l'eau dans le bassin, et il se met de lui-même à flot, sans aucune secousse possible.

CHAPITRE VI.

Armée et forces de terre. — Établissemens Militaires. — Divers corps de Cadets. — Demoiselles nobles et bourgeoises.

L'ARMÉE russe est nombreuse ; cependant, eu égard aux relations de l'empire, elle pourrait, suivant l'opinion de quelques auteurs, être encore plus considérable. Mais l'expérience a prouvé qu'elle est suffisante. On sait qu'elle est composée de troupes d'infanterie et cavalerie réglées, et de troupes irrégulières. On aurait tort de considérer celles-ci comme une misérable troupe indisciplinée. Les Cosaques ont acquis une grande réputation militaire : ils remplacent parfaitemsnt les hussards, et ils ne peuvent être regardés comme troupes irrégulières, que parce qu'ils conservent leur ancienne forme de gouvernement, et retournent labourer leurs champs lorsque la guerre est finie. Russie.

On augmenterait peut-être les troupes réglées, si on ne voulait pas ménager le peuple et éviter de le surcharger pour la

Russie.

levée des recrues. Quoiqu'on n'ait pas lieu de craindre les attaques d'un ennemi étranger dans l'intérieur de la Russie, ni besoin d'y entretenir des lignes frontières et des garnisons, quoique l'empire soit suffisamment protégé de plusieurs côtés par ses déserts immenses, ses forêts impénétrables et ses rivières dont le passage est impraticable, ou que toutes les entreprises pour forcer ces barrières naturelles pussent être aisément défendues par un petit corps de troupes irrégulières; on ne doit cependant pas oublier que l'usage d'avoir un établissement militaire toujours subsistant, introduit par Louis XIV, a rendu nécessaire d'entretenir partout en Europe de grandes armées sur pied.

L'état de l'armée russe, au commencement de la dernière guerre contre les Turcs et les Suédois, se trouve dans le tableau envoyé par le collége de guerre aux différens régimens, concernant leur distribution et leur disposition. En voici un court extrait, mais suffisant. Il paraît après cette liste, qu'il y avait en 1786, trois feld-maréchaux-généraux, onze généraux en chef, vingt-deux lieutenans-généraux, cinquante-quatre majors-généraux, auxquels il faut ajouter

ajouter un quartier-maître-général, lorsque cette place est occupée : quinze généraux d'artillerie, neuf généraux du génie, parmi lesquels se trouvent aussi des généraux en chef, des lieutenans-généraux et des majors-généraux.

Russie.

Les régimens qui composaient l'armée à cette époque, parmi lesquels les gardes, l'artillerie, les garnisons, etc., ne sont pas comptés, étaient :

Cavalerie, cinq régimens de cuirassiers, dix-neuf régimens de carabiniers; dix régimens de dragons, seize régimens de cavalerie légère, auxquels il faut ajouter dix-sept régimens de Cosaques ou même davantage.

Infanterie, dix régimens de grenadiers, cinquante-neuf régimens de mousquetaires, treize corps de chasseurs, dix bataillons de campagne ; enfin, les troupes d'Orenbourg et les troupes de la Sibérie, dont le nombre et les divisions ne sont pas portées sur la liste.

Les *garnisons*, montent ensemble à cent neuf bataillons, qui donnent 85,106 hommes. Ici finit la liste du collége de guerre, elle prouve qu'à cette époque l'armée consistait en 334,164 hommes, ou 419,370, si on y

Russie.

comprend les garnisons. Mais il reste encore des corps considérables à ajouter à ce nombre ; sans parler du corps des cadets ni des académies militaires, on doit compter encore dans l'établissement de l'armée :

1.° Les *gardes*, qui consistent en un régiment de cavalerie, ordinairement appelé les gardes à cheval, et composé de 1,000 hommes ; trois régimens d'infanterie, vulgairement appelés les gardes à pied et supputé à 10,000 hommes ; un corps de chevaliers, ou les chevaliers gardes, qui, outre leurs officiers et bas officiers, consiste en 60 chevaliers, ayant tous le rang d'officiers ; un escadron de hussards de la garde, un escadron de Cosaques de la garde.

2.° L'artillerie, qui comprend un régiment de bombardiers de 2,510 hommes, deux régimens de canonniers de 2,497 hommes chacun ; deux régimens de fusiliers, 2,497 chacun ; le corps d'ingénieurs, de 1,065 hommes ; une compagnie de mineurs, de 296 hommes ; une compagnie de pionniers, de 245 hommes ; le corps d'artillerie et son école, 423 hommes ; les pontonniers, 798 hommes ; les chevaux d'artillerie occupent 3,823 hommes ; dans toutes les

garnisons, 8,376 hommes; dans les arsenaux, 1,168; total de l'artillerie, 29,061 hommes. Russie.

3.° Quelques corps détachés, les soldats employés aux mines, jardins, etc., y compris les enfans des soldats dans les écoles de garnisons qui sont entretenus et instruits aux dépens de la couronne. Il y a quelques années que leur nombre fût estimé à 34,687. 2.° Les commandans militaires dans les différens gouvernemens, qui, suivant le nombre des cercles, consistent dans chaque gouvernement de 300 à 500 hommes; 3.° Les troupes irrégulières sur les frontières de l'empire, leur nombre est difficile à calculer avec exactitude; mais il est très-considérable, et quelques autres corps entretenus sur les côtes et les frontières, formant une espèce de milice : ils sont au nombre de plusieurs milliers.

Réunissant le tout ensemble, nous aurons un total d'environ 600,000 hommes, parmi lesquels on peut compter au moins 500,000 soldats effectifs, en activité de service.

Quoique quelques auteurs estiment peu les soldats russes, d'autres cependant ont, depuis peu, commencé à leur rendre jus-

Russie.

tice en voyant avec étonnement les exploits dont l'armée russe peut se glorifier. On rapporte un très-grand nombre d'anecdotes des vaillans et courageux officiers qui se sont acquis une grande réputation dans les deux dernières guerres contre les Turcs, par des actions vraiment héroïques, et les soldats ont été reconnus pour excellens par Frédéric II lui-même. Le soldat russe ne reculera pas d'un pouce, tant que son commandant lui montrera l'exemple; toujours satisfait, il se contente d'une paye extrêmement faible et de très-peu de nourriture: il supporte la faim et la soif, traverse, chargé de ses effets, les sables arides des déserts, sans jamais murmurer ou se plaindre; il exécute tous les ordres qu'il reçoit; ne regarde jamais rien d'impossible ou de trop difficile à faire; ne calcule jamais le danger pour faire ce qu'on lui commande; et il est ingénieux à inventer tous les moyens capables de faire réussir son entreprise. On peut tout faire avec une telle armée, lorsqu'elle est commandée par des généraux braves et expérimentés qui ont la confiance des troupes. Pierre I.er connaissait bien ses compatriotes, lorsqu'après avoir essuyé tant de pertes, il

dit que son armée apprendrait bientôt à battre Charles XII. L'attaque d'un ennemi régulièrement discipliné fût d'abord une chose étrange pour eux. L'impératrice Catherine II avait bien raison d'appeler les Russes *dans sa lettre de grâce* en faveur de la noblesse, un peuple obéissant, brave, entreprenant, puissant et intrepide. Russie.

En Europe, aucune armée ne coûte proportionnellement aussi peu que l'armée russe, on peut dire aussi qu'aucun autre soldat européen ne pourrait subsister avec une paye aussi modique que celle qui suffit au soldat russe; quel autre soldat pourrait subsister avec une paye de sept à huit roubles au plus, et seulement la moitié de cette somme lorsqu'il est en garnison, et une ration exactement pesée de farine et de gruau.

Les établissemens militaires son fort multipliés à Saint-Pétersbourg; ils ont en général une grande apparence au premier coup-d'œil : leur administration, sans être parfaite, mérite des éloges, et ils gagneraient encore, si le gouvernement veut s'en occuper efficacement, en renonçant à cet éclat, à cette ostentation auxquels il a cru sans doute pouvoir sacrifier l'utilité

Russie.

publique. Tout ici a un caractère gigantesque, fait pour séduire celui qui s'en tiendra à l'écorce, qui ne verra que la superficie, mais dont l'homme sensé et le véritable observateur reconnaîtront aisément le vice, et qu'ils n'approuveront jamais.

Le corps des cadets de terre, établi par l'impératrice Anne, en 1732, a été mis sur le pied où il est aujourd'hui par l'impératrice Catherine, en 1766. Il y a de fixes cinq cents cadets nobles russes, cent livoniens ou finnois nobles, et quatre-vingts bourgeois: le tout est divisé en cinq âges; chacun étant composé de cent russes, vingt livoniens et seize bourgeois. Les élèves restent trois ans dans chaque âge; on les reçoit de cinq à six ans, de manière qu'ils sortent de vingt à vingt-un. La première année, en automne, on inocule ceux qui n'ont pas eu encore la petite vérole.

Les jeunes gens, en sortant, sont placés lieutenans dans l'armée, ordinairement dans l'infanterie. Les bourgeois se destinent spécialement à devenir professeurs dans le corps. Tous les âges sont divisés en cinq classes, ce qui en fait vingt-cinq. Les maîtres sont au-delà de soixante. Dans ce nombre, les uns sont russes, d'autres fran-

çais, d'autres allemands. Chacun d'eux donne sa leçon dans sa langue, ce qui oblige les élèves de les comprendre toutes les trois. On a tâché de faire de tout, aux jeunes gens, des objets d'instruction. Russie.

Il y a une bibliothèque pour les cadets, divisée en trois parties, la bibliothèque russe, celle en toutes les langues, et la bibliothèque militaire. Dans la bibliothèque militaire sont toutes sortes d'armes et les modèles de tous les canons modernes russes. Les deux âges, dits militaires, campent tous les étés dans leur jardin qui est assez vaste pour qu'ils puissent s'y exercer.

L'étendue qu'occupe cet établissement est immense; on dit qu'il y loge au-delà de deux mille deux cents personnes. Le prince Menzicof a habité ce palais; on a même mis, au pied d'un arbre du jardin, une plaque et une inscription française qui porte que ce prince, partant pour son exil, en 1727, à pris son café sous cet arbre, avant de quitter Pétersbourg.

L'institution de l'académie porte qu'on apprendra dans le premier âge, la connaissance de la religion, selon l'intelligence de l'élève; les langues russe, française et allemande; le dessin, la danse, l'écriture

Russie.

et les quatre règles d'arithmétique : au second âge, la géométrie, la géographie, la chronologie, l'histoire, la mythologie, les principes de la langue esclavone : au troisième âge, la continuation des études ci-dessus ; de plus, la langue latine, à ceux qui auront du goût pour l'apprendre ; les principes de l'architecture civile et militaire, et la tenue des livres de compte : au quatrième âge, les devoirs du chrétien ; la continuation des sciences précédemment commencées ; les mathématiques, la philosophie et l'éloquence ; les arts en général, l'équitation, l'escrime, à voltiger, et tous les exercices de l'homme de guerre : au cinquième âge, la loi divine, comme premier principe de tous les devoirs ; la perfection des sciences commencées ; les connaissances des arts, toutes les parties de l'art militaire. Dans les trois derniers âges, on accoutumera les élèves à se passer de domestiques.

Il y a dans l'hôtel des cadets, un lieutenant de police, dont les fonctions sont absolument les mêmes, en petit, que celles d'un magistrat dans une ville. D'après une feuille imprimée qu'on peut se procurer, l'emplacement de tout le corps en circon-

férence, compris tous les bâtimens qui lui appartiennent, est de 1253 toises; la façade principale de 366. Il y a 1253 chambres, 465 tuyaux de cheminées, 1571 portes, 2922 fenêtres et 173 escaliers, dont 28 seulement de pierre. Un cadet du premier âge coûte 200 roubles par an; du deuxième et troisième 275; du quatrième et cinquième 360; en tout pour les 15 ans 4,410 roubles. Russie.

Le corps des cadets d'artillerie, établi par l'impératrice Anne, a reçu de nouveaux règlemens en 1784; cet établissement est fort beau. Les cadets, au nombre de trois compagnies chacune de 100 Russes et 33 livoniens, campent deux mois par an sur un terrain qui touche leur hôtel. Ils sont sept par tente, dont un bas-officier qui est le plus ancien; le service s'y fait avec beaucoup d'exactitude; ils exercent tous les jours, souvent à feu, et servent le canon à merveille. C'est un spectacle très-intéressant; lors de la guerre de Suède, ils ont formé un bataillon en six semaines.

L'établissement des cadets grecs est contigu à celui des cadets d'artillerie; cette école a été établie après la guerre de 1769, contre les Turcs. Son but principal est de-

Russie.

former des officiers de terre et de mer qui, étant Grecs de nation, pourraient être plus particulièrement utiles dans le cas d'une guerre pareille. Le prince Potenkin en était le chef en 1791 ; elle est fondée pour 200 jeunes gens ; ils ont huit heures de travail par jour ; ils apprennent tout ce qui s'apprend au corps des cadets d'artillerie, et de plus l'italien, le grec ancien et la navigation. Le dernier plan du prince Potenkin était, dit-on, de transporter à Kerson cet établissement, et d'y créer une école de marine pour la flotte sur la mer Noire. Ce projet paraît très-raisonnable, et devrait être adopté. Il a entre autres avantages celui de ne pas transplanter au 60e. degré, des jeunes gens qui ne doivent habiter que peu d'années un climat rigoureux, dont ils sont quelquefois les victimes, pour les rendre ensuite à leur climat naturel, qu'ils ne doivent plus quitter.

Le corps des cadets des mines est près de l'embouchure de la Neva ; la fondation est pour soixante jeunes gens, le cours entier dure environ cinq ans.

Le cabinet de minéralogie est dans une jolie galerie ornée de colonnes, à trois séparations ; il est classé selon un nouveau

système, on n'en a suivi aucun d'avance. La collection est de 36 mille pièces de tous les pays. On considère cinq choses pour leur classification, 1°. leur configuration extérieure; 2°. les pays dont elles viennent; 3°. leur analyse chimique; 4°. comment elles se sont formées; 5°. leur utilité et propriété. Russie.

Le tout est divisé en cinq classes: quoiqu'il y ait environ douze mille morceaux de Russie, la collection n'est pas complette. Ce cabinet est très-beau; l'impératrice a reçu en 1791 une collection de minéraux du Brésil, dont la pièce la plus remarquable était une très-grande pierre élastique. Au bout de la galerie est la salle des modèles, qui contient tout ce qui a rapport aux mines et aux travaux qui en dérivent. On a aussi pratiqué dans le jardin des souterrains et des galeries pour donner aux élèves une idée palpable de ces travaux.

En créant tant d'établissemens pour l'éducation de la jeunesse, Catherine II n'eut garde d'oublier son sexe.

Le couvent des demoiselles nobles est situé à une extrémité de la ville, près de la rive gauche de la Neva. En août 1791, il y avait trois cent quatre demoiselles nobles et

Russie. deux cent quarante bourgeoises. Les demoiselles nobles sont divisées en quatre classes, dont chacune est de trois ans. Elles sont reçues à l'âge de six ans, et conséquemment leur éducation finit à dix-huit. La première classe apprend à lire dans les trois langues, Russe, Française, Allemande, et la danse.

Tous les trois ans, en automne, on innocule toutes les demoiselles qui n'ont pas eu la petite vérole. Il y a une maison destinée à cet usage. Chaque classe sans distinction a quatre dames ; de plus, douze religieuses qui apprennent à lire aux plus jeunes, et chantent à l'église. Elles ont été conservées parce que le premier projet d'Élisabeth avait été de fonder simplement un couvent.

La maison des filles bourgeoises communique à celle des nobles par une galerie. Elles sont de même partagées en quatre classes ; toutes apprennent à travailler assez pour pouvoir gagner leur vie partout. Elles reçoivent en sortant cent roubles, les nobles n'ont rien. Cet établissement est un des plus beaux qui existent ; il mérite d'être vu en détail ; toutes ses parties sont également soignées ; et à quelques défauts

près qui tiennent moins à l'institution en elle-même qu'au pays, nous n'en connaissons pas en ce genre qui lui soit comparable. Russie.

Les hôpitaux militaires sont situés au faubourg de Vibourg; ils consistent en un hôpital de terre et un hôpital pour la marine. Celui-ci a été fondé par Pierre le Grand; il est divisé en chambres d'été et chambres d'hiver, comme tous les hôpitaux de ce pays-ci. Les malades sont servis par des hommes dans les chambres d'hiver, et dans celles d'été par des femmes, ce qui vaut infiniment mieux.

L'hôpital de terre doit être moins mal sain que celui de la marine, comme un peu plus éloigné des eaux stagnantes qui infectent la cour de l'hôpital précédent. Il consiste en trois corps de logis contigus, en briques, et beaucoup de maisons de bois pour l'été. Les chambres d'hiver sont divisées par des piliers, et quoique dans le même genre qu'à l'hôpital de marine, elles sont mieux; les lits, au lieu d'être d'une natte, ont un matelas assez mince; il semblerait que ces deux hôpitaux devraient coûter fort peu de choses au gouvernement, vu la modicité du traitement des employés et l'excessive

Russie. sobriété des Russes qui vivraient de pain et d'ail. Ces deux établissemens coûtent cependant énormément, nous laissons à deviner pourquoi. En tout, ils ne sont pas trop bien tenus; ils se ressentent infiniment de la nouveauté de toutes les institutions de ce pays-ci.

La maison d'inoculation est dans l'île de Saint-Pétersbourg; Catherine l'a fondée en 1768.

Le lazaret est établi seulement depuis 1786; il y a en tout trois cents lits. L'hôpital des fous qui occupe un côté de cette maison, est proprement tenu; les maladies provenant des causes physiques sont assez faciles à guérir; mais les mélancoliques et ceux qui ont une folie tranquille, si elle est produite par des causes morales sont incurables. Nous remarquâmes que la folie de ce pays-ci porte très-rarement à se croire roi ou empereur, comme il arrive assez souvent ailleurs; ce que nous croyons devoir attribuer aux idées de servitude, les seules familières au peuple Russe, qui n'entrevoit pas la possibilité d'un changement d'état : or, on ne s'occupe pas longtemps d'une idée dont l'exécution paraît physiquemnnt impossible.

Russie.

Depuis qu'Alexis Mikhaelowitz et Pierre Premier ont commencé à civiliser la Russie, leurs successeurs ne se sont guère écarté de leurs principes, et quelquefois il les ont suivi avec beaucoup de zèle. Pierre Premier établit le gymnase académique et le corps des cadets de la marine. C'est sous le règne de l'impératrice Anne et par les conseils du célèbre feld maréchal Munich qu'a été formé le corps des cadets de terre; et Elizabeth fonda l'académie des arts, et augmenta celle des élèves de la marine.

Mais Catherine II a donné bien plus d'éclat et d'étendue à tous ces établissemens, et elle en a créé un grand nombre d'autres non moins propres à concourir à ce but que s'était proposé le réformateur de la Russie. Elle a répandu dans toutes les provinces de son vaste empire les moyens de l'instruction, qu'on avait auparavant fixés à Pétersbourg, et qui semblaient y être plutôt pour satisfaire l'ostentation du souverain que pour l'utilité publique.

Au mois de novembre 1763, Catherine II fonda le collége impérial de médecine, qui a la surveillance sur l'art de guérir dans toute l'étendue de l'empire, et le droit de

Russie.

choisir ceux à qui leurs talens permettent de pratiquer la médecine ou la chirurgie. L'un des plus sages réglemens relatifs à ce collége, c'est qu'aucun chirurgien ne peut occuper une place lucrative à Pétersbourg ou à Moscow, sans avoir préalablement servi six ans en qualité de chirurgien de l'armée.

Presque toutes les institutions faites pour accélérer la civilisation et accroître les lumières des Russes, doivent à Catherine II, sinon leur création, au moins leur perfectionnement. Elle a fondé à Pétersbourg et dans toutes les provinces de l'empire des écoles normales pour la jeunesse de tous les rangs. En 1790, il y avait dans sa résidence quatorze écoles ; la principale avait des professeurs pour les langues, l'histoire naturelle, la philosophie, la géométrie. Dans les treize autres, on enseignait à lire et à écrire, l'histoire Russe et la géographie. Ces écoles rassemblaient plus de trois mille deux cents élèves, dont cinq cent cinquante étaient des filles. Certes, tant d'utiles institutions doivent illustrer le règne de Catherine II, et font regretter que le cours entier de sa vie n'ait pas été plus digne des soins qu'elle a pris quelquefois

quefois pour éclairer et policer son vaste empire. Russie.

Le nom du prince Potenkin, cité dans le cours de cet ouvrage, aura sans doute réveillé l'attention du lecteur. Pour satisfaire sa curiosité, nous allons mettre sous ses yeux le portait de cet homme si célèbre, tel qu'il a été tracé par un écrivain distingué, que sa qualité d'ambassadeur en Russie a mis à portée de le connaître et de le peindre avec impartialité.

Le prince George-Alexandrowitz Potenkin fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle; mais il fallait, pour qu'il jouât un rôle aussi marquant, qu'il naquit en Russi, et qu'il vécut sous le règne de Cathérine II. Dans tout autre pays, dans tout autre temps, avec tout autre souverain, il aurait été déplacé; et un hasard singulier a créé cet homme pour l'époque qui lui convenait. Il rassemblait dans sa personne tous les défauts et tous les avantages les plus opposés. Il était avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et supestitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret. Prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses

Russie.

favoris, il ne payait souvent, ni sa maison, ni ses créanciers; son crédit dépendait toujours d'une femme, toujours il lui fut infidèle. Rien n'égalait l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayait son courage, aucune difficulté ne le faisait renoncer à ses projets; mais le succès le dégoûtait de ce qu'il avait entrepris.

Il fatiguait l'empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance. Il était lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisait pas, et ennuyé de tout ce qu'il faisait. Il ne savait ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations, tout en lui était décousu, travail, plaisir, caractère, maintien; il avait l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa personne gênait tout le monde. Il traitait avec humeur tous ceux qui le craignaient, et caressait tous ceux qui l'abordaient familièrement.

Il promettait toujours, tenait peu, et n'oubliait jamais rien. Personne n'avait moins lu que lui, peu de gens étaient plus instruits. Il avait causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut ja-

mais mieux pomper et s'approprier le savoir des autres. Il aurait étonné dans une conversation un littérateur, un artiste et un théologien. Son instruction était peu profonde, mais elle était fort étendue; il n'approfondissait rien, mais il parlait bien de tout. Russie.

L'inégalité de son humeur répandait une bizarrerie dans ses désirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formait le projet de devenir duc de Courlande; tantôt, il songeait à se donner la couronne de Pologne; souvent il montrait le désir de se faire évêque, ou même simple moine. Il bâtissait un Palais superbe, et voulait le vendre avant qu'il fut achevé. Un jour il ne rêvait qu'à la guerre, et n'était entouré que d'officiers de tartares et de cosaques; le lendemain, il ne songeait qu'à la politique; il voulait partager l'empire Ottoman, et mettre en mouvemeut tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, il ne s'occupait que de la cour, paré d'habits magnifiques, couvert de cordons de toutes les puissance, étalant des diamans d'une grosseur et d'une blancheur infinie, il donnait sans sujet de superbes fêtes.

On le voyait passer quelquefois pendant

Russie.

un mois au milieu de toute la ville, des soirées entières près d'une jeune fille, paraissant également oublier et toute affaire et toute décence. Quelquefois aussi, pendant plusieurs semaines, retiré chez lui avec ses nièces, et quelques hommes admis à son intimité, il restait sur un sopha sans parler, jouant aux échecs ou aux cartes, les jambes nues, le col déboutonné, en robe de chambre, le front soucieux, les sourcils froncés, et présentant aux yeux des étrangers qui venaient le voir, l'aspect d'un sale et grossier cosaque.

Toutes ces singularités donnaient souvent de l'humeur à l'impératrice, mais le rendaient plus piquant pour elle. Dans sa jeunesse, il lui avait plu par l'ardeur de ses feux, par sa valeur, par sa mâle beauté. Arrivé à l'âge mûr, il la charmait encore en flattant son orgueil, en calmant ses craintes, en caressant ses chimères d'empire d'Orient, d'expulsion des barbares et de restauratrice des républiques grecques.

A dix-huit ans, bas-officier dans les gardes à cheval, il décida le jour de la révolution, son corps à prendre les armes, et offrit à Cathérine sa dragone pour orner son épée. Bientôt, rival d'Orof, il fit pour

sa souveraine tout ce qu'une passion romanesque peut inspirer. Il se créva l'œil pour s'enlever une tache qui diminuait sa beauté. Banni par son rival, il courut chercher la mort dans les combats, et rencontra la gloire. Amant heureux, il se débarrassa promptement de ce rôle imposteur dont le dénoument lui offrait pour perspective une disgrace obscure. Il donna lui-même des favoris à sa maîtresse, et devint son confident, son ami, son général et son ministre.

Russie.

Panin était le chef du conseil et tenait à l'alliance de la Prusse, Potenkin persuada à sa maîtresse que l'amitié de l'empereur lui serait plus utile pour réaliser ses projets contre les Turcs. Il la lia avec Joseph II, et se donna par-là le moyen de conquérir la Crimée et le pays des Tartares Nogays qui en dépendait, rendant à ces contrées leurs noms sonores et antiques, créant une armée navale à Kerson et à Sevastopol. Il persuada à Cathérine de venir admirer elle-même ce nouveau théâtre de sa gloire. Rien ne fut épargné pour rendre ce voyage à jamais célèbre. De toutes les parties de l'empire, on fit venir de l'argent, des vivres, des chevaux. Les grands chemins furent illuminés, on couvrit le Boristhène

Russie.

de galères magnifiques ; cent cinquante mille soldats furent armés et équipés à neuf. On rassembla les Cosaques, on disciplina les Tartares, on peupla précisément des déserts, on éleva partout des palais. La nudité des plaines de la Crimée fut déguisée par des villages bâtis exprès : on l'orna par des feux d'artifices. Des chaînes de montagnes furent illuminées, de belles routes furent ouvertes par l'armée, des bois sauvages furent transformés en jardins anglais. Le roi de Pologne vint rendre hommage à celle qui l'avait couronné, et qui depuis le détrôna. L'empereur, Joseph II, vint lui-même accompagner la marche triomphale de l'impératrice Cathérine ; et le résultat de ce brillant voyage, fut une nouvelle guerre que les Anglais et les Prussiens firent impolitiquement entreprendre aux Turcs, et qui servit encore l'ambition de Potenkin, en lui donnant l'occasion de conquérir Oczakoff qui resta à la Russie, et d'obtenir le grand cordon de Saint-George, seule décoration qui manquait à sa vanité. Mais ses derniers triomphes furent le terme de sa vie. Il mourut en Moldavie presque subitement, et sa mort regrettée par ses nièces et par un petit nombre d'amis, n'oc-

cupa que ses rivaux avides de partager ses dépouilles, et fut bientôt suivie de l'oubli le plus profond. Russie.

Comme on voit passer rapidement ces météores brillans dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, Potenkin commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'impératrice s'est accrue par ses conquêtes; l'admiration fut pour elle, la haine pour son ministre. La postérité plus juste, partagera peut-être entr'eux la gloire des succès et la sévérité des reproches. Elle ne donnera point à Potenkin le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire, et si l'on veut le peindre avec sévérité, on pourra le représenter comme le véritable emblême, comme une image vivante de l'empire de Russie.

Il était en effet colossal comme la Russie. Il rassemblait comme elle dans son esprit, de la culture et des déserts. On y voyait aussi de l'asiatique, de l'européen, du tartare et du cosaque, la grossièreté du dixième siècle et la corruption du dix-huitième siècle, la superficie des arts et l'ignorance

Russie. des cloîtres, l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie; enfin même, si on ose le dire, son œil ouvert, son œil fermé rappelaient encore cette mer Noire toujours ouverte, et cette mer du Nord si long-temps fermée par les glaces.

Ce portrait peut paraître gigantesque. Ceux qui ont connu Potenkin en attesteront la vérité. Cet homme avait de grands défauts; mais sans eux peut-être, il n'eût dominé ni sa souveraine, ni son pays. Le hasard le fit précisément tel qu'il devait être pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire.

CHAPITRE VII.

Impôts et revenus de l'empire, dépenses, dette nationale et banques.

Ce serait une pure ostentation que de prétendre donner ici un état strictement exact ou même satisfaisant du revenu national ; mais nous allons le détailler d'une manière plus précise que ne l'ait encore fait aucun étranger jusqu'ici : depuis le règne de Pierre Ier., les revenus de l'État se sont accrus dans une proportion rapide, et aujourd'hui nous croyons qu'on peut l'évaluer à 60 millions de roubles au moins. Les Russes qui exagèrent tout ce qui tient à leur pays, les font monter beaucoup plus haut. Cette somme qui paraît modique pour subvenir aux dépenses multipliées, serait plus que suffisante par la modicité du traitement de gens à la solde du gouvernement sans le gaspillage et la mauvaise administration. Russie.

Les revenus sont produits principalement 1°. par la capitation à laquelle sont assujettis tous les bourgeois, non pas les

Russie.

marchands, tous les paysans russes et différentes tribus. Elle n'est due que par les mâles, mais elle comprend également les enfans et les vieillards. Le nombre de ceux qui sont inscrits pour la payer lors d'une révision, reste invariable jusqu'au dénombrement suivant, et la commune doit payer pour ceux qui dans l'intervalle meurent, s'émigrent, tombent dans la pauvreté, sont pris pour recrues, etc.

On calcule qu'il y a aujourd'hui plus de onze millions de paysans, et en y comprenant les bourgeois, plus de douze millions de contribuables; si nous prenons 72 kopecks pour le terme moyen que paye chaque individu, la capitation se trouvera produire une somme considérable.

2°. La *taxe sur le capital des marchands*. Le marchand produit à discrétion l'état de son capital sans contrainte ni examen judiciaire; mais ses priviléges et immunités relatifs au commerce, aux charges, et à considération extérieure, dépendent de la quotité plus ou moins forte de sa déclaration. chacun paye un pour cent du capital qu'il a accusé, au moyen de quoi il est exempt lui et ses enfans de la capitation.

3º. Les *terres du domaine*, dont le revenu est très-varié et très-important. Russie.

4º. Les *droits des douanes maritimes.* Ces droits dépendent à la vérité, des circonstances et sont sujets à beaucoup de variations; mais ils sont aujourd'hui très-considérables.

5º. Les *droits de douane par terre;* quoique moins considérables que les précédens, ils sont cependant d'un grand rapport.

6º. Les *drois sur les actes juridiques.* Pour chaque pétition, on paye un droit d'environ 25 hopecks et la même somme pour l'apposition du sceau et pour le jugement. Il y a aussi un article pour le produit des passeports.

7º. Le *papier timbré.* Les usages pour lesquels il est indispensable, sont infinis. Les feuilles les moins chères coûtent à présent 10 hopeck; mais pour les actes plus importans ces feuilles montent à plusieurs roubles.

8º. Le *droit sur la vente des propriétés immobiliaires*, qui comprend non seulement les maisons et les terres, mais encore les vassaux. Il est fixé à cinq pour cent. Lorsque les ventes sont fréquentes surtout celles des grosses terres, cette taxe

Russie.

fournit à la couronne une recette considérable.

9°. Les *cabarets ou la vente des liqueurs spiritueuses*. La couronne vend une quantité incroyable d'eau-de-vie qui lui rapporte de grosses sommes. Le revenu des cabarets à Pétersbourg, Moscow, et dans les parties adjacentes produisent annuellement la somme de 3,320,000 roubles ; mais si on considère la quantité des autres gouvernemens, on concevra facilement que la couronne tire annuellement de 8 à 9 millions de roubles de cette source, ce qui est aussi confirmé par le témoignage de plusieurs personnes instruites dans cette partie.

10°. *Le commerce du sel*. La couronne en fournit tout l'empire à raison de 25 kopeks le poud. Quels ques soient les frais de transport, il est difficile de fixer la consommation annuelle du sel. On croit que la couronne ne retire pas annuellement des salines plus de 2 millions de roubles.

11°. *Les mines*. M. Storch, dont l'exactitude est bien connue, pense qu'on peut admettre avec le plus grand degré de probabilité que l'empire de Russie produit à présent chaque année,

Russie.

Or, environ	. . . . . .	40 pouds.
Argent,	. . . . . .	1,300
Plomb,	. . . . . .	30,000
Cuivre,	. . . . . .	200,000
Fer,	. . . . . .	5,000,000
Sel,	. . . . . .	12,000,000

avec une quantité d'autres productions minérales qui, par le calcul le plus modéré, peuvent être estimées en argent à la somme de 13 millions de roubles, et si on y ajoute les pierres précieuses, le souffre, le vitriol, etc., ne peuvent valoir moins de 15 millions de roubles, à raison des prix actuels.

12°. *La monnaie*. En Russie, elle est composée de pièces d'or et d'argent, de cuivre et d'assignations de banque. Ces dernières sont très-commodes pour le commerce, facilitent les remises dans tout l'empire, et tiennent la place du cuivre. La monnaie de cuivre rend un profit annuel d'environ 8 cents mille roubles. Non-seulement tout l'or et l'argent que produit la Russie sont convertis en monnaie, mais encore celui que la couronne achète de l'étranger ou qu'elle obtient par le commerce des douanes. Ainsi, la fabrication des monnaies d'or et d'argent forme une partie du revenu national.

Russie.

13°. *Les productions en nature* qui sont perçues en remplacement de certaines taxes et tributs, et dont la valeur ne peut jamais être calculée exactement.

14°. *Les droits d'accise et de vérification dans les villes.* Ils ne montent pas à de grosses sommes.

15°. *Les postes* ne produisent un profit net que dans quelques provinces où leur entretien ne coûte rien à la couronne.

16°. *Toutes les espèces de rentes* pour les places, les boutiques, les moulins, les portions de terre, les ruches à miel dans les forêts, les bains publics, les pêches, etc., particulièrement une multitude considérable de champs, de prairies que la couronne ne peut faire valoir elle-même, produisent une grosse somme.

17°. *L'impôt pour la levée des recrues*, perçu en argent sur les marchands. Ils payent à la caisse impériale 50 roubles pour chaque recrue qu'ils doivent fournir : sur 100 mille marchands, cela produit à chaque levée une somme considérable ; les marchands étrangers en sont exempts.

18°. *Les amendes pécuniaires* imposées en différens cas. Le petit nombre des autres sources de revenus qui peuvent exis-

ter se rapportent plus ou moins à quelques-uns des titres précédens. Russie.

Outre beaucoup d'autres recettes, particulièrement en productions naturelles, non spécifiées ici, comme le tribut en fourrures, et en faisant le calcul, on trouve un produit d'environ 60 millions de roubles, quoique l'estimation de chaque article en particulier soit très-modérée.

Le revenu national excède donc de beaucoup celui de la plupart des autres États de l'Europe; il suffit non-seulement à tous les besoins du gouvernement, mais il permet encore de consacrer des sommes considérables à l'avantage et à l'embellissement de l'empire. Quoique Catherine ait aboli beaucoup de taxes et renoncé à plusieurs monopoles, ce revenu augmentera, dans la suite, proportionnellement à l'accroissement du commerce.

Ajoutons en même temps la juste remarque que l'empire à des branches de revenus considérables qui, étant assignées en propriété à certains établissemens, ne peuvent pas être calculées parmi les revenus de l'État. Quelques-uns de ces revenus sont perçus en denrées qui ne sont pas évaluées du tout, ou estimées à très-

Russie.

bas prix. Beaucoup de provinces et de districts font, en remplacement de toutes ou d'une partie de taxes, certains services qui ne sont jamais calculés parmi les revenus, mais qui doivent nécessairement être regardés comme équivalens à de l'argent, puisqu'autrement on serait obligé de les payer en argent. Quelques nations payent leurs tributs en peaux ou en fourrures : ces dernières servent à la consommation de l'armée, et ne peuvent donc être comprises dans les comptes des recettes.

Les revenus de la Russie peuvent être considérablement augmentés en cas de besoin, comme cela a paru dans la dernière guerre, par l'accroissement de la capitation et la création de nouveaux impôts : il faut aussi observer qu'en 1775 l'impératrice supprima cinquante-sept taxes, et dix l'année suivante.

Certains impôts publics dépendent entièrement des circonstances, et sont susceptibles de variations. Le papier timbré, par exemple, et les droits des propriétés territoriales. Le bas peuple n'y est pas intéressé, les paysans ne possédant point de propriétés immobiliaires. Lorsqu'ils ont occasion de faire une pétition, une plainte, ou

ou de s'adresser à une cour de justice, ils peuvent le faire de vive voix, et sans avoir besoin de papier timbré ni de payer des droits. Russie.

Les charges et les taxes qui sont générales, permanentes et proportionnées suivant les rangs et les conditions, ne peuvent être déterminées quant à leur produit total, excepté à l'égard des marchands, parce que non-seulement elles varient suivant les rangs et les provinces, et parce qu'elles diffèrent beaucoup entr'elles.

Les nobles ne sont assujettis à aucune taxe personnelle; ils sont seulement garans de l'impôt. La perception est bien établie en Russie. Le peuple n'y est pas arbitrairement vexé, au moins par la couronne; mais il l'est par les seigneurs: cela ne revient-il pas au même pour lui?

Le noble, généralement parlant, ne paye aucune taxe pour celle de ses terres qu'il fait valoir par lui-même, ni même pour ses propriétés mobilières. S'il ne possède point de vassaux mâles, ses champs, ses forêts, ses mines, ses moulins, ses pêches, etc., qu'il fait valoir avec des gens libres ou à gages, sont aussi exempts de taxes que sa personne. S'il vend les arbres

Russie.

de sa forêt, il ne paie point de droits pour la vente ; mais, s'il vend la forêt ou une pièce de terre, l'acquéreur ou lui-même doit payer des droits.

D'un autre côté, un noble qui a des vassaux doit fournir une quantité proportionnelle de recrues. Cette charge publique est quelquefois considérable, et paraît même plus onéreuse que dans les autres États européens.

Le clergé est aussi personnellement exempt de taxes. Les enfans des ecclésiastiques séculiers sont susceptibles d'être pris pour recrues, lorsqu'ils en ont plusieurs : mais cet enrôlement ne doit pas être considéré comme une charge, puisqu'ils deviennent successivement officiers.

Tous les gens de lettres et savans qui ne sont inscrits dans aucune corporation, et qui, comme médecins, gens de loi, ne font aucun commerce, sont entièrement exempts de taxes : il en est de même des artistes.

Tous les habitans des villes possèdent leurs propriétés immobilières franches de toutes taxes, comme bourgeois ; ils sont seulement obligés aux charges publiques.

Les uns paient tant pour cent, et les autres la capitation.

Parmi les habitans libres des campagnes, il y a une grande différence à l'égard des impositions: les uns ne payent absolument rien, mais ils font le service; d'autres sont sujets à la capitation et à d'autres impôts pécuniaires. Les paysans vassaux paient la capitation et fournissent aux recrues. Plusieurs provinces ont aussi des charges publiques qui leur sont particulières: tels sont l'entretien des postes, la réparation des grands chemins.

D'après ce court aperçu, il paraît clairement que les taxes ordinaires de l'empire sont très-variées; que prises sur un terme moyen, il n'est pas possible de les calculer; qu'elles sont sujettes à plusieurs changemens suivant les temps et les circonstances, et que la livraison même des recrues n'est pas toujours de la même nature.

Il est à observer que les objets d'une nécessité réelle pour les paysans, ne sont sujets à aucune taxe, parce que dans toute la Russie, il n'y a point d'impôts sur les denrées. Le paysan trouve tous les objets nécessaires à sa nourriture et à son habil-

Russie.

lement, dans les productions de la terre qu'il cultive, pour lesquels il ne paye, en beaucoup d'endroits, aucune taxe quelconque, et seulement, en d'autres parties, un tribut modéré au propriétaire du domaine pour sa jouissance de la ferme.

Les dépenses nationales doivent naturellement être placées à côté des recettes, afin de pouvoir les comparer ensemble; mais, dans l'impossibilité où l'on est de les calculer avec quelque justesse, il faut se borner à offrir quelques remarques abrégées sur ce sujet

On peut affirmer, en général, qu'en comparant la Russie avec les autres nations européennes, la première présente une différence frappante à l'égard des dépenses nationales. Ce qui, dans d'autres pays exigerait des sommes énormes, peut quelquefois en Russie se faire à plus de moitié moins de frais. Le bas prix des provisions et des autres articles nécessaires, la multiplicité des productions, la modicité de la paye, les services qui doivent être faits gratis, et plusieurs autres choses occasionnent des épargnes considérables.

D'un autre côté cependant, on doit observer que les dépenses publiques de la

Russie sont bien moins différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient autrefois. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les flottes nombreuses, les augmentations de l'armée, la quantité d'établissemens somptueux, les embellissemens de la résidence, l'érection et l'entretien d'un grand nombre de villes, les institutions de bienfaisance, les appointemens des officiers dans les gouvernemens provinciaux; et comparer tous ces objets avec les dépenses de la trésorerie impériale sous les règnes précédens; il n'est donc pas surprenant que de nouvelles sources de revenus soient devenues nécessaires pour subvenir à ces dépenses. Il paraît donc, d'après ce léger aperçu, qu'elles doivent être très-considérables

Russie.

Suivant le rapport d'un ancien membre du collége de guerre, l'établissement de l'armée était d'environ neuf millions de roubles. Les commissaires des provinces en recevaient deux millions trois cent mille. Malgré l'augmentation de l'armée, il est probable que cette somme est suffisante, parce que les nouveaux réglemens ont retranché beaucoup de dépenses. Le peu que nous avons dit, prouve que la somme de

Russie.

1,200,000 roubles que coûtait autrefois la marine, ne peut pas à beaucoup près suffire à présent.

En comparant ce que coûtait ailleurs un régiment, la construction et l'équipement d'un vaisseau de ligne et divers autres objets, on conçoit aisément comment, avec des revenus médiocres, la Russie peut faire de très-grandes choses. En 1790, l'on construisit, lança, équipa, en moins d'un mois, soixante-dix chaloupes canonnières pour agir contre la Suède.

Donc il reste un excédent qu'on peut porter à quarante millions de roubles au moins, excédent qui est employé à l'entretien des tribunaux, à des établissemens, à des pensions, à des fêtes, à des présens, et à toutes sortes de dépenses extraordinaires. Il ne suffisait pas même à Catherine II, puisqu'elle a fait souvent des emprunts en Hollande, à Gènes, à Venise et dans d'autres pays.

Catherine II a créé trois banques; 1.° la banque d'emprunt ou le lombard, dont les revenus sont destinés à l'entretien de l'hôpital des enfans trouvés.

Le lombard prête les trois quarts des effets d'or et d'argent, d'après l'estimation

des taxateurs-jurés ; la moitié de cette même valeur pour les autres métaux, et ce qu'on juge équitable pour les bijoux. Russie.

L'intérêt des sommes prêtées est de cinq pour cent payé d'avance. Les effets déposés sont vendus publiquement et à l'enchère.

Le lombard reçoit gratis des dépôts d'argent, et les restitue peu de jours après qu'on les a réclamés ; si ces dépôts sont faits pour plus d'un an, il en paie les intérêts, et trois mois après la réclamation, il en rend le capital en nature.

2.° La banque d'assignations créée en 1768, pour Pétersbourg et pour Moscow, devint en 1786 une banque impériale pour tout l'empire. L'administration de cet établissement s'est engagée à ne pas porter le nombre des billets au-delà de cent millions de roubles.

Elle a émis des billets blancs de 100, de 50, de 25 roubles ; des bilets rouges de 10 roubles, et des billets bleus de 5 roubles, tous payables en cuivre.

Elle a le droit de faire frapper des espèces de l'or et de l'argent importés de l'étranger, et du cuivre de la Russie, droit dont elle n'a pas encore usé. Elle peut aussi escomp-

Russie.

ter les lettres de change à demi pour cent par mois; mais elle n'a pas plus fait cette opération que la première.

3.° La banque d'emprunt pour la noblesse et pour les villes, fut établie en 1786. Ses premiers fonds sont de 33 millions de roubles, dont 22 ont été destinés à la noblesse et 11 aux villes. Elle prête aux nobles sur l'hypothèque de leurs terres et sur celle de leurs serfs mâles, estimés 40 roubles par tête, ce qui est beaucoup au-dessous du capital dont ces hommes fournissent le revenu moyen.

La banque prête aux villes sur l'hypothèque de leurs terres ou sur celle des maisons en pierre.

L'emprunteur paye annuellement à la banque huit pour cent, savoir, cinq pour l'intérêt, et trois à valoir sur le capital; mais ce n'est que tous les quatre ans qu'on déduit du capital douze pour cent, ou bien le nombre des serfs est diminué proportionnellement, en sorte qu'au bout de vingt ans la dette se trouve éteinte.

CHAPITRE VIII.

Etendue, bornes et division de l'Empire. — Son Gouvernement. — La succession au Trône héréditaire. — Colléges impériaux. — Le Conseil et le Cabinet. — Le Sénat et le Synode. — Colléges subordonnés.

Par le nom de Russie, on entend quelquefois tout l'empire de Russie : ces deux expressions ont cependant, à proprement parler, une signification toute différente. Le terme de Russie désigne les principautés et provinces qui sont, depuis plusieurs siècles habitées par les Russes. Mais on sait qu'il y a plusieurs Russies : nommément, 1.° la Grande Russie, qui a toujours porté le nom de Russie, renferme cette vaste étendue de pays, de principautés et duchés, qui ont sans interruption composé le domaine russe, tels que Moscow, Novogorod, Riazan, Kalouga, Toula, Twer, Vologda, etc.; 2.° la Petite Russie comprend l'Ukraine; 3.° la Russie Blanche, par laquelle on a long-temps entendu la principauté ou le gouvernement

Russie.

Russie.

actuel de Smolensko, auquel on ajoute maintenant les deux gouvernemens de Polotok et de Mohilef. Mais par l'empire de Russie, on entend aussi non-seulement ces contrées, mais encore les royaumes, les pays et les provinces qui y ont été ajoutés depuis, et à différentes époques, par des conquêtes et des appropriations.

Il est manifeste que l'étendue de l'empire est beaucoup plus considérable que celle de la plus vaste monarchie des temps anciens et modernes. Dans sa lettre de grâce en faveur de la noblesse russe, en 1783, l'impératrice s'emprime en conséquence de la manière suivante :

« L'empire de Russie est distingué sur « le globe par l'étendue de son territoire, « qui, des côtes orientales du Kamtschat- « ka, se prolonge au-delà de la rivière « Duna, qui se jette dans la Baltique à Riga, « comprenant dans ses limites, 165 degrés « de longitude, occupant en largeur 32 « degrés de latitude, depuis l'embouchure « des fleuves du Volga, du Kouban, du « Don et du Dniéper, qui vont se perdre « dans la mer Caspienne, les Palus méoti- « des, et le Pont Euxin jusqu'à la mer

Russie.

« Glaciale. » Cette souveraine lui assigne le même nombre de degrès dans ses instructions à la commission chargée de rédiger un code de lois. Mais d'après ses propres expressions, il paraît clairement qu'elle ne comprend dans l'étendue générale que les domaines contigus, sans y joindre aucune des îles, ni des nombreux promontoires et des langues de terre qui en projettent.

Sans compter les îles, l'empire compte en longueur plus de 9,200 milles d'Angleterre, et en largeur 2,400 de Riga à Andyrskos-Ostrog : la distance est de 11,238 verstes.

Jusqu'ici on a considéré l'empire de Russie comme n'étant appuyé que sur deux parties du globe, l'Europe et l'Asie. Mais les géographes futurs auront peut-être à décrire ses domaines dans une troisième partie, sur le continent de l'Amérique; car le territoire qu'il y possède déjà, quoiqu'insignifiant aujourd'hui, peut aisément s'étendre et s'augmenter. Déjà même à raison de l'établissement russe formé sur la terre ferme d'Amérique, et des îles voisines qui lui paient le tribut, on pourrait dire avec raison que l'empire s'étend

Russie.

dans cette partie du globe. Au nord du Kamtschatka, l'empire confronte d'assez près à l'Amérique, dont, suivant les observations les plus nouvelles, il n'est séparé que par un détroit de mer, qui n'a pas plus de 175 milles anglais de large, le détroit de Behring, que Busching appelle toujours le détroit de Cook.

Les frontières en général sont disposées de manière que l'attaque des ennemis réguliers n'est possible que d'un petit nombre de côtés ; et contre ces attaques, des moyens suffisans de défense sont en tout temps praticables. Quelques ennemis réguliers ne peuvent jamais être d'une grande conséquence, parce que la Russie entretient toujours sur pied une armée formidable et bien disciplinée. En outre, les grandes possessions contigües sont tellement défendues par les constitutions actuelles de la plupart des Etats voisins, que la Russie n'a jamais lieu de craindre d'être attaquée dans le cœur de l'empire, quoiqu'anciennement l'ennemi ait pu y pénétrer.

Il n'est pas besoin de preuves pour démontrer que, par sa nature même, l'empire est susceptible de prendre progressi-

vement un plus grand, et même un étonnant accroissement, sans entreprendre de nouvelles conquêtes. Il a graduellement atteint un haut degré de puissance, particulièremet dans les temps modernes. Nous ne devons pas cependant imaginer, comme se le persuadent quelques gens peu versés dans l'histoire, que ce fut anciennement un pays absolument insignifiant, ou même totalement inconnu. Long-temps avant que Kasan, Astrakhan, la Sibérie, etc. fussent conquis, la Russie était remarquable par sa puissance et son étendue. Combien de fois ne frappa-t-elle pas de terreur les orgueilleux souverains de Constantinople, lors même qu'ils étaient entourés de toute la magnificence que déployait l'empire grec? En outre, les Polonais, les Suédois, les Hongrois, les Français même plus éloignés, ont vu des princesses de Kief assises sur leurs trônes. Les divisions intestines entre les frères de la famille régnante affaiblirent tellement l'empire dans la suite, qu'il fut accablé par une puissante nation asiatique. Mais par sa propre vigueur inhérente, et sans aucun secours étranger, il secoua ce joug odieux, fit de grandes conquêtes, et prouva à l'univers ce qu'il

Russie.

Russie.

était capable de faire par sa grande puissance. Il devint ainsi rapidement une des plus grandes monarchies qui ait jamais existé. Il ne manquait au colosse qu'une main habile pour lui donner la forme ; il la trouva dans Pierre le Grand, et ensuite dans Catherine seconde. Cet empereur fut heureux, il est vrai ; et l'imprudence, ou plutôt la témérité de Charles XII, contribua beaucoup à ses succès ; mais les conséquences en eussent été moins frappantes et moins brillantes, si la force intérieure et la grandeur de l'empire n'y avait par également concouru. Sous l'impératrice Anne, la Russie, malgré toutes ses grandes victoires, et quoiqu'alliée de l'Autriche, eut encore assez d'embarras pour terminer honorablement la guerre contre les Turcs ; preuve évidente qu'on ne fit pas alors un usage convenable des forces et des ressources importantes de l'état de toutes les puissances confédérées contre le roi de Prusse dans la guerre de sept ans, Elisabeth fut celle qui lui fit le plus de mal. Les conséquences ne répondirent pas aux frais, à cause des événemens et des combinaisons qui suivirent. Mais les forces de la Russie ne se manifestèrent pas complètement alors.

Elles se déployèrent, en 1772, dans la guerre contre les Turcs, au point d'exciter l'admiration de l'univers. Quoique l'impératrice entretînt à cette époque un corps de troupes en Pologne, elle étouffait en même temps une commotion intestine; et sans aucun secours étranger, à l'aide seulement de ses propres forces, elle gagnait des victoires multipliées sur les Turcs, conquérait des forteresses et des provinces, équipait des flottes, qui répandaient la terreur jusques dans des régions où le nom russe était à peine connu. Elle anéantissait la formidable marine de son ennemi, cernait en entier la nombreuse armée des Turcs, faisait des prodiges, et concluait une paix glorieuse. De quels exploits magnifiques n'avons-nous pas été témoins dans la dernière guerre contre les Turcs! La Russie, sans l'aide d'aucune alliance étrangère, et pourvu seulement qu'on fasse un emploi convenable de ses forces, sera toujours en état de résister aux attaques de quiconque voudrait tenter de l'envahir. De grandes possessions, un peuple brave, d'excellentes productions, et des revenus considérables, la rendent véritablement grande et puissante.

Russie.

Russie. Le témoignage de l'histoire prouve que la Russie a toujours été un empire héréditaire. Le peuple, au moins la partie la plus éclairée, regardait cette succession comme avantageuse et salutaire, parce qu'elle prévenait les troubles et les calamités qui accompagnent les élections.

Lors de la vacance du trône, l'héritier en prend possession comme dans les autres pays, sans qu'il soit besoin d'aucune invitation, actes, d'hommage, etc. Cependant l'hommage est ordinairement rendu dans toutes les villes et cités, où un officier est chargé de le recevoir : il est dû par toutes les classes des sujets. Le souverain peut en dispenser, parce qu'indépendamment de cette cérémonie, les sujets sont obligés à la fidélité et à l'obéissance. Cependant, comme usage vénérable, on l'observe généralement ; mais dans les révolutions elle a été négligée. La solennité du couronnement, est aussi usitée constamment en Russie depuis plusieurs siècles. On l'y conserve également, comme une cérémonie respectacle : considérée en elle-même, elle ne serait pas nécessaire, puisque le souverain exerce auparavant la plénitude de son autorité ; en conséquence elle

a

a été souvent retardée pendant long-temps. L'empereur Pierre III, ne fût pas même couronné, et on ne fit aucun préparatif pour cette cérémonie pendant son règne. Russie.

Depuis l'introduction en Russie du christianisme, les souverains ont toujours professé la religion grecque orthodoxe : en conséquence les individus appelés au trône, ou qui entrent dans la famille impériale, adoptent préalablement cette croyance, s'ils sont auparavant d'un autre confession: quelques-uns prétendent que cette ancienne coutume est une loi fondamentale de l'empire ; nous pouvons bien imaginer au moins, que la mojorité de la nation, qui a toujours montré un fort attachement pour cette église doit être de cette opinion.

Pierre I.er jugea à propos de prendre le titre d'empereur en 1721, sur la demande des grands de l'État, et il a toujours été porté depuis par les souverains. Deux cours étrangères refusèrent d'abord la reconnaissance de ce titre, et l'accordèrent ensuite. Il fut reconnu entre tous les potentats, de donner le titre d'impérial au souverain de la Russie.

Il est notoire, et l'impératrice le déclare expressément dans ses instructions aux

Russie.

commissaires pour la rédaction du code des lois, que le monarque de Russie est absolu, ou possède une autorité illimitée. Mais nous ne devons pas en conclure que le peuple en général, ou ses différentes classes en particulier, ne jouissent pas de droits fondés sur une coutume immémoriale, ou graduellement introduite.

Ce pouvoir illimité, comme le déclare l'impératrice elle-même dans ses instructions, ne consiste pas dans la privation de la liberté naturelle des sujets, mais en ce que les pouvoirs inférieurs sont subordonnés au souverain et dans sa dépendance. Par conséquent rien dans l'empire de Russie ne peut s'opposer à l'émission d'un décret impérial. Il n'existe ni diète, ni assemblée nationale, ni États de l'empire, ni parlement, ni collége, ni aucun autre corps de ce genre, autorisé par le peuple, ou ayant par lui-même le droit de juger de la conduite et du souverain, ni de contrôler en aucune manière ses oukazs avant d'être mis à exécution, ou de prendre aucune part au pouvoir législatif et aux autres prérogatives du monarque. Il est vrai que le sénat directeur, comme cour suprême de l'empire, est revêtu d'une autorité particulière. Il n'est pas

le représentant du peuple, mais simplement une cour suprême de judicature, chargée de l'exécution des décrets qui lui sont adressés. Un conseil, même celui du cabinet, ne peut s'opposer à la volonté du souverain, puisque l'une et l'autre, ainsi que le sénat, n'existent que par lui et ne dépendent que de lui.

Russie.

En vertu de son pouvoir illimité, le souverain, sans être assujetti à rendre aucun compte, peut donner de nouvelles lois, toutes les fois qu'il le juge convenable, ou changer celles qui existent suivant les besoins de l'empire : il peut faire la guerre et la paix, imposer des taxes, lever des recrues, accorder des priviléges et des exemptions, conférer des titres et des dignités, céder ou vendre ses domaines à volonté ou les accroître par des acquêts, des conquêtes ou des négociations.

L'administration d'un aussi vaste empire demande plusieurs cours ou conseils : elle exige aussi que quelques-unes de ces cours, suivant l'étendue de leur ressort et l'étendue des affaires soumises à leur décision, soient revêtues d'une autorité considérable, et déploient en même temps une splendeur

Russie.

et une dignité convenables à l'importance de leurs fonctions.

La plupart des colléges impériaux, sont dans la résidence ou dans le voisinage, et comme placés sous les yeux du souverain. Plusieurs ont à Moscow, leurs départemens respectifs et distincts, et quelques-uns même y tiennent leur principale session, soit parce que cette capitale était autrefois la résidence et qu'à ce titre elle conserve encore quelques priviléges, soit que cet arrangement ait été jugé plus commode pour l'expédition de certaines affaires d'une nature particulière. Les colléges impériaux sont de deux espèces différentes : plusieurs ont entr'eux, le même rang et la même autorité. Dans les salles de leurs délibérations, vis-à-vis de l'un des bouts de la table, un fauteuil de parade est placé sous un dais, pour représenter le souverain, comme un signe sensible de l'autorité qui y préside, un moniteur constant pour les membres assemblés, un objet imposant qui excite le respect. Les membres des colléges se placent des deux côtés de la table, ainsi que le président.

Catherine II, à son avènement au trône, crût avoir de puissantes raisons pour don-

ner au sénat une forme toute différente : elle jugea qu'il était aussi avantageux au gouvernement de créer un conseil et un cabinet.

Russie.

Le *cabinet*, auquel appartient le soin des affaires ou intérêts privés du souverain, ainsi que la réception des pétitions, est généralement composé de dix personnes ; quiconque n'est pas satisfait d'une décision du sénat, peut en appeler au cabinet, en lui présentant une pétition. Il tient, à cet égard, la place d'un tribunal suprême, dans lequel le souverain décide en personne.

Le *conseil* fut appelé suivant l'expression russe, le conseil de sa majesté impériale. Il est composé des principaux officiers et des personnages les plus marquans de l'empire, nommément de feld-maréchaux-généraux, de généraux en chef, de sénateurs, et de conseillers privés : ils sont au nombre de quatorze.

Les deux suprêmes colléges impériaux sont le sénat dirigeant, et le synode. Le sénat fût créé par Pierre I.er, qui l'éleva au rang de cour suprême ou premier collége de l'Empire. En 1764, l'impératrice lui donna une forme entièrement nouvelle, elle régla qu'il serait composé de six dépar-

Russie.

temens, ayant chacun sa partie distincte, mais sans aucune prééminence entre eux : quatre de ces départemens sont établis à Pétersbourg, et les deux autres à Moscow : chacun d'eux publie ses ordres et les adresse aux cours inférieures. La nomination et le nombre dépend uniquement du monarque, ce sont toujours des hommes d'un rang élevé.

Ce collége impérial suprême, peut donner des ordres à tous les autres colléges impériaux, et recevoir leurs rapports : le synode forme seul une exception : il publie les lois et les édits qu'il reçoit du monarque, et veille à leur exécution. C'est enfin, le tribunal en dernier ressort, car personne ne peut appeler de ses décrets ni s'en plaindre. Quiconque est mécontent de sa sentence n'a plus d'autre ressource que de présenter sa pétition au cabinet, comme je l'ai déjà observé.

Un personnage très-important, on peut même dire le plus important du sénat, est le procureur-général, qui peut s'opposer aux résolutions prises par chacun des départemens, empêcher leur exécution et convoquer l'assemblée générale de tout le sénat pour prononcer à cet égard : il est

en outre, chargé d'un grand nombre d'affaires importantes. Russie.

Le *synode dirigeant*, le tribunal suprême spirituel de l'église grecque en Russie : ce grand collége était composé en 1789, d'un métropolitain, d'un archevêque, d'un évêque, d'un proto-pope (le confesseur impérial), d'un archimandrite, d'un proto-pope séculier, d'un premier procureur, d'un secrétaire en chef, trois secrétaires, un proto-coliste. Tous les prélats, les consistoires, les ecclésiastiques, églises, livres de religion, etc. sont sous l'autorité du synode.

Les autres colléges impériaux ont tous été institués postérieurement au sénat. Ils sont distingués de toutes les cours, même des cours supérieures, des vice-royautés, en ce que leur ressort ne se borne pas à un seul gouvernement, et en outre ils ne s'adressent pas d'abord au sénat, mais directement au souverain.

1°. Le *collége des affaires étrangères*, qui a la direction des objets ministériels; il est placé le premier dans toutes les listes publiques; il est composé du vice-chancelier et d'autres personnages éminens, deux conseillers d'État et plusieurs conseillers de

Russie. la chancellerie. Le secrétariat est composé de quatorze personnes, de vingt-six traducteurs et de plusieurrs autres officiers.

2°. Le *collége de guerre ;* il est composé de membres permanens et de membres amovibles ; ce collége ne remplit pas entièrement les fonctions d'un ministre de la guerre ; il ne doit pas même se mêler des plans d'opérations qui appartiennent uniquement au conseil. Cependant les affaires dont il s'occupe sont importantes et étendues ; elles ont rapport aux réglemens des divisions, des camps, des campemens et des quartiers généraux, aux promotions, démissions, aux ordres pour le paiement des sommes dues et à beaucoup d'autres objets.

3°. Le *collége de l'amirauté* a son président qui est grand amiral, et pour membres des amiraux et des vice-amiraux. Les chantiers, le commissariat général de guerre, les magasins, etc., sont sous sa direction. Il dirige la construction et les stations des vaisseaux, a l'inspection des forêts qui sont situées près des rivières navigables, fait les promotions, etc. ; mais, ainsi que le collége de guerre, il ne décide pas les plans des opérations.

4°. *Le collége de justice ;* il prend seulement connaissance aujourd'hui des affaires matrimoniales et consistoriales des membres des communions protestantes, car les catholiques romains sont, depuis quelques années, exempts de sa juridiction ; il n'est donc plus aujourd'hui qu'un consistoire protestant. Russie.

5°. *Le collége de commerce* est également établi à Saint-Pétersbourg ; il a un président et plusieurs membres qui s'occupent de tout ce qui intéressse le commerce intérieur et extérieur.

6°. *Le collége de médecine* a la surintendance de tout ce qui appartient au département de la médecine. Personne ne peut pratiquer l'art de la médecine dans l'empire, sans avoir préalablement subi un examen devant lui. Le titre de docteur, obtenu dans l'étranger, ni aucune autre attestation quelconque ne peuvent dispenser de cet examen ; il a la surveillance des établissemens qui ont rapport à la santé, et détermine les remèdes particuliers qui peuvent être vendus dans l'empire. Outre ces colléges, il existe beaucoup d'autres commissions particulières ou départemens qui tous ont leurs affaires particulières. De

Russie.

ce nombre sont la banque des assignations, la banque impériale ; le département de la monnaie ; le département des révisions ; la commission pour rédiger le plan du nouveau code des lois ; la commission académique établie depuis peu, qui a la surintendance de toutes les écoles et universités de l'empire ; le département du collége des finances, et en général, toutes les institutions importantes. Presque chacun des grands édifices, les maisons d'éducation, les hôpitaux, etc., ont leur bureau particulier.

CHAPITRE IX.

Législation et Police. — Constitution municipale. — La Magistrature des gouvernemens. — La Cour de conscience ou la Cour d'équité.

Il y avait dans l'empire de Russie, plusieurs gouvernemens si vastes, qu'aucun royaume de l'Europe ne les égalait en étendue superficielle. Le Gouverneur général était alors surchargé d'affaires ; la justice, la police, la perception des impôts, le soin de pourvoir à la sûreté intérieure et extérieure, et la surintendance de mille autres objets importans, reposaient entièrement sur lui. Il était donc impossible à un seul homme de remplir ces différens emplois avec l'exactitude convenable ; il n'existait d'ailleurs ni cours de justice, ni conseils d'administration. Catherine II conçut donc le dessein de donner à son empire une forme totalement différente, de le diviser en gouvernemens mieux proportionnés, et ceux-ci en autant de cercles, en assignant à chacun d'eux leur cour particulière. L'ins-

Russie.

Russie.
titution des vice-royautés mit ce projet à exécution.

L'impératrice avait principalement pour but, dans cette institution, de rendre l'administration de la justice plus facile et plus impartiale, d'établir une plus grande régularité et plus d'uniformité dans les procédures, de mettre des bornes à l'autorité arbitraire d'un commandant impérieux, d'assurer à chacun justice et protection, de réformer beaucoup d'abus, d'améliorer le sort de plusieurs classes du peuple, de provoquer la circulation de l'argent, d'ouvrir un débit et un débouché plus commodes aux denrées du pays, etc.

Une institution si salutaire, et qui offrait tant d'avantages fut reçue avec une joie inexprimable par toute la nation qui n'avait pas encore joui d'une constitution juridique. Ces ordonnances fixent les époques et le temps de la session des cours de justice, le mode et les époques où l'élection des juges doit être faite. Ils étaient parfaitement adaptés au caractère de la nation Russe, dans tous les départemens. Mais ce pays, en général, est une preuve qu'on peut très-bien remplir une charge de judicature, et administrer la justice avec

droiture et équité, sans avoir reçu une éducation académique, ni être membre d'une université. Russie.

Chaque gouvernement devait avoir une population de 3 à 4 cent mille individus mâles; cette quotité n'est cependant pas invariable, plusieurs en contiennent beaucoup moins et d'autres beaucoup plus. Chacun d'eux a son gouvernement et son vice-gouverneur. Il y a un gouverneur général, nommé communément pour deux, et quelquefois, mais rarement, pour trois gouvernemens. Ils sont divisés en plusieurs cercles suivant leur étendue et leur population; mais les gouvernemens qui seraient trop vastes sont divisés en deux provinces, quelquefois davantage, et celles-ci en plusieurs cercles. On calcule de 20 à 30 mille individus mâles par chaque cercle ou district, mais cette règle a également ses exceptions. Chaque gouvernement a sa ville capitale, où la principale magistrature, c'est-à-dire, le gouverneur général et le gouverneur et les cours supérieures tiennent leurs sessions. Chaque cercle porte le nom de sa ville principale, où résident les officiers du cercle. Les officiers ont des appointemens et des grades attachés à

Russie. leurs places respectives. Le gouverneur général est en quelque sorte le sur-intendant de tous les officiers de la vice-royauté, mais sans être ni juge ni législateur ; cependant dans les délibérations des magistrats, auxquelles ils préside, il peut adopter tous les réglemens qui sont jugés convenables et les faire exécuter. Il ne peut ni imposer des taxes sur le peuple, ni imposer des peines, quoique ce soit lui qui ordonne l'exécution des sentences légalement prononcées.

C'est communément un feld-maréchal qu'on éleve à cette dignité. Outre les gros appointemens attachés à son rang, il reçoit encore une somme considérable pour les dépenses de sa table.

Le gouverneur qui est également un personnage de grande importance, remplace le gouverneur-général en son absence ; il a aussi par lui-même une influence considérable dans tout ce qui regarde le gouvernement. Il reçoit aussi une somme pour sa table.

Le vice-gouverneur est président de la chambre des finances. Ce poste est également occupé par des militaires, ou par des membres du département civil.

Les différens conseils viennent ensuite; ils ont chacun leurs officiers de chancellerie. Russie.

La magistrature de ce gouvernement est la cour supérieure des magistrats de toutes les villes du gouvernement. Elle consiste en deux présidens et six assesseurs. Ces derniers sont élus au scrutin, tous les trois ans, parmi les marchands et bourgeois de la ville capitale du gouvernement.

La cour de conscience, ou la cour d'équité, est un tribunal qui n'existe dans aucun autre pays. Elle est chargée de veiller à ce que les prisonniers ne soient pas détenus sans jugement. Elle accommode les procès par un compromis entre les parties quand elle en est réquise; détermine toutes les causes qui concernent les mineurs, les fous, les imbécilles, etc. Elle est indépendante de tous les tribunaux du gouvernement. Elle est composée d'un président, de deux assesseurs de la noblesse pour les causes entre les nobles, deux de la classe des bourgeois pour les contestations entre les gens de cet ordre, et deux de la cour des statuts, ou des habitans des campagnes pour les affaires de cette classe. Ces assesseurs sont choisis tous les trois ans par leurs pairs.

Dans chaque cercle, il y a trois ou quatre

Russie.

tribunaux de judicature. Une cour de cercle pour les causes civiles et criminelles. Une cour d'orphelins nobles ; une cour inférieure des statuts, chargée particulièrement de de toutes les matières de police concernant les campagnes ; elle juge aussi des causes criminelles, prononce des jugemens et ordonne des exécutions.

Chaque vice-royauté a son uniforme particulier que sont obligés de porter ceux qui occupent quelqu'emploi civil, principalement lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions. Les autres personnes de distinction ont aussi la permission de le porter. Catherine II en recommanda généralement l'usage pour empêcher le luxe de l'habillement.

L'administration des villes a pris sous Cathérine II une forme nouvelle, chacune d'elles étant gouvernée par ses propres magistrats. L'élection se fait tous les trois ans; dans les petites villes tous les bourgeois y concourent ; dans les autres, par certaines classes désignées par les statuts, mais toujours au scrutin. Aussi les villes de Russie qui autrefois, à l'exception d'un très-petit nombre, n'avaient point de gouvernement régulier, ont maintenant une constitution établie

établie sur un plan aussi équitable que le permettait la nature des circonstances. Un des réglemens des plus utiles de Cathérine II, est celui qui a ordonné la construction des magasins publics, aux dépens de la couronne, dans un grand nombre de villes de cercle. Ils sont toujours remplis de grains et on les ouvre toujours dans le temps de disette. Les bourgeois et le peuple des campagnes reçoivent aussi beaucoup d'avantages de l'institution des foires annuelles, et des marchés qui se tiennent toutes les semaines dans les villes. On ne doit pas oublier d'ajouter que quiconque le veut, peut maintenant devenir bourgeois sans avoir aucun égard aux distinctions de naissance ou de religion, toutes questions sur ces matières étant strictement défendues. Russie.

De toutes les institutions politiques, il n'en est pas de plus propre à assurer le repos de chaque citoyen qu'une bonne police. La prospérité d'un État, ses relations avec les puissances étrangères, même la liberté politique dont on jouit dans son sein, ont moins pour objet le bonheur individuel, que celui de l'ensemble de la nation. Mais les soins de la police ont directement rapport à tout ce qui nous intéresse comme

Russie.

membres de la société, comme époux, comme pères. Il est des pays où, quoique le gouvernement en impose peu au-dehors et que la liberté politique soit gênée en-dedans, l'homme est heureux, parce qu'il jouit de la sécurité et de la liberté civile; tandis que dans d'autres où la puissance nationale est formidable, c'est tout le contraire.

Mais, il faut l'avouer, la liberté civile n'est bonne qu'autant qu'elle est accompagnée de la liberté politique, autrement la tranquillité qu'elle produit ressemble à la tranquillité des tombeaux.

La police de Pétersbourg est bien organisée. Le maître général de police a sous lui un tribunal composé d'un maître de police particulier, de deux présidens; l'un pour les affaires criminelles, l'autre pour les affaires civiles, et de deux conseillers pris dans la classe des bourgeois. Ce tribunal est spécialement chargé de maintenir le bon ordre, de veiller sur les mœurs publiques, de faire observer les lois, et de prendre garde qu'on exécute les ordres du gouvernement et les jugemens des cours de justice. Comme ce tribunal ne pourrait pas seul

remplir son but, il y en a d'autres qui lui sont subordonnés. Russie.

Pétersbourg est divisé en dix quartiers, chacun desquels a un président, dont les devoirs et les droits sont très-étendus. Il faut que chaque président connaisse bien son district, sur lequel il exerce une sorte de censure et d'autorité paternelle. Sa maison ne peut être fermée ni le jour ni la nuit, et doit servir de refuge à tous ceux qui sont en danger, ou qui éprouvent quelque malheur. Il ne peut pas sortir de la ville pendant deux heures, sans charger quelqu'un de le représenter en son absence; et dans toutes les fonctions de sa charge, il est accompagné de deux sergens.

Pétersbourg a cinq cents gardes de nuit, qui se tiennent dans des corps de garde placés au coin des rues. Le service de la police s'y fait presque insensiblement, mais avec tant d'exactitude, et il s'y commet si rarement des meurtres et même de vols, qu'on s'y promène à toute heure de la nuit sans crainte d'être attaqué. Tous les matins, à sept heures, les inspecteurs de quartier vont rendre compte au président de leur département de ce qui s'est passé pendant les vingt-quatre heures précédentes. A huit

Russie.

heures, les présidens vont faire leur rapport au tribunal de police, qui juge immédiatement les personnes arrêtées dans la nuit.

Pétersbourg est une des grandes villes de l'Europe où les maisons de jeu sont les moins tolérées ; on y proscrit, autant qu'il est possible, les jeux de hasard. Malgré cela, on joue encore à Pétersbourg. La passion du jeu est un vice inhérent à toutes les sociétés, et qui s'accroît à mesure qu'elles deviennent plus corrompues.

Le tumulte et les querelles sont rares dans les rues et même dans les cabarets. Il y a pour certaines affaires un tribunal assez singulier, connu sous le nom de cour orale.

Dans chaque quartier de Pétersbourg, se trouvent un ou deux juges de la cour orale, lesquels sont choisis dans la classe des bourgeois, et ont pour adjoints un petit nombre de jurés. Cette cour tient ses séances avant midi, et n'instruit les procès que verbalement. Cependant elle inscrit ses décisions dans un journal qui est présenté une fois par semaine au président du quartier. Quand une plainte est portée à la cour orale, elle la fait connaître verbalement au

président, et l'accusé ne peut pas tarder plus de vingt-quatre heures à se présenter devant les juges. Chaque cause doit être jugée dans un jour, ou tout au plus dans trois. La cour orale communique le journal de ses décisions au président du quartier pour qu'il les ratifie ; et si les plaideurs ne sont pas satisfaits des jugemens de cette cour, ils peuvent en appeler à un autre tribunal.

Russie.

On ne voit point de mendians dans les rues de Pétersbourg. Les pauvres vieillards et tous ceux qui ne peuvent pas gagner leur vie, sont reçus dans un hôpital où l'on prend soin d'eux. Quant aux gens laborieux qui cherchent du travail, et aux paresseux qui ne veulent pas travailler, voici ce que Catherine II a fait pour eux. En 1782, elle a établi des agens ou courtiers, à qui peuvent s'adresser tous les jours, à une heure indiquée, ceux qui cherchent du service et de l'ouvrage, et ceux qui ont besoin d'ouvriers ou de domestiques. Le courtier est obligé d'écrire sur son registre le nom et les demeures des personnes qui ont recours à lui, ainsi que les conventions auxquelles il préside ; car, en cas qu'il survienne quelque diffé-

Russie. rend entre les parties, son registre fait foi. Pour engager le public à profiter d'une institution si utile, l'impératrice a voulu que la cour orale et le tribunal de police n'admissent aucune plainte entre les maîtres et les domestiques, si leurs conventions n'étaient pas inscrites sur les registres d'un courtier; et les ouvriers et les domestiques sans emploi, qui négligent de s'adresser au courtier, sont chassés de la ville.

La maison de travail de Pétersbourg contient non-seulement les personnes qui s'y présentent volontairement pour travailler, mais beaucoup d'autres qu'on y renferme par force, telles que des paresseux, des vagabonds, des mendians robustes, et des voleurs qui n'ont pas dérobé au-dessus de vingt roubles. Il semble qu'une police éclairée ne devrait pas permettre qu'on mît des vagabonds et des voleurs avec des gens honnêtes qui ont besoin de travailler.

Il y a à Pétersbourg quatre prisons, l'une desquelles mérite d'être décrite, parce qu'elle a été bâtie sur le plan du célèbre philantrope Howard, qui s'était voué à adoucir le sort des prisonniers, et parcourut l'Europe dans ces bienfaisantes intentions.

Russie.

C'est un vaste édifice à deux étages et de forme pentagone. On n'y voit point de fenêtres en dehors, et il n'y a qu'une seule porte, qui est de fer. Dans chacun des cinq angles, est une tour qui s'élève au-dessus du toit et sert de magasin. Chaque étage a une suite de chambres, dont l'entrée est sous une galerie couverte, et qui, quoique de différentes grandeurs, sont toutes construites de la même manière. Chacune a une fenêtre placée très-haut, un poîle en brique, une table et un siége de pierre, une porte de fer; et dans le mur, un cabinet pour satisfaire les besoins naturels. Dans le milieu de la cour, est une petite prison de la même forme que la grande, et où, indépendamment des chambres pour les prisonniers, l'on trouve une chapelle, un comptoir, un corps-de-garde, et une chambre de correction.

L'espace qui est autour de cette petite prison et qui a environ six pas, est destiné à faire prendre l'air aux prisonniers.

Catherine II a établi à Moscow et à Pétersbourg, des hôpitaux pour les enfans trouvés et les femmes en couche. Ces hôpitaux sont très-grands, et tout ce qui a rapport à leur administration, aux soins

Russie.

qu'on donne aux malades, et à l'éducation des enfans, annonce beaucoup d'ordre et d'intelligence. L'impératrice avait senti que, dans ces sortes d'établissemens, il ne fallait rien faire à demi.

Là, toutes les femmes qui se présentent pour accoucher, sont bien reçues, soit le jour, soit la nuit. On ne leur demande pas même qui elles sont ; et elles peuvent, si elles veulent, rester voilées durant tout le séjour qu'elles font dans cette maison.

Les enfans y sont reçus à toute heure du jour et de la nuit. Personne n'a le droit d'arrêter dans la rue quelqu'un qui porte un enfant à l'hôpital, et personne dans l'hôpital n'ose demander à qui appartient l'enfant, ni qui est-ce qui le porte ; il faut seulement qu'on dise si l'enfant est baptisé et quel est son prénom.

Si la personne à qui est l'enfant ne veut pas le porter elle-même à l'hôpital, elle peut s'adresser à quelqu'un des prêtres qui desservent les paroisses de la ville, ou bien elle peut le déposer dans la maison des pauvres, ou dans quelque couvent; car les portiers de ces maisons sont obligés de le recevoir.

On reçoit à l'hôpital tous les enfans qui n'ont pas atteint l'âge de cinq ans, ou qui ne sont pas nés esclaves, parce que tous ceux qui sortent de cette maison sont libres. On leur enseigne à lire et à écrire; et ensuite on leur donne le métier qui leur convient. Catherine II et Paul Pétrowits ont signalé leur magnificence envers cette maison, et beaucoup de particuliers les ont imités. Russie.

CHAPITRE X.

De la Religion russe. — Pratiques populaires. — Nombre des couvens. — Moines et Ecclésiastiques. — Hiérarchie de l'Église russe. — Origine et progrès de la littérature russe. — Remarques sur la vie de Pierre I.er par Voltaire. — Des Poètes et du Théâtre russes. — Traductions en langue vuglaire.

Russie. LES Russes suivent assez constamment les dogmes, les rites, la lithurgie de la communion grecque. Les actes privés de leur religion, les prières, les jeûnes des mercredis et vendredis, l'observation scrupuleuse du même nombre de carêmes, le culte extérieur du peuple et les superstitions sont à peu près les mêmes.

La version de la Bible est en langue slave, et faite d'après le grec des Septante; c'est aussi en cette langue que se célèbre la messe et les offices divins.

Il n'y a ni siéges, ni bancs dans les églises; le souverain et les laïcs y sont debout,

la tête découverte pendant l'office. Le souverain, l'héritier présomptif de la couronne et quelques seigneurs privilégiés, sont les seuls qui peuvent entrer dans le sanctuaire. Russie.

Les messes russes et les offices publics consistent en beaucoup de petites cérémonies, de chants et de prières, auxquels le peuple ne répond que par des signes de croix multipliés, par des prosternations, le front contre terre, et par ces mots: *Gospodi, pomeloni;* Seigneur, ayez pitié. On prêche très-rarement, et seulement à la cour. Dans les fêtes solennelles, le clergé est magnifiquement vêtu. Les Russes n'ont point de livres de cantiques. Leurs chantres très-nombreux ne chantent que des pseaumes; et la musique instrumentale n'est pas tolérée dans les églises.

Dans les maisons, il y a toujours une image pendue vers la fenêtre; dans les rues, il y en a d'exposées à la dévotion publique; quelques pressés que soient les passans, ils s'arrêtent devant elles, et les saluent de plusieurs révérences entremêlées de signes de croix.

La première chose que l'on fait en entrant dans une chambre, c'est de chercher

Russie.

des yeux l'image, de la fixer avant tout, de faire le signe de la croix; après quoi, on salue le maître et la maîtresse de la maison. Ces images multipliées à l'infini, sont richement ornées dans plusieurs maisons. On ne leur voit ordinairement que la tête et les bras; le reste est couvert d'une étoffe d'or ou d'argent, sur laquelle on a placé des pierreries de différentes couleurs; d'autres sont aussi couvertes de perles orientales. L'image de Saint Nicolas a la prééminence sur toutes les autres parmi le peuple.

Les siècles gothiques n'ont point laissé en Russie, comme ailleurs, de ces monumens où la hardiesse et la majesté respirent à travers les ruines du goût et de l'élévation. Tous les temples y sont bâtis à la manière des Grecs; et leurs sommets, d'une uniformité maussade, se terminent tous par un dôme entouré de quatre plus petits. Les images de l'intérieur des temples se ressemblent toutes. Les figures en sont lugubres et monotones et d'un sombre sans intérêt; elles portent l'empreinte du pinceau de l'esclavage, et d'une imagination noire, triste et terrassée.

Le peuple passe rarement devant une

Russie.

église sans s'incliner profondément, sans faire des signes de croix et sans dire, *Gospodi, pomeloni.* Lorsque la conscience lui reproche quelques grands crimes, il n'ose pas entrer dans l'église; mais il se prosterne devant la porte, le visage contre terre, et la bat avec le front. Ces démonstrations extérieures de dévotion ou de pénitence tiennent bien plus à l'usage, au fanatisme, qu'à la religion. Il n'est pas rare de voir des hommes du peuple diriger de loin leurs pas vers une église, faire de nombreux signes de croix, en demandant à Dieu l'occasion de prendre quelque chose. Après cette cérémonie, ils rodent, cherchent, trouvent, volent et revienent devant la même église, remercier Dieu de l'occasion qu'il leur a fournie.

Avant le carême qui précède Pâques, les Russes ont une semaine qu'ils appellent *Semaine de beurre*, parce qu'on cesse alors de se nourrir de viande, et que l'usage du beurre est encore permis. Cette huitième semaine avant Pâques, est le carnaval des Russes, et cette semaine est redoutable par les excès du peuple; il ne s'occupe qu'à boire, à se divertir. La consommation d'eau-de-vie est énorme; et ceux qui

Russie.

manquent d'argent pour satisfaire ce goût dominant, ne négligent aucun des moyens qui peuvent leur en procurer. Le jour de Pâques, tous les Russes s'embrassent amicalement, se baisent sur la bouche, et se donnent un œuf teint et enjolivé.

Il y a en Russie un grand nombre de fêtes d'Église et de fêtes politiques, instituées pour les jour de la naissance, du nom de baptême des souverains, des fêtes d'ordre de chevalerie, de victoires remportée sur les ennemis, etc.

Saint Nicolas est le patron de l'empire. L'ancienne tradition porte qu'il arriva en Russie par eau, sur une pierre qui avait la forme d'une meule de moulin, et qu'il débarqua à Novogorod.

Les Russes comptaient autrefois par les années du monde; et le premier de l'an tombait au premier de septembre; c'est encore ainsi que comptent les ecclésiastiques de l'empire. Le vieux style que Pierre I.er a adopté en 1700, diffère de onze jour du calendrier grégorien, quoique dans ce temps il est dit qu'on ne retranchera que dix jour. Cette différence vient de ce que les mathématiciens qui travaillèrent à cette correction, afin de fixer l'équinoxe

du printemps, d'où dépend la Pâque, établirent que les années 1700, 1800 et 1900 ne seraient point bissextiles. Ainsi le vieux style a eu, en 1700, un onzième jour plus que nous. Avant cette réforme, la nouvelle année commençait au premier de septembre ; on la célébrait par une procession solennelle, où se trouvaient le czar et le patriarche. Quand ils étaient à portée l'un de l'autre, le czar et le patriarche se baisaient. Les Russes profitaient de ce moment pour jeter des suppliques aux pieds de leur souverain. La fixation de l'année au premier janvier fit beaucoup de mécontens, et ce changement parut aux Russes d'alors un renversement de religion.

La procession des Rameaux était encore plus triomphale pour le patriarche. Le czar marchait à pied, et menait par la bride le cheval sur lequel le patriarche était monté, représentant Jésus-Christ entrant à Jérusalem. Il faut posséder l'art d'accorder les contraires, pour représenter l'humilité du Sauveur avec cette pompe mondaine. Pour que la ressemblance de la monture fut plus exacte, les oreilles du cheval étaient prolongées.

Russie.

La bénédiction des eaux est très-auguste et très-pittoresque ; elle est accompagnée des plus grandes cérémonies. La cour impériale, le clergé, le militaire et tous les ordres de l'État y assistent. La Neva est couverte de monde. Les prêtres y éteignent des cierges, y jettent des croix ; le peuple s'y plonge. On y baptise en plein air, malgré l'intensité du froid, qui excède souvent 28 et 30 degrés.

Le divorce est autorisé par la religion grecque, et permis en Russie dans certains cas. Anciennement les Russes se mariaient sans se connaître, même de figure. Les filles et les femmes vivaient à l'asiatique, enfermées et voilées. Tous les mariages se faisaient par entremise. Pierre I.er défendit de marier personne sans le consentement réciproque des deux parties, et voulut qu'il fût permis de se rendre visite et de se parler, six semaines au moins avant le mariage.

Les prêtres russes se marient ; il est même nécessaire qu'ils soient mariés, car on n'en reçoit point qui n'ait une femme légitime ou qui ne fasse vœu d'en prendre une. Tous les prêtres séculiers portent la barbe, des cheveux lissés et des habits longs. Leur nombre

nombre est considérable : on l'évalue à 67 ou 68 mille personnes. Celui des églises ne l'est pas moins ; on en compte, dit-on, plus de 1500 à Moscow. On sonne souvent les cloches, leur son étant regardé comme faisant partie du service divin. Qu'on juge du nombre et du carrillon. Elles n'ont pas de battans dans l'intérieur ; elles sont fixées, et on les frappe avec des battans détachés.

Russie.

Il n'y a en Russie que 159 couvens de religieux, qui ont à leur tête cinquante-huit archimandrites et quatre-vingt-dix-neuf prieurs. Tous les moines qui se trouvent dans les siéges épiscopaux et dans les monastères, sont au nombre de deux mille six cent soixante-dix-sept.

Les monastères des femmes sont fixés à 67, et chaque monastère à une abesse. Le nombre total des religieuses est de 1299.

Les prêtres et les autres ecclésiastiques attachés aux couvens des religieuses et aux cathédrales, sont fixés au nombre de 1535. Il y a 336 personnes attachées aux chancelleries des siéges épiscopaux ; 248 inspecteurs et intendans ; 3833 domestiques pour servir les évêques et les couvens.

Cet état exact vient de l'impératrice même.

Russie.

Le nombre des moines et des religieuses est beaucoup diminué depuis Pierre le Grand qui défendit, en 1722, de recevoir un moine au-dessous de l'âge de trente ans, et une religieuse au-dessous de cinquante et même de soixante ans. Il y a vingt-six diocèses et vingt-sept prélats ; on leur donne de grands titres en leur parlant.

Les moines ne portent point leur nom de baptême ; on leur donne ordinairement des noms grecs, en observant que ces mêmes noms commencent toujours par la première lettre de chaque nom de baptême. Les abbés des couvens sont nommés *archimandrites ;* les archevêques et les évêques sont nommés *archierei.*

L'archevêque de Moscow a sous lui les évêques de Resan, de Sousdal, de Rostof, de Colomna, de Twer.

Dans le gouvernement de Pétersbourg, l'archevêque de Novogorod a sous lui les évêques de Pleskof et d'Olonetz.

Ceux de Tchernigof et de Pereislave, de l'archevêché de Kiof, et ceux de Viatka et de Permie, de l'archevêché de Casan.

Le gouvernement d'Astrakan n'a qu'un évêque. Dans celui de Sibérie, il y a un ar-

chevêque. Dans celui d'Archangel, on compte l'archevêque de Vologda, les évêques de Kobnogorod ou d'Archangel et d'Oustioug. Russie.

Les gouvernemens de Voronetz, de Smolensko, de Novogorod inférieure, n'ont chacun qu'un évêque.

L'impératrice Catherine II a divisé tous les diocèses de son empire en trois classes; ceux de Novogorod, de Moscow et Pétersbourg, sont par leur rang, de la première classe.

Les huit diocèses qui forment la seconde, sont ceux de Casan, d'Astrakan, de Tobolsk, de Rostof, de Pleskof, de Kurtesk, de Rezan et de Twer.

Les quinze diocèses compris dans la troisième classe, sont ceux de Smolensko, de Nigenei-Novogorod, de Bielogorod, de Sardal, de Vologda, de Kolumna, de Viatka, d'Archangel, d'Oustioug, de Voronetz, de Jatoutzki, de Pereislave, de Kastoma, de Volodomir et de Tambof.

En 1719, Pierre I.er fit connaître ses intentions par un manifeste qui portait qu'à la place d'un patriarche, on établirait, pour gouverner l'Église de Russie,

Russie.

un synode perpétuel. Ce synode ou collége ecclésiastique est composé d'un président. Le souverain s'est réservé cette dignité pour lui-même, d'un vice-président qui est un archevêque, de trois conseillers évêques, de six archimandrites, en qualité d'assesseurs; pour remplir la dignité de vice-président, le synode et le sénat présentent chacun un sujet. Le prince choisit celui qui lui paraît le plus capable. Lorsqu'il vaque une place de conseiller ou d'assesseur, le synode seul nomme deux personnes, et le souverain choisit celle qui lui convient. Il y a encore dans ce synode des places qui sont occupées par des laïques, comme celle de procureur général, de premier secrétaire, et d'autres secrétaires subalternes. Leurs fonctions sont détaillées fort au long dans le règlement publié par Pierre I.er.

Lorsqu'il est question d'une affaire importante, on la porte devant le souverain et dans le sénat, ou, dans un cas pareil, le synode se rend en corps et siége au-dessous des sénateurs. Le synode à son bureau de justice, sa chambre des finances, et un bureau d'inspection sur les écoles et sur l'imprimerie.

L'oukas de Catherine II, du 26 février 1764, qui a force de loi dans son empire, a fixé irrévocablement le sort temporel des moines et des religieuses, et la conduite morale qu'ils doivent observer. Par ces arrangemens, tous les siéges archiépiscopaux et épiscopaux, les couvens, les cathédrales, les paroisses ont des rentes pécuniaires annuelles qu'ils reçoivent du collége d'économie, chargé de l'administration des biens ecclésiastiques, sans avoir les peines, les embarras et les difficultés inséparables de la régie des terres. On a assigné en outre à chaque siége épiscopal, des maisons de campagne à proximité, pour leur économie particulière, ainsi que la pêche, des pâturages et du bétail. Russie.

On compte ordinairement dans l'Empire 18,350 églises paroissiales ou cathédrales de la religion grecque orthodoxe. Il faut y ajouter une multitude d'églises conventuelles et autres petites églises qui n'ont point de prêtres particuliers, et sont regardées comme succursales, et une grande quantité d'églises des autres confessions, soit dans les provinces riveraines de la Baltique, ou dans la Russie Blanche.

Le clergé jouit de droits et de priviléges

Russie.

qui lui sont particuliers. Ses membres, même ceux du bas clergé, sont très-respectés. Le peuple même a du respect pour les membres du clergé qui mènent une vie contraire à leur état. Ils ne peuvent subir aucune punition corporelle sans avoir été préalablement déconsacrés. Ils sont exempts de taxes; le prêtre séculier même ne paie point de capitation pour ses enfans, mais lorsqu'il en a plusieurs, il doit fournir son contingent pour les recrues.

Tous les monastères suivent la règle de Saint-Basile, conséquemment on ne connaît qu'un ordre de moines en Russie. Il n'y a jamais eu dans les monastères, ni dans les cathédrales de prébendes de chanoines, ni sous d'autres noms, d'officiers de cette espèce. On n'a jamais mis en Russie un enfant dans un cloître pour enrichir ses frères et ses sœurs, ou pour diminuer le fardeau d'une nombreuse famille. Les femmes séparées, ou divorcées d'avec leurs maris, sont mises dans des couvens, mais rarement ou jamais sans leur consentement.

Le clergé est toujours habillé comme lorqu'il officie. Ce vêtement tient du goût oriental; mais les habits d'aute l sont de dif-

férentes couleurs, souvent de brocards très-riches. Les moines sont toujours habillés en noir, et sont aussi distingués par des bonets de carton fort élevés, entourés de crépon. Russie.

CHAPITRE XI.

Nature du climat et du sol. — Utilité du froid et de la glace. Salubrité de l'air dans presque toute la Russie

Russie.

On doit naturellement conclure de l'énorme étendue de l'empire de Russie, et de sa situation, que la température de l'atmosphère doit infiniment varier dans ses différentes parties. Il contient beaucoup de régions qui jouissent de l'air le plus pur et du ciel le plus doux; mais un plus grand nombre d'autres dont le climat est extrêmement dur et froid; et beaucoup d'autres encore où les exhalaisons de la terre ne sont pas saines. Les parties situées vers le sud, possèdent une température chaude et agréable sous laquelle fleurissent et abondent presque toutes les plantes et végétaux des pays beaucoup plus rapprochés de l'équateur.

D'autres parties encore dans les hautes latitudes septentrionales, quoique n'étant pas toujours couvertes de glaces éternelles, éprouvent cependant un froid si violent;

qu'il en exclut entièrement l'art de l'agriculture. En général, le climat n'est pas excessivement chaud, si ce n'est en Tauride en certaines saisons : plus rarement et pendant moins long-temps ; dans quelques autres contrées, mais dans beaucoup de régions, il est extrêmement froid. Non-seulement le superflu d'une partie de l'Empire fournit à l'autre ce que celle-ci ne peut produire ; mais aussi la nature a sagement pourvu à ce que chaque climat soit approprié aux besoins de ses habitans, en les adaptant à la température sous laquelle elle a placé ces derniers. Si elle a refusé aux régions les plus avancées dans le Nord, la faculté de produire le blé, elle y a répandu une abondance de mousse pour les animaux; et pour les hommes, une variété de baies, de poissons et de fruits sauvages; mais dans le sud, sa libéralité se déploie ; c'est-là que sous une atmosphère douce et agréable, elle accorde aux habitans un superflu des plus belles productions.

Russie.

Dans les régions du nord et du centre, les hivers sont très-froids et les jours extrêmement courts ; mais en été, ils sont d'autant plus longs et les chaleurs quelquefois grandes. Dans plusieurs de ces contrées, les

Russie.

filles vont toujours tête nue, et les femmes ne portent que de légers bonnets de toile. Dans les fortes gelées, pourvu qu'on soit convenablement vêtu, et qu'on s'abstienne de s'asseoir, et surtout sur la neige, ce qui peut souvent coûter la vie, on est plus sain et mieux portant que dans l'atmosphère humide de l'automne. Une preuve certaine que le climat, en général, n'est pas préjudiciable à la santé, c'est le grand nombre de personnes qui, dans toutes ces contrées, parviennent à un âge très-avancé.

La gelée, et encore plus la quantité de neiges qui l'accompagne sont d'un avantage infini pour l'empire, parce qu'elles facilitent singulièrement les transports par terre. Sans la neige et la gelée, beaucoup de provinces ne pourraient pas se procurer les denrées nécessaires à la vie, ni convertir leurs productions en argent. Le chemin du traîneau n'est pas plutôt formé, que les campagnes sont couvertes de voitures. Dans plusieurs cantons, spécialement dans les forêts marécageuses, les mâts, les poutres, les bois de chauffage, etc., ne peuvent se transporter qu'en hiver. Un seul hiver assez doux pour ne pas produire de neige, occasionnerait dans beaucoup de régions

la suspension totale du commerce, tant intérieur qu'étranger. Il est en outre des régions où la plus grande partie de l'année peut, à proprement parler, s'appeler l'hiver; d'autres, où il ne dure que quelques semaines; quelques-unes, où les orages sont très-fréquens; d'autres, où ils sont extrêmement rares: les environs de la mer Glaciale sont du nombre de ces derniers. D'après quelques phénomènes mentionnés dans les voyages des académiciens, on serait tenté de supposer que le nord même de la Sibérie devait avoir anciennement un climat beaucoup plus doux qu'il ne l'est aujourd'hui, ou qu'il y a eu une étonnante révolution dans la nature. A l'appui de cette supposition, nous pouvons produire les squelettes d'éléphans et d'autres gros animaux qu'on a trouvé dans la terre sur les côtes de la mer et les bords des fleuves qui baignent ces contrées. Russie.

On peut généralement diviser l'Empire en trois grandes régions, par rapport au climat, et par conséquent, aux productions de la nature, savoir:

1.° La région située au-dessus du 60.e degré et qui s'étend jusqu'au 78.e degré de latitude nord;

Russie.

2.° La région placée entre le 50.e et le 60.e degré de la latitude nord ;

3.° La région qui se trouve en-deçà du 50.e et qui s'étend jusqu'au 45.e degré.

La première est la plus désagréable et la plus froide. L'hiver est extrêmement rigoureux dans ces contrées, spécialement en Sibérie.

Le seconde région peut être appelée la région tempérée, eu égard à sa fertilité.

La troisième est le climat chaud : elle offre des productions, telles que le vin et la soie, que les deux premières ne peuvent pas fournir. A Astrakan, la chaleur est quelquefois si intense, que le mercure du thermomètre de Fahrenheit monte à 103 et demi, et la pluie est alors si rare, qu'à moins d'un arrosement artificiel, toutes les plantes se dessèchent. Parmi les plus belles et les plus fertiles contrées des parties méridionales, on compte la partie montagneuse de la Tauride. M. Pallas, dans un de ses ouvrages, fait un tableau si animé et si délicieux de cette partie, que j'ai cru faire plaisir aux lecteurs en l'insérant ici.

« Une des régions les plus agréables et « les plus fertiles de l'Empire, est la belle

« vallée en demi-cercle et en amphithéâtre
« formée par les montagnes Taurides sur Russie.
« les rivages du Pont-Euxin. Ces vallées
« qui jouissent du climat de la Natolie et
« de l'Asie mineure où l'hiver est à peine
« sensible, où le prime-rose et le safran
« fleurissent en février, où le chêne con-
« serve fréquemment son feuillage pendant
« tout l'hiver; sont, à l'égard de la bota-
« nique et de l'économie rurale, la plus
« belle partie de la Tauride, et peut-être
« de toute l'étendue de l'Empire. Ici, croît
« et fleurit partout en plein air, le laurier
« toujours vert, l'olivier, le figuier, le
« grenadier, qui sont peut-être des restes
« de l'ancienne culture des Grecs. Dans
« ces heureuses vallées, les forêts sont
« composées d'arbres fruitiers de toute es-
« pèces, ou plutôt chaque forêt n'est qu'un
« grand verger cultivé par la seule nature.
« Sur les côtes de la mer, le câprier se
« propage spontanément et sans le secours
« de l'art. La vigne sauvage ou plantée,
« s'allie aux arbres les plus élevés, ou s'en-
« trelaçant aux arbustes à fleurs, forme
« avec eux des festons et des haies déli-
« cieuses. Le contraste des vergers et de
« la riche verdure avec l'aspect sauvage

Russie.

« et imposant des montagnes, et des rochers « d'alentour, dont quelques-uns cachent « leurs têtes dans les nues, tandis que « d'autres s'écroulent en ruines; les fon- « taines et les cascades dont les eaux cou- « rantes font un effet charmant; la vue en- « fin de la mer où l'œil se perd dans une « étendue sans bornes. Toutes ces beautés « réunies forment un ensemble si pitto- « resque et si délicieux, que le poète ou le « peintre le plus protégé des muses, ne « saurait imaginer rien de plus charmant. « La vie simple des heureux montagnards « tartares qui habitent ce paradis terrestre, « leurs cabanes couvertes de chaumes, « dont quelques-unes sont creusées dans le « rocher sur le penchant des montagnes, « d'autres placées parmi l'épais feuillage « des vergers; les troupeaux errans de « moutons et des chèvres grimpans jus- « qu'au sommet du rocher solitaire; le son « de la flûte pastorale, dont les échos des « montagnes repétent les tons plaintifs: « tout ici renouvelle l'image de l'âge d'or, « son innocence et sa simplicité: tout ici « contribue à faire chérir la vie champêtre « et retirée; et pour la seconde fois, nous « éprouvons qu'on peut aimer la demeure

« des mortels, que les horreurs de la guerre, « la sordide poursuite des richesses dans « les grandes villes et le luxe traînant à sa « suite tous les vices qui infestent la société, « rendent sitôt intolérable pour le sincère « amateur de la sagesse et de la vertu.

Russie.

« Dans ces vallons enchanteurs; à l'avan- « tage de l'empire qui, dans toute son éten- « due, ne possède nulle part un aussi beau « climat, on pourrait rendre indigènes les « plus utiles productions de l'Asie mineure « et des parties méridionales de l'Europe; « on pourrait sans peine y introduire les « fruits les plus estimés, et la plupart y « sont déjà. En général, les richesses bo- « taniques de la partie montagneuse de la « peninsule de Tauride, sont si considé- « rables et si remarquables, que le nombre « des seules plantes, qu'on ne trouve point « ailleurs dans l'empire de Russie, monte à « plusieurs centaines parmi lesquelles il « y a une variété considérable d'espèces « entièrement nouvelles. »

Il ne sera peut-être pas indifférent pour la généralité des lecteurs, d'apprendre que le philosophe dont la plume a tracé ce passage, réside maintenant, selon son vœu, dans le pays dont il peint ici les beautés

sous des couleurs si vives et si poétiques.

Russie. Comme la santé de ce savant naturaliste exigeait qu'il habitât un pays chaud; sur sa demande, non-seulement, Catherine II lui permit de se choisir un séjour dans toute l'étendue de ses domaines; mais en outre, ayant désiré la Tauride pour sa retraite, elle lui fit présent d'une terre dans cette province, et dix mille roubles pour son établissement.

Tout ce que produit la nature sous les différentes latitudes, la Russie le possède ou peut le posséder : elle peut se vanter d'avantages auxquels ne peut prétendre aucun autre empire de l'Europe.

Ces régions étant si différentes, elles doivent aussi varier par leur ciel, l'alternative des saisons et les autres phénomènes de l'atmosphère. Tandis que dans une région les douces influences du printemps raniment la nature, dans d'autres l'hiver règne encore dans toute sa sévérité. Le climat même de St. Pétersbourg, à raison de sa situation élevée, est assez rude, et le voisinage de la mer le rend inconstant et désagréable.

D'après le résulat des observations exactes faites pendant dix ans sur la quantité de

neige

neige et de pluie qui tombe à St. Pétersbourg, on a trouvé qu'il pleut cent trois jours, et qu'il neige soixante-douze : il fait beau temps plus du quart de l'année, un peu moins du tiers est pluvieux, et pendant un cinquième, il neige.

Russie.

La pluie et la neige fondue, la rosée et la gelée blanche, sans compter l'humidité des jours nébuleux et la grèle, s'élèvent annuellement d'après les observations faites par l'académie pendant un peu plus de vingt ans, de 12 pouces et demi à 25 pouces trois quarts de Paris ; c'est-à-dire, que la surface de la terre aurait été couverte à cette épaisseur par la chute de l'eau, si elle était restée où elle est tombée, sans s'imbiber dans la terre, ni être diminuée par l'évaporation.

Les froids et les glaces sont utiles aux habitans : par leur moyen, les distances sont de beaucoup rapprochées ; les hommes, les chevaux et les voitures de toutes espèces, même celles d'un très-grand poids, peuvent traverser la Neva et les autres rivières, lacs et canaux, en tous lieux et sur toutes directions, et le golfe de Cronstadt supplée en quelque sorte, au défaut de navigation pendant l'hiver, par le trans-

Russie.

port sur la glace de marchandises de toute espèce. La glace procure aussi des plaisirs aux habitans, entr'autres le divertissement des traîneaux, des courses de chevaux et celui des montagnes de glace que le bas peuple aime tant. On ne saurait, en voyant ces masses prodigieuses, joint à celui d'une multitude, quelquefois de 5,000 à 6,000 personnes qui s'y réunissent les jours de fêtes, peser sur des fondemens si fragiles, trop admirer la force et la solidité de la glace.

Le palais de glace que l'impératrice Anne fit bâtir sur le bord de la Neva en 1740, prouve les admirables propriétés de la glace. Il était construit de grosses pièces de glace carrées, comme des pierres de tailles ordinaires, l'édifice avait cinquante deux pieds de long sur seize de large et vingt d'élévation : les murailles avaient trois pieds d'épaisseur : dans les appartemens, il y avait des tables, des chaises, des lits et toutes sortes de meubles de glace. En face du palais, outre des pyramides et des statues, il y avait six canons de six livres de balle, et deux mortiers de glace. On tira un des canons, chargé d'un boulet de fer et d'un carteron de poudre seulement; le

boulet traversa une planche de deux pouces d'épaisseur, à la distance de soixante pas de l'embouchure du canon, et l'explosion ne fit aucun mal à la pièce d'artillerie ni à sa lumière. L'illumination du palais de glace faisait pendant la nuit un effet étonnant. Russie.

Le froid rigoureux ne produit pas ici sur l'homme ni sur les animaux, un effet aussi considérable que pourraient se l'imaginer les habitans des climats méridionaux. On doit principalement en attribuer la cause à la sécheresse de l'air pendant les temps de gelée, et peut-être aussi en partie à l'habitude qui endurcit les hommes et les animaux au climat. Les étrangers assurent généralement qu'à raison de la sécheresse de l'atmosphère, ils souffrent ici beaucoup moins du froid, que dans les pays plus méridionaux. Les charretiers et leurs chevaux étant aclimatés au froid, poursuivent leurs occupations dans les rues de la ville et sur les routes sans en ressentir aucun inconvénient, quoique la barbe des premiers et le nez des derniers soient couverts de gelée blanche et de petits glaçons formés par la congellation de leur haleine; et par les plus violens froids, ils voyagent

des jours entiers sans éprouver aucun mal. Le thermomètre étant au froid de 20 ou 24 degrés de Réaumur, on voit des femmes rester occupées pendant quatre, cinq ou six heures de suite, à laver du linge à travers les trous pratiqués dans la glace, ayant souvent les pieds nus, leurs mains trempées dans l'eau pendant tout ce temps et leurs jupes roidies par la glace.

Russie.

Les gelées blanches sont communes, pendant les mois d'hiver; les branches des arbres dépourvus de feuilles, sont couvertes et parées de leurs blanches et brillantes cristallisations, qui font un très-bel effet. Il grèle rarement, pas plus de six fois par an; les grains sont toujours petits.

Les aurores boréales sont très-fréquentes et paraissent communément d'une lueur blanchâtre très-brillante. On compte annuellement de vingt à trente de ces phénomènes inexplicables. Quelquefois on voit jusqu'à quarante apparitions de ces flambeaux du nord.

Les orages accompagnés de tonnerre et d'éclairs ne sont ni fréquens, ni violens, ni durables, et on ne voit point ici de vents

périodiques et dominans; ils varient chaque année.

Russie.

Il règne à l'égard de la nature du sol une plus grande diversité encore que dans le climat. Là, sont de délicieuses et charmantes contrées, où la nature semble s'être plue à répandre, d'une main libérale, ses dons de toute espèce, tandis qu'elle a tellement agi en marâtre envers d'autres, que tout ici paraît triste et désert. La fertilité de ces différentes étendues de pays est très-diversifiée suivant la qualité du sol. En Livonie et en Esthonie, on recueille dans les bons champs huit, et dans les années abondantes, de dix à douze fois la semence. Plusieurs gouvernemens sont très-plats, et ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule plaine; tandis que dans d'autres, au contraire, non-seulement on trouve de hautes montagnes isolées, mais aussi de longues chaînes de montagnes comme celles de la Finlande, de la Tauride, de l'Oural. Les marais y sont aussi en grande abondance et de différentes grandeurs, et beaucoup de forêts sont dans un fond marécageux. Il y a aussi des contrées qui, à raison de leur sol couvert de rochers ou de cailloux n'admettent aucun

Russie.

genre de culture : de vastes territoires sont entièrement consacrés aux pâturages : l'empire en contient une quantité innombrable. Plusieurs sont d'une bonté rare, à raison de la qualité des herbages ; ils procurent en beaucoup d'endroits, de superbe bétail.

L'air est très-salubre dans tous les gouvernemens du nord, et dans ceux qui sont un peu élevés ; il y pleut communément beaucoup : quelques-unes des parties adjacentes aux mers, lacs et grandes rivières, sont souvent obscurcies par d'épais brouillards ; mais la plus grande partie de l'empire jouit d'un ciel clair et d'un air qui n'est que trop fréquemment sec.

La Russie est divisée naturellement en deux grandes parties, par une chaîne de montagnes appelée *Oural*, qui forme dans toute sa largeur une barrière non interrompue, séparant la Sibérie du reste de la Russie.

La partie de la Russie située de ce côté-ci des montagnes de l'Oural, présente une vaste pleine descendant graduellement vers l'ouest. Cette plaine, à raison de sa prodigieuse étendue, a une grande variété de climat, de sols, de productions. La

partie du nord est très-boisée, maréca- Russie.
geuse, peu susceptible de culture, et a une inclinaison sensible vers la mer Blanche et la mer Glaciale. L'autre partie de cette grande plaine renferme tout le pays qui longe le Volga, jusqu'aux déserts qui bordent les mers Caspienne et d'Azoff. C'est la plus belle partie de la Russie; elle est généralement riche et fertile, et contient plus de terres labourables et de prairies que de forêts, de marais ou de déserts incultes.

La partie située de l'autre côté des montagnes de l'Oural, connue sous le nom de Sibérie, déclinant imperceptiblement vers la mer Glaciale, et s'élevant par gradations également insensibles vers le sud, où elle forme enfin une grande chaîne de montagnes qui servent de bornes à la Russie du côté de la Chine. Entre l'Oby, l'Irtich et les montagnes d'Altai, se trouve une plaine très-étendue, dont la partie septentrionale est très-propre à l'agriculture; mais la partie méridionale, au contraire, n'est qu'un désert rempli de sables et de marais.

Malgré sa position, c'est-à-dire dans ses latitudes méridionales et dans celle du mi-

Russie.

lieu, la plus grande partie de la Sibérie est entièrement fertile et susceptible de toutes les espèces de productions ; mais les parties septentrionales et orientales étant couvertes de bois, elles se trouvent privées de cet avantage, et ne sont propres ni au pâturages ni à la culture.

Cette fameuse chaîne de montagnes qui forme les bornes naturelles entre l'Europe et l'Asie septentrionale, s'appelle communément l'*Oural* ou la *Ceinture*, comme si elle entourait le globe. Les anciens donnaient à cette chaîne le nom de montagnes Hyperboréennes ou Ryphéennes. Ces montagnes du nord au sud, forment une ligne presque droite, de plus de 1500 milles de longueur. Elles sont très-riches en minéraux. On y a construit des ouvrages considérables pour exploiter l'or, le cuivre et le fer, et ils sont d'un grand produit. On y élève beaucoup de bétail. Elles renferment aussi une grande abondance d'oiseaux et d'animaux sauvages, entr'autres des martres, des castors, des rennes, des élans, etc. Les principales rivières qui en tirent leurs sources, sont la Sorva, le Tobol, l'Oura, la Kamma, etc.

CHAPITRE XII.

Population. — Établissemens pour la conservation de l'espèce humaine et pour écarter les mortalités.

On ne peut douter que l'empire de Russie, le plus étendu en superficie, ne doive être mis au rang des plus puissans, par rapport au nombre de ses habitans. La connaissance de ce sujet important est fondée sur les dénombremens, ou, comme on les appelle en Russie, les révisions. Elles ont commencé sous Pierre le Grand, en 1723, et elles ont été renouvelées depuis tous les vingt ans : elles doivent leur origine à l'établissement de la capitation. Tout mâle, de la classe des paysans ou des bourgeois, est obligé de payer annuellement à la couronne cette taxe personnelle, et jusqu'à ce jour, elle a continué de faire le principal objet de ces révisions. Conséquemment elles ne comprennent pas tous les rangs, ni toutes les tribus de l'empire. La noblesse, le clergé, tout l'établissement civil et militaire, l'établissement de la cour

Russie.

les écoles et séminaires; la plus grande partie des nations nomades et tout le sexe féminin n'y sont point compris.

Russie.

Tous les mâles des classes sujettes à la taxe, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard suranné, sont inscrits sur les registres de revision. On ne tient compte des naissances et des morts qu'à la révision suivante. Dans les premières révisions on a omis les provinces de Livonie, d'Esthonie et de la Petite Russie, qui ne payaient point alors de capitation. En outre, la direction de cette opération essentielle, ayant été composée de commissaires avides, plus occupés de leurs intérêts que de ceux de l'empire, il est probable que les dénombremens ont été généralement estimés au-dessous de la population réelle du peuple.

La révision de 1783 a été faite sur de meilleurs principes et avec plus d'exactitude. On l'étendit sur toutes les provinces alors sujettes de la couronne de Russie. On eut soin d'y comprendre les différentes classes et tribus omises jusqu'alors. Les états furent faits en forme de tables, d'après un modèle donné, dans lequel on eut égard à plusieurs matières politiques, et des peines très-sévères furent prononcées

en cas de fraudes ou d'évasions. Suivant les listes de cette révision, il se trouva dans les quarante-une vice-royautés qui composaient alors la Russie, en habitans mâles: Russie.

Marchands, ...	107,408
Bourgeois, ...	293,793
Habitans libres des campagnes,	773,656
Exempts de taxes, ...	310,830
Paysans de la couronne, . . .	4,674,603
Paysans des particuliers, . .	6,678,239
Total.	12,838,529

Si nous doublons pour les femmes le montant ci-dessus, nous obtiendrons pour les classes dénombrées dans les quarante-une vice-royautés, un total de 25,677,000 personnes des deux sexes. On ne peut avoir qu'un seul doute sur l'authenticité de ces états, savoir, que le nombre réel du peuple soit plus grand qu'il ne paraît l'être par le dénombrement; chaque individu porté sur les listes de révision, payant effectivement sa taxe, on ne peut concevoir que ces listes portent la population au-dessus de la réalité; mais on peut aisément supposer qu'elles la font paraître au-dessous de l'effectif, parce que la dissimulation est suivie d'un avantage réel.

Russie.

Jusqu'ici nous avons estimé la population sur des dénombremens effectifs ; mais relativement aux classes non revisées, à l'accroissement énorme de la population, produit par les naissances et les nombreuses accessions des colons étrangers, nous n'avons pour nous diriger que des données probables qui ne sont pas toutes authentiques. Nous y suppléerons en attendant, par le calcul suivant, fait avec une attention scrupuleuse.

Par la révision de 1783, supposant le sexe féminin égal en nombre au masculin, les individus enregistrés dans les quarante-un gouvernemens montaient à 25,677,000

Les Cosaques du Don et de l'Euxin, suivant des états particuliers, mais authentiques au moins, ...	220,000
Pour les tribus et les classes non comprises dans la quatrième révision, on ne peut, sans la plus grande improbabilité, porter moins de. . . .	1,600,000
Conséquemment la totalité des habitans de l'empire de Russie, pouvait être, en 1783, de	27,397,000

Suivant les résultats déduits

des recherches et des observations faites sur la mortalité et les naissances en Russie ; cette masse doit s'augmenter d'elle-même annuellement de plus d'un demi-million.

Russie.

Si, pour éviter toute exagération possible, nous déduisons la moitié de ce surplus des naissances pour remplacer la diminution qui peut être occasionnée par des mortalités extraordinaires, comme par la guerre, il reste pour chaque année, une augmentation de 250,000 nouveaux citoyens qui, exclusivement de toute proportion progressive, donnent en douze ans une quantité de. 3,000,000

Les nouvelles acquisitions faites depuis 1783, contiennent suivant un état authentique, . 6,755,000

Conséquemment, suivant l'estimation la plus modérée, nous pouvons porter la population actuelle de l'empire de Russie à 36,152,000 ou une somme ronde de trente-six millions d'individus.

Russie.

La très-grande majorité de cette masse prodigieuse habite la Russie européenne. Cet empire qui, par rapport à sa superficie, est principalement situé en Asie, doit, à l'égard de sa population, être considéré comme faisant partie de l'Europe. La connaissance de la population d'un empire offre une foule de résultats remarquables : la proportion de cette masse, avec l'étendue du pays qu'elle occupe, peut seule fournir des notions exactes de sa puissance réelle.

La partie la plus peuplée de l'empire de Russie, est celle située entre le 49.e et le 58.e degré de latitude. Si la Russie possédait généralement, dans ses meilleures et plus fertiles provinces, une population égale à celle des gouvernemens de Kalouga et Toula, la seule partie européenne contiendrait alors plus de cent millions d'habitans.

Quelque éloignée que puisse être aujourd'hui la population de la Russie d'un haut point de prospérité, il est certain qu'elle en approche continuellement dans une proportion toujours croissante. Cette assertion est fondée sur le calcul politique qui estime l'accroissement de la population

par les lois de la nature, et qui en juge d'après l'expérience offerte généralement par tous les États. Russie.

Quelque grande que soit l'activité avec laquelle la nature travaille partout à l'accroissement de l'espèce humaine, les obstacles qui contrarient ses vues maternelles ne sont pas moins destructeurs. Un très-petit nombre d'hommes arrivent au bout de la carrière que la nature a assignée, non aux individus, mais à la race humaine en général : la moitié du genre humain se flétrit dans son printemps.

Il est indubitable que la généralité des maux physiques doivent même leur existence à l'homme; il est certain qu'il peut aussi les détruire, ou au moins les mitiger. Le soin de sa propre conservation est un instinct qui naît avec chaque individu, il ne lui faut qu'une légère intelligence et un peu de conduite pour l'accomplir. Dans la société civile, le soin de la conservation de tous est confié à l'Etat. Il est d'autant plus intéressé à remplir ce devoir avec énergie, que sa force et son bien-être dépendent de sa vigilance à cet égard. Personne ne peut douter qu'un gouvernement sage et prévoyant ne possède de grands et

Russie.

puissans moyens de réprimer la mortalité parmi ses sujets, et l'histoire nous offre des exemples instrnctifs et frappans de ce que les institutions publiques peuvent effectuer à cet égard. La famine, la peste et la petite vérole ont autrefois dépeuplé des provinces entières; mais, les magasins publics de blé, les lazarets et les maisons destinées à l'inoculation ont successivement mis des bornes à leur dévastation; et si ces horribles calamités ravagent encore par fois les autres parties du globe, le citoyen de l'Europe est maintenant en sûreté contre leurs atteintes.

Les nombreux travaux du gouvernement de Russie dans cette partie importante des intérêts publics sont dignes d'attention et des plus grands éloges.

Dans un pays où la plupart des institutions de cette espèce sont de création nouvelle, et dont le peuple est dispersé sur une monstrueuse surface, il se présente naturellement de grandes difficultés à l'établissement des places à entreprendre pour la conservation de la masse et de la santé des habitans. Il était réservé à Catherine II de donner dans cette partie, un exemple à jamais célèbre dans les annales de l'histoire

Russie.

l'histoire de Russie. Il paraît, d'après plusieurs passages des instructions adressées à la commission chargée de rédiger un code de lois, qu'un vif intérêt pour la santé publique occupait constamment son esprit actif. Elle proclama en 1775 l'ordonnance pour l'établissement des nouveaux gouvernemens et leur administration. Ce qui avait été regardé comme impossible, ou considéré comme une spéculation qui ne pouvait se réaliser qu'à une époque très-éloignée, la Russie le vit éclore par des établissemens nationaux de santé. L'influence de cette institution s'étendit sur toutes les parties de ce vaste empire, et sur toutes les classes des habitans, sans en excepter les plus indigens et les plus malheureux.

Par cette ordonnance, chaque gouvernement doit avoir dans chacun de ses cercles, un médecin et un chirurgien pour la ville et le cercle du district. Les gouvernemens ne possèdent pas encore le nombre de médecins nécessaires, mais il augmente tous les ans. Les cercles qui en manquent sont desservis par les médecins des cercles voisins. La disette de chirurgiens est entièrement cessée dans la plupart des gouvernemens. Le collége de médecine a établi

Russie. partout d'habiles sages-femmes autant que cela lui a été possible.

On a créé dans chaque gouvernement un collége de surveillance générale, qui est spécialement chargé de l'érection et de l'inspection des hôpitaux et des infirmeries de la ville.

Dans la capitale, dans la résidence et dans la plupart des villes bien peuplées, ces institutions sont beaucoup plus considérables; les bienfaits du public les ont multipliées de différentes manières; une description abrégée de l'hôpital de Saint-Pétersbourg, fondé en 1784, donnera une idée des principaux établissemens de cette espèce; il est situé à l'une des extrémités de la ville, à côté du beau et large canal de la Fontanka; il consiste dans un grand bâtiment isolé, construit de briques, d'une belle mais simple architecture. Le rez-de-chaussée est consacré aux servitudes de la maison, et les étages supérieurs sont occupés par les malades. Les salles sont élevées et spacieuses; au lieu de ventillateurs, plusieurs fenêtres sont garnies d'un grillage de fil de fer. En hiver, la chaleur des chambres ne doit jamais être au-dessus de dix à douze dégrés du thermomètre de Réaumur.

Cette maison, dont la disposition intérieure est modelée sur l'hôpital de Vienne, dans ce qu'il y a de mieux, reçoit tous les malades nécessiteux, à l'exception de ceux attaqués de maladies vénériennes, elle soigne leur guérison sans aucune rétribution. Russie.

Le bâtiment destiné pour les fous, qui touche au derrière de la façade du principal bâtiment contient, 44 quarrés sur deux rangs, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les furieux n'y sont point attachés avec des chaînes, mais avec des courroies. L'hôpital et la maison des fous ont un jardin de récréation; la nourriture y est bonne, le traitement et la méthode de guérison sont doux, bien administrés, et produisent d'heureux effets. Outre ces hôpitaux établis par l'ordonnance de la création des gouvernemens, il existe encore d'autres institutions semblables, en partie dotées par la couronne, et en partie par des individus riches et charitables. L'excellent hôpital fondé à Moscow en 1763, par l'héritier présomptif de la couronne, mérite surtout une attention particulière.

On doit comprendre dans la classe des institutions publiques de santé, les établis-

Russie.

semens tels que sont les hospices pour les femmes en couche, ceux destinés au traitement de la petite vérole, les lazarets pour les temps de peste, les hôpitaux des enfans trouvés. L'hospice reçoit les enfans à toutes les heures du jour et de la nuit sans faire aucune question à ceux qui les apportent. Les principes qui dirigent l'éducation physique, les grands moyens de soulagement que présente cet établissement, la bonne administration confiée jusqu'ici à des gens d'un zèle et d'un mérite distingué ; les soins, l'attention, la propreté qui y règnent, toutes ces circonstances réunies donnent le droit de conclure avec le plus grand degré de probabilité, que cette utile institution a bien rempli le but de sa fondation.

Les hôpitaux pour la petite vérole sont les institutions qui méritent le plus d'attention : ils ont été érigés dans l'intention d'étendre la pratique de l'inoculation.

La Russie, dans le dix-huitième siècle, a été l'Etat de l'Europe où les établissemens d'utilité générale ont éprouvé le moins de difficultés. Ils y ont été encouragés avec une très-grande munificence de la part du gouvernement, et ils ont obtenu beaucoup

plus promptement de grands succès. On en voit un exemple remarquable dans l'histoire de l'inoculation. La Russie doit ce bienfait à l'administration éclairée et à l'exemple personnel de Catherine et de son fils. Russie.

Cette méthode salutaire était connue des nations orientales long-temps avant que ladi Mary Wortly Montague l'eût apportée en Angleterre en 1721. L'art de l'inoculation se répandit seulement dans les autres pays de l'Europe. Le clergé et les médecins même s'y opposèrent presque partout, ils excitèrent les préjugés du peuple toujours disposé à résister à toute innovation. Trente-quatre ans après l'introduction de cette heureuse découverte, on calculait que deux cents mille individus seulement avaient été inoculés, et pendant cette époque, la confiance du public et cette pratique était tellement diminuée, que pendant quinze ans, elle fut presque entièrement négligée.

Catherine II donna en 1768 un glorieux et touchant exemple à son peuple, en se soumettant elle-même à l'inoculation ainsi que son fils unique alors âgé de 14 ans; l'opération eut le plus grand succès. Afin

Russie.

de perpétuer la mémoire d'un événement aussi important pour la Russie, il fut ordonné d'en observer l'aniversaire par des prières d'actions de grâces. Les nobles et les grands de l'empire, les habitans de la résidence, tous les rangs et toutes les classes du peuple s'empressèrent à l'envi les uns des autres de suivre un si illustre exemple.

Pour encourager plus efficacement et plus promptement cette pratique parmi les classes indigentes du peuple, il fut créé en 1768, aux frais de la couronne, une institution publique pour l'inoculation ; elle est actuellement connue sous le nom d'hôpital de la petite vérole. Il est situé dans un des faubourgs de Saint-Pétersbourg. Peu après la fondation de cet hôpital, l'inoculation fut aussi introduite dans les grandes maisons impériales d'éducation de Saint-Pétersbourg, elle se répandit successivement dans l'intérieur de l'empire. La plupart des grandes villes, beaucoup de villages et même les terres de plusieurs seigneurs sont aujourd'hui pourvus de ces hôpitaux. Les préjugés contre l'inoculation sont entièrement évanouis, et la conviction de son utilité est devenue si générale, que

très-peu de parens, parmi ceux des premiers rangs négligent de préserver leurs enfans dès la plus tendre enfance, par le moyen de cette opération facile, des dangers qui accompagnent la petite vérole naturelle. Dans plusieurs cantons, les habitans des campagnes, qui à raison de leur éloignement, peuvent rarement compter sur les secours d'un médecin, ont appris à s'inoculer eux-mêmes, et pratiquent cette méthode avec le plus grand succès. Russie.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans parler des institutions contre la peste, le plus terrible et le plus destructeur de tous les fléaux. Cette maladie ne se manifeste que rarement dans les pays civilisés de la partie du globe que nous habitons ; mais ses ravages une fois commencés, détruisent toute une génération, et dévastent des régions entières. La Russie n'a pas été à l'abri de cette grande calamité publique ; elle a appris à connaître les effets de la peste, par la désolation qu'elle a répandue dans son sein. Par sa situation, son commerce, les peuples qui l'environnent, les guerres qu'elle est dans le cas de soutenir, elle est plus exposée que beaucoup d'autres États à cet horrible fléau. Un des soins les plus

Russie. importans du gouvernement est donc d'opposer à la communication de la contagion, des institutions salutaires, et de recueillir des règles pratiques qui puissent au moins adoucir la détresse générale, si malheureusement elle se manifeste de nouveau. L'époque où cette matière est devenue un objet important de la police de l'État, est encore trop voisine de nous, pour qu'on ait pu l'oublier, et grâces aux règlemens de Catherine seconde et aux lumières du siècle dans lequel nous vivons, cette terrible catastrophe ne sera pas sans avantage pour la postérité.

Pendant la guerre de 1770, contre la Turquie, la peste se manifesta d'abord en Valachie, elle se répandit en traversant la Moldavie, la Pologne et la petite Russie. Et malgré toutss les précautions, la peste atteignit Moscow. Lors de l'extinction totale de la contagion, on s'occupa particulièrement des moyens de prévenir d'aussi affreux événemens. Depuis l'acquisition du territoire d'Otschakof et des provinces de Pologne, on a établi trois quarantaines permanentes sur les frontières de la Russie, du côté de la Turquie. Chacune de ces quarantaines a un président, un inspecteur,

un chirurgien major avec un aide, un traducteur, etc. et une compagnie de 200 soldats avec ses officiers. Les dépenses de chaque quarantaine montent à 3,475 roubles, non compris l'habillement et la paye des soldats. Outre les sommes accordées pour les médicamens, le gouverneur de la vice-royauté est tenu, dans les cas urgens, de procurer immédiatement tout ce qui peut être nécessaire, et de faire fournir les remèdes par ceux qui sont préposés à cet effet.

Russie.

Entre les obstacles qui nuisent généralement à la population de l'empire de Russie, se présentent d'abord la disette, la mauvaise qualité et la cherté des denrées. Dans un pays aussi vaste, la diversité des climats et du sol doit naturellement occasionner une inégalité frappante dans la quantité, la qualité et le prix des différens articles de consommation ; cette même inégalité facilite à une administration sage les moyens de prevenir une disette générale, en remplaçant le *déficit* d'une région par le superflu d'une autre. Une multitude de barrières et de douanes intermédiaires nuisent, en beaucoup d'autres pays, à la distribution des articles de consommation

Russie.

intérieure : en Russie, au contraire, l'administration facilite et encourage l'utile correspondance de toutes les parties de ce prodigieux empire. Des côtes de la mer Baltique aux rives de la mer Orientale, le commerçant peut transporter ses marchandises, sans être obligé de les soumettre à aucune visite.

Pour ne pas faire dépendre entièrement la subsistance de l'habitant du caprice et des fluctuations du commerce, l'administration a adopté la mesure prudente d'établir, dans chaque gouvernement, un grenier principal et plusieurs autres dépôts. On entretient dans les villes un peu considérables, des magasins publics, où les classes les plus pauvres peuvent se pourvoir, en quantités modérées, à un prix raisonnable, des deux articles les plus indispensables à la vie, de farine et de bois de chauffage.

Une cause majeure qui nuit à la population est le penchant national pour les liqueurs fortes. Ce goût, qui est particulier aux nations du Nord, et qui, aux yeux de l'observateur philosophe, peut être excusé par une foule de circonstances, est un objet important pour le gouvernement. Mais l'augmentation de revenu est une foible

et bien déplorable compensation de la perte qu'il éprouve, dans le nombre, la force, Russie. la longueur de la vie et les services de ses sujets. Le gouvernement ne peut rien ou très-peu de chose à cet égard, par de simples ordonnances. Il faudrait trouver des moyens de mettre des bornes à un usage immodéré; et cette entreprise, si elle est possible, ne peut être exécutée en dix ou douze ans. On ne peut changer les mœurs d'un peuple, sans employer de grands et puissans mobiles, dont l'action ne peut être complette dans l'époque d'une génération. Les lois, la religion et l'éducation, sont certainement des moyens puissans, lorsqu'ils tendent à un même but; mais leurs effets ne seront sensibles qu'à la seconde ou à la troisième génération, et même en supposant que la prospérité civile a excité, dans le grand corps du peuple, le sentiment de la dignité de l'homme, et lui a inspiré le goût des plaisirs plus nobles.

Le clergé russe ne nuit pas beaucoup à la population, puisque tous les prêtres séculiers, conséquemment la très-grande majorité de ce corps, peuvent se marier. Les sages réglemens de la vie monastique ont rendu le célibat presque insignifiant.

Russie.

La perte de la population occasionnée par le militaire est beaucoup plus sensible. Tant que la guerre continuera d'être un mal nécessaire, cet obstacle ne peut être tatalement détruit; mais on peut en mitiger les effets nuisibles par des réglemens sages et humains. La perte des hommes qui succombent en combattant les ennemis de la patrie, est un sacrifice fait par l'État pour la conservation générale. Elle se trouve compensée par les avantages qui accroissent en peu de temps la population. Mais les pertes de l'armée, lors des levées de recrues, dans les cantonnemens, les hôpitaux et les marches, ne sont jamais réparées pour l'État. Le réglement qui tend à diminuer le célibat des armées et des flottes russes, est bien digne d'imitation. Les soldats sont aujourd'hui mariés en plus grande partie. Plusieurs régimens destinés aux services des frontières et des bataillons de garnison ont reçu des pièces de terre pour leur subsistance, en addition à leur paye. Ou pour leur en tenir lieu, on les a rendus ainsi utiles à l'agriculture et à la population; environ 18,000 enfans de soldats sont entretenus et élevés aux dépens de l'État dans des écoles instituées à cet

effet. Il existe de semblables établissemens pour tous les régimens des gardes. Russie.

Aucun prince ne s'est aussi particulièrement occupé de la population que Catherine II. Au mois de décembre 1762, elle publia un manifeste pour inviter les étrangers, et offrir des conditions avantageuses à ceux qui voudraient s'établir dans ses domaines. Ces invitations et ces avantages ont attiré en Russie une grande multitude d'étrangers et surtout des Allemands. Les plus nombreuses colonies se fixèrent sur les rives du Volga. Il y en a cinquante sept luthériennes, treize calvinistes, trente romaines et une mixte. Toutes les colonies du gouvernement de Saratof, au nombre de 101 contenaient ensemble 5,624 familles en 1790, composés de 30,932 individus.

Un grand nombre de colonies vinrent se fixer en Russie, en conséquence de tant d'avantages. La renommée de l'administration sage et bienfaisante de Catherine attirait annuellement une foule d'étrangers dans ses domaines. Un pays qui offre d'aussi grandes ressources à l'industrie, dans lequel il est toujours aisé, avec un peu d'intelligence et de talens, d'obtenir de l'aisance et de la considération, où règne une

Russie.

tolérance complète, et une liberté de commerce presque sans bornes, dont le gouvernement accueille favorablement tous les étrangers ; un tel pays au milieu des oppressions et des commotions qui se font sentir dans une grande partie de l'Europe, doit naturellement être envisagé, comme un asile désirable, par des milliers d'individus auxquels leur patrie refuse protection ou subsistance. Cette augmentation lente et presque imperceptible, que reçoit annuellement la population de l'empire de Russie, est beaucoup plus considérable qu'on ne se le serait imaginé d'abord. Il enrichit non seulement les contrées voisines, mais aussi les provinces de l'intérieure de l'empire.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Recherches sur l'état de la civilisation en Russsie. — Division des habitans. — Remarques sur ces diverses classes. — Éducation et Mœurs de la noblesse. — Usages de la société. — Caractère national du noble, du courtisan, du paysan, de l'artiste.

ON a souvent répété que Pierre le Grand avait civilisé son peuple ; qu'il l'avait obligé à renoncer à sa barbe et à son habit national; qu'il avait naturalisé chez lui les arts et les sciences, discipliné son armée, créé une marine, opéré, en un mot, un changement total dans toutes les parties de son empire. Il faut reconnaître qu'en effet il a mis son armée sur un beaucoup meilleur pied, et qu'il a créé la marine de Russie. Ce sont là des choses que peut opérer un despote habile et persévérant.

Russie.

Russie.

Mais ces pompeuses descriptions d'un changement total dans les usages et les mœurs des Russes, ne sont fondées que sur les assertions hardies d'étrangers qui n'ont jamais voyagé en Russie, et qui ont écrit l'histoire de Pierre I.er sur des mémoires dictés par la plus grande partialité. Une nation peut paraître avoir fait de grands progrès, tant qu'elle n'est comparée qu'à ce qu'elle était anciennement; et ces mêmes progrès se réduisent presque toujours à rien, quand on la met à côté d'autres nations véritablement civilisées. Pour moi, qui sur ces récits éxagérés m'attendais à trouver l'esprit de la nation généralement cultivé, éclairé et adouci, j'avoue que je fus étonné du degré de barbarie dans lequel je trouvai encore plongée la masse du peuple. Je conviens que la principale noblesse est parfaitement civilisée; et que, dans son commerce, sa manière de vivre, et dans l'accueil qu'on en reçoit, elle a poussé la politesse et l'élégance aussi loin qu'aucune autre nation. Mais il y a une grande différence entre civiliser un peuple, ou seulement quelques individus. Non-seulement les marchands et les paysans conservent encore leur barbe, leur habit

national

national et leurs anciennes mœurs ; mais la plupart ressemblent encore, par leur extérieur et leur manière de vivre, aux habitans des plus petits villages, sans en excepter ceux des grandes villes et de la capitale même. Malgré les défenses rigoureuses de Pierre I.er, j'oserais assurer que, sur 11,500,000 habitans mâles que l'on compte dans cet empire, il y en a au moins neuf millions qui portent la barbe, ou qui se disposent à la porter. Russie.

Quoique les sciences et les arts soient cultivés dans la capitale, la plus grande partie des paysans, qui font le gros de la nation, sont aussi reculés à cet égard, qu'avant le règne de Pierre I.er. La civilisation d'un peuple nombreux, dispersé dans une immense étendue de pays, ne peut être l'ouvrage d'un moment; on ne peut y parvenir que par des progrès lents et presqu'insensibles.

Si de ces réflexions générales nous descendons dans un examen plus détaillé des différentes classes dont la nation est composée, nous pourrons nous former une idée plus juste de sa civilisation actuelle.

Ces classes sont au nombre de quatre :

Russie.

1.° celle de la grande et petite noblesse; 2.° le clergé; 3.° les marchands; 4.° les paysans. Dans les trois premières classes, sont presque tous les sujets libres de l'empire; et dans la dernière, tous les serfs ou esclaves.

Dans le premier ordre, sont compris les grands et la noblesse, seules personnes à qui, selon le véritable esprit du despotisme féodal, appartienne le droit de posséder des terres. En Russie, comme dans tous les gouvernemens orientaux, il n'y a presque d'autre distinction de rang entre les nobles, que celle qui dérive des emplois et des grades que leur confère le souverain. Les fils aînés des personnes élevées aux premières dignités, n'ont aucune prérogative attachée à leur naissance, comme celle des pairs d'Angleterre, des grands d'Espagne. La grandeur d'une famille, qui réunit des richesses immenses aux plus éminentes dignités, est comme anéantie à la mort de son chef, parce que les biens sont également partagés entre les fils, et parce que les titres, qui sont héréditaires, sans la faveur du maître, ne contribuent pas beaucoup à rendre grands ceux qui les portent. A présent en Russie,

indépendamment des avantages que procure partout la fortune ou la facilité de s'approcher de la cour, un noble n'est distingué d'un autre, que par l'emploi qu'il occupe et qui lui marque son rang. Les titres, l'ancienneté de la noblesse, l'illustration de ses pères, n'empêchent pas celui à qui son emploi ne donne que le rang de lieutenant, d'être même hors du service militaire, inférieur à un capitaine tiré de la plus nouvelle noblesse, ou même de la classe des affranchis. Russie.

Suivant le système établi par Pierre I.er, mais qui s'est altéré à mesure qu'il s'est éloigné de sa source, chaque personne prend son rang du grade qu'il a dans l'armée. On s'avance régulièrement et successivement ; et, avant que d'être officier, il faut avoir servi comme caporal ou sergent. Aucun gentilhomme au-dessous du grade de major, quel que riche qu'il puisse être, ne peut avoir plus de deux chevaux à sa voiture ; au-dessous de brigadier, il ne peut en avoir que quatre. Quand il joindrait la plus grande fortune à la plus haute naissance, s'il n'a jamais servi, il ne peut avoir dans la capitale qu'une voiture à un seul cheval, à moins d'une permission expresse,

Russie.

pendant qu'un marchand peut avoir deux chevaux à son carrosse.

Le second ordre de l'État est le clergé. Il avait autrefois pour chef un patriarche ; Pierre le supprima en 1719 : mais, au lieu de se déclarer formellement chef de l'Église en sa place, il remit prudemment la principale direction des affaires ecclésiatiques à une commission, qu'il nomma le *sacré synode*, et qu'il mit réellement dans sa dépendance, en faisant prêter serment à chacun de ses membres, de le reconnaître comme son juge suprême. Le synode a l'empereur pour président ; il est composé de plus, d'un vice-président, qui est ordinairement l'archevêque métropolitain, et un certain nombre de conseillers et d'assesseurs.

Le clergé est composé de réguliers et de séculiers : les premiers sont les moines ; les seconds, les prêtres ou curés de paroisses. L'impératrice Catherine II a annexé à la couronne les biens ecclésiastiques ; et elle paye en compensation, des pensions annuelles au clergé et aux moines. Les archevêques et évêques ont mille à douze cents livres sterlings par an, et les ecclésiastiques d'un rang inférieur, à propor-

tion. D'abord, après ce changement plusieurs monastères furent supprimés, et le nombre des moines considérablement réduit dans ceux qui furent conservés. On défendit d'en recevoir au-delà d'un certain nombre, et l'on fixa l'âge où l'on peut prononcer ses vœux. Tous les dignitaires de l'Église sont tirés de l'ordre des moines; et il y a en Russie trente-trois archevêchés ou évêchés. Elle contient aujourd'hui cent cinquante-neuf couvens d'hommes, gouvernés par cinquante-huit archimandrites, et soixante-sept couvens de femmes, dirigés par des abbesses. On y compte deux mille six cent soixante-dix-sept moines, et mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf religieuses; les autres prêtres ou personnes ecclésiastiques appartenant aux couvens et aux cathédrales, sont au nombre de quinze cent trente-sept. Russie.

Les curés sont distingués communément par le tire de *papas*, mot qui signifie *père*, et que l'on donnait indifféremment, dans les premiers âges du christianisme, à tous les ecclésiastiques sans distinctions. Tous les enfans des prêtres sont libres. Ordinairement ils se consacrent au service de l'Église. Tous les ecclésiastiques portent

Russie. de longues robes, et on les distingue des laïcs, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux très-longs, et les portent flottans sur les épaules, sans être ni attachés, ni frisés. Ils ont un bonnet carré et une longue robe noire ou brune, qui va jusqu'aux talons. Dans certains cas, les prêtres séculiers et réguliers ont un habit différent, et les dignitaires de l'Église sont distingués par de plus riches vêtemens.

La troisième classe des sujets russes est la classe intermédiaire entre la noblesse et les paysans que l'impératrice définit de la manière suivante, dans le chapitre 16 des instructions pour le nouveau code.

« Cette classe d'hommes, digne que nous « en fassions mention, et dont l'État peut « se promettre de grands avantages, quand « elle aura reçu une forme stable, et qui « ait pour but l'encouragement des bonnes « mœurs et l'amour du travail, c'est l'État « mitoyen.

« Cet État composé d'hommes libres, « n'appartient ni à la classe des nobles, « ni à la classe de paysans. On doit ranger « dans cette classe tous ceux qui sans être « ni gentishommes, ni paysans s'occupent

« des arts, des sciences, de la navigation, — Russie.
« du commerce, ou exercent des métiers.
« On doit y placer encore tous ceux qui,
« nés de parens roturiers, sortiront des
« écoles et maisons d'éducation religieuses,
« ou autres fondées par nous ou par nos
« prédécesseurs. »

Les marchands sont sous-divisés en trois classes. La première comprend ceux qui ont un capital de deux mille livres sterlings; la seconde est de ceux qui en ont mille, et la troisième cent. Tous ceux qui veulent entrer dans quelqu'une de ces classes sont exempts de payer la capitation, à condition de payer annuellement à la couronne un pour cent du capital qu'ils emploient dans le commerce. Ce réglement est un chef-d'œuvre de jugement et de politique. Il excite l'industrie en faisant trouver au marchand son honneur en même temps que son profit dans l'augmentation de son capital, et il lui donne une nouvelle sûreté contre la crainte des impositions arbitraires en engageant la bonne foi du gouvernement à partager sa propriété : et ce qui n'est pas un avantage moins essentiel, il crée, en quelque sorte un tiers-État qui, croissant en richesses, en crédit, de-

Russie.

viendra de jour en jour plus important et plus indépendant.

Les bourgeois forment la seconde classe de cette ordre, c'est le nom que l'on donne à tous les habitans des villes libres, quelle que soit leur profession, qui déclarent avoir un capital au-dessous de cent livres sterling.

Au-dessus de ces derniers sont les autres sujets libres de l'empire, comme les esclaves affranchis par leurs maîtres, ceux qui ont obtenu leur congé de l'armée ou de la flotte, les membres de l'académie des arts et d'autres établissemens semblables, les orphelins de l'hôpital des enfans trouvés, et enfin les enfans de tous ces hommes libres.

Le quatrième ordre des sujets comprend les paysans, Ils sont tous serfs ou esclaves, excepté ceux de Finlande, de Carelie, d'Ukraine et quelques autres. Ils peuvent être divisés en paysans de la couronne et paysans appartenant à des particuliers.

Les premiers habitent dans les domaines de la couronne, et ils forment environ la sixième partie des paysans russes, en y comprenant ceux des terres de l'église qui appartiennent maintenant à la couronne.

Dans plusieurs districts ils ont été affranchis, et on leur a permis de se faire inscrire dans la classe des marchands ou des bourgeois. Tous ces paysans obtiendront peu à peu de plus grands priviléges, parce que l'esprit d'humanité et la bonne politique deviennent plus communs dans ce pays, et parce que les souverains peuvent hasarder de réaliser le généreux système de répandre plus de liberté et d'égalité entre les sujets de leur vaste empire. Russie.

Les paysans qui appartiennent à des particuliers, sont la propriété des possesseurs des terres, comme leur charrue et leurs troupeaux, et la valeur d'une terre s'estime non par le nombre d'arpens, mais par celui des paysans qu'elle contient. Le seigneur peut exiger de ses paysans la somme qu'il lui plaît, et les employer comme bon lui semble, sans qu'aucune loi le gène à cet égard. Il est le maître absolu de leur temps et de leur travail; il en emploie quelques-uns à l'agriculture, il en prend d'autres pour ses domestiques; il y en a dont il exige un tribut annuel. Aussi chaque serf est taxé arbitrairement par son maître.

A l'égard de l'autorité qui appartient au seigneur sur ses paysans, suivant les an-

Russie.

ciennes lois, le nouveau code a restreint ce pouvoir énorme sur les principes d'humanité qui distinguent tous les réglemens émanés de l'impératrice. Il subsiste cependant encore bien des abus; mais ils céderont avec le temps à l'influence de ces salutaires institutions.

Les serfs qui travaillent pour leurs maîtres sont entretenus par eux, ou dédommagés par une portion de terre dont ils tirent le produit, et ils dépensent le peu d'argent qu'ils ont en habits et en liqueurs spiritueuses. Ceux qui, au contraire, épargnent ce qu'ils ont pu gagner par leur travail ou le commerce, cachent autant qu'il est possible ce qu'ils ont acquis. Cette coutume est une des causes de la rareté de la monnaie courante, car c'est principalement en argent que les paysans russes réalisent leurs économies. L'usage de cacher l'argent est commun dans tous les pays de l'orient où la propriété n'est pas assurée, et où le peuple est tellement esclave, que la crainte des exactions ne lui permet pas de faire usage des richesses qu'il a acquises.

L'éducation, cette partie si importante, qui peut seule former des hommes, est

absolument vicieuse en Russie, soit générale, soit particulière. D'abord, il n'y a point de colléges, d'universités, ou en si petit nombre qu'on peut les regarder comme non existans. Il y a plus encore, l'extrême ignorance de ceux qui sont chargés de l'instruction, les en rend tout à fait incapables. Le clergé russe a été de tout temps et est encore plongé dans la barbarie : il n'a ni émulation, ni crédit, ni lumières. Sa composition s'oppose à ce qu'il sorte de cette apathie, ou peut-être il est de l'intérêt d'un gouvernement despotique de le laisser languir. Mais quel gouvernement que celui où le souverain peut redouter l'instruction de ses peuples, et se croit obligé de chérir l'ignorance dans la classe destinée par son état à être la plus éclairée ; ce n'est qu'à cette crainte bien peu honorable qu'on doit attribuer la composition du clergé russe : on en a éloigné toutes les grandes familles de l'empire, dont l'influence aurait pû devenir un jour toute puissante sur un peuple ignorant et superstitieux. Cette politique si cruelle par ses effets, a nécessairement influé sur l'éducation des Russes en perpétuant d'âge en âge une ignorance honteuse pour un gouvernement qui semble

Russie. redouter les lumières. Les nobles ne sont point dans l'usage d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques ; ils les croiraient dégradés par une société qu'ils regardent comme indigne d'eux. La vanité ne calcule jamais bien, et nulle part, plus mal qu'en Russie. L'éducation particulière est la seule adoptée par la noblesse, comme étant la seule qui puisse conserver la hiérarchie des rangs. Les instituteurs ne manquent pas : la Russie est de tous les pays celui où on en trouve le plus, mais les moins capables : ils sont tous étrangers : on n'est point difficile sur le choix. Un instituteur est agréé dès qu'il se présente : il se donne ordinairement le titre de maître de langue française, ce qui suffit. Aussi les personnes instruites sont-elles excessivement rares ; la conversation de presque tous les Russes est aride, sans liaison, sans intérêt. Ils n'ont en général, aucune connaissance, même superficielle, des arts, des sciences, de l'histoire, de tous les objets en un mot, qui plaisent à l'homme instruit, et qui l'instruisent. La nature de leur gouvernement, s'oppose à ce qu'il en soit jamais question, non plus que de tout ce qui a rapport à l'administration ; une autre raison, et c'est

la plus frappante, est la présomption outrée des Russes, l'habitude où ils sont de vanter à outrance leur pays, leur gouverment, leurs mœurs, leurs usages. Ce goût excessif pour tout ce qui est national, peut paraître excusable, à certains égards, dans l'homme qui n'a jamais quitté la Russie, qui n'a jamais eu d'objets de comparaison : mais comment excuser celui qui a voyagé, qui a parcouru l'Europe? Cependant rien de plus ordinaire que de voir un Russe, arrivant de l'étranger, reprendre en un moment, le même esprit, le même goût, les mêmes idées qu'avant son départ. Russie.

La jeunesse russe est peu adonnée à la lecture; ce goût est intimement lié au désir de s'instruire, et l'apathie dans laquelle végète la plus grande partie des jeunes gens, ne leur permet pas ce genre d'occupation : nous ne parlons pas des lectures frivoles, telles que celles des romans qui ont le mérite d'amuser, sans fatiguer l'attention, mais aussi dont il ne reste rien dans l'esprit, que le regret d'avoir perdu un temps qu'on pouvait mieux employer.

Quant à ce qui regarde les mœurs de

Russie.

la jeunesse, on ne peut rien en dire qui lui soit particulier : on y retrouve les mêmes goûts que dans les autres peuples, à ces différences près qui tiennent au climat et à l'indolence naturelle aux Russes, augmentée encore par les facilités que le grand nombre de femmes libres ou esclaves leur procure dans leur intérieur, ce qui tourne même à l'avantage des bienséances extérieures. On ne voit guère de filles entretenues publiquement, que par des gens d'un certain âge, qui, fatigués de l'uniformité de leurs jouissances, cherchent hors de chez eux des plaisirs aussi faciles, mais où ils trouvent une apparence de variété.

Les femmes tirent meilleur parti de leur éducation. Il y a à Pétersbourg et à Moscow beaucoup de demoiselles et de jeunes dames très-bonnes musiciennes. Les demoiselles, en général, ont l'air fort décent. Il en est très-peu qui ne parlent pas le français, et ordinairement assez bien ; mais il en est peu qu'on puisse dire instruites. La grande politesse est de baiser la main des femmes : mais l'usage n'est pas, comme en Suède, de la baiser à toutes les femmes qu'on rencontre indistinctement,

parce qu'ici, pour l'ordinaire, dans le moment qu'on baise la main, la femme vous baise au front : aussi ne prend-on cette liberté avec les jeunes femmes, que lorsqu'on est dans une certaine familiarité avec elles. Quant à celles qui sont plus âgées, la chose tire moins à conséquence : la raison en est facile à deviner. Russie.

Le plus grand luxe règne dans les maisons des seigneurs russes ; soit à la ville, soit à la campagne. Leur magnificence consiste à tenir table ouverte, et dans une multitude de domestiques des deux sexes. Il est fort agréable pour les étrangers d'avoir tous les jours des maisons où ils sont sûrs d'être bien reçus. Il n'en est pas de même de l'énorme quantité de domestiques que l'on trouve dans les maisons opulentes. Il n'est pas rare d'y en voir quatre-vingt, cent et au-delà : les Russes tirent beaucoup de vanité de ce genre de magnificence qui n'existe, disent-ils, nulle autre part. Cela est vrai, mais qu'arrive-t-il ? ces valets richement vêtus dans les occasions d'éclat, ce qui arrive une ou deux fois par an, ont à peine des souliers le reste de l'année : mais ils s'estiment beaucoup plus heureux que les paysans obligés de travailler à la

Russie.

terre pour ne pas gagner davantage. Quand on connaîtra ces détails, le mérite de ce genre de magnificence diminuera étrangement : et si l'on veut considérer la chose sous son vrai point de vue, on ne pourra s'empêcher de blâmer un usage qui, dans un pays dépeuplé, prive les campagnes d'un nombre infini de bras, pour créer des fainéans, des hommes inutiles par la longue habitude de ne rien faire. On a peine à concevoir comment la grande Catherine, à qui rien n'échappait, n'a pas remédié à cet inconvénient. Ce que nous venons de dire pour les valets, peut également s'appliquer aux chevaux.

Le luxe de la table est poussé très-loin, la dépense en est exhorbitante dans les maisons ouvertes, presque tout vient du déhors. Les Russes en général sont grands mangeurs; ils ne vivent, même ceux de la première classe, que de légumes salés, de raves, de ragoûts épicés, et d'autres choses malsaines. Leur cuisine paraît détestable à un étranger; heureusement qu'il y a presque partout des cuisiniers français. Ils sont grands amateurs de potages : on en voit fréquemment quatre à cinq espèces à une table de vingt couverts. Ils mangent fort

fort peu de pain de même que les autres peuples du Nord. Russie.

C'est aussi une grande recherche d'avoir avec profusion les fruits des climats les plus tempérés. Les Serres chaudes sont plus en usage que partout ailleurs. Les raisins et les melons d'eau viennent d'Astracan, c'est-à-dire de plus de sept cent lieues. La plus grande partie des plats, surtout dans un grand dîné, ne paraît pas sur la table. Les viandes sont coupées par un officier sur une espèce de buffet, et circulent ensuite autour de la table, présentées par un maître d'hôtel.

Rien de plus plaisant que certaines assemblées que l'on rencontre dans les maisons même les plus distinguées. Nous soupions presque tous les jours chez un homme considérable, décoré et pourvu d'une grande charge. Nous avions à table, indépendamment de beaucoup de personnes de la société, deux ou trois jeunes esclaves, pris à *Oksacoff*, des matoushka, espèce de duegnes chargées de leur éducation, un fou quelquefois décoré d'un cordon de papier de couleur; mais toujours vêtu d'un habit brodé fort sale. Les Russes croyent afficher par là un caractère de grandeur

Russie.

et de magnificence qui contraste singulièrement avec la hauteur et la vanité qui percent dans toutes leurs actions. En tout, ce mélange d'individus est fort plaisant pour les étrangers et nous a fort amusés.

Après la table et la multitude des valets, vient le luxe des habillemens. Les femmes ainsi que les hommes, dans les jours de cérémonies, sont vêtus très-richement. Les habits viennent pour la plupart de Lyon. Quelquefois le goût national perce à travers la richesse de ces vêtemens : on croit les rendre plus riches en les parsemant de paillettes. Les Russes trouvent que ce qui est riche brille toujours assez, et que le mieux mis est celui qui a le plus de diamans et de paillettes. Il leur manque absolument ce goût qui n'est pas donné à toutes les nations et que les Français possèdent si bien.

Dans aucun pays on ne voit une aussi grande profusion de diamans qu'ici. Rien de plus ordinaire que de plaquer en diamans des épaulettes, que la multiplicité des ordres rend plus fréquentes qu'ailleurs. Les femmes en sont couvertes les jours de cérémonie. Ils sont souvent étalés sans goût et sans choix, mais ce sont des diamans

et cela suffit. Le prince Potenkin en possédait une quantité prodigieuse. On peut même dire qu'il ne les connaissait pas tous. Russie.

Le jeu est chez les Russes une affaire d'ostentation et de nécessité, par l'habitude qu'ils contractent si aisément de ne rien faire, d'où il suit nécessairement qu'ils jouent gros jeu et qu'ils jouent toujours. Les jeux, soit de hasard, soit de commerce, y sont fort chers, au-delà même de ce que peut soutenir la fortune de beaucoup de seigneurs russes. Dans les assemblées la conversation est absolument nulle. On trouvera dans ce qu'on y dit quelque ressemblance avec nos conversations parisiennes : mais, ce qui constitue une différence énorme entre une société de trente personnes à Paris et à Pétersbourg, c'est que dans la première on en trouvera plusieurs avec qui on pourra causer d'autre chose, au lieu que dans la seconde il n'y en aura pas deux. Quand les Russes ne jouent pas, ils dorment. Ceux des classes inférieures ont de plus l'occupation de boire. On joue très-peu au trictrac, mais aux échecs plus que partout. Ce jeu est en vogue jusques dans la classe

Suède.

du peuple. Il n'est pas rare de voir des marchands y jouer devant la porte de leurs boutiques. Il y a peu de joueurs très-forts. Le philidor de Russie était, au moment où nous y étions, un maréchal ferrant de *Tula*. Les Russes ajoutent à la marche de la dame celle du cavalier. Ils disent que le jeu est plus compliqué : cela est vrai, mais ils est dénaturé.

On veille très-peu, les bals de nuit commencent et finissent plutôt qu'ailleurs. Cependant on se leve tard, l'hiver se passe en entier dans les maisons ou dans les voitures. On citerait beaucoup de femmes qui n'ont pas marché trois heures depuis dix ans. Nous ne connaissons pas de pays où l'on fasse si peu d'exercice, ce qui, joint à l'habitude de dormir et de manger à toute heure, produit l'épaississement du sang et les maladies qui en dérivent.

L'été, qui dure depuis juin jusqu'au commencement de septembre, se passe à la campagne dans les environs de Pétersbourg. Il a été fort beau lorsqu'il y a une trentaine de jours où l'on peut se promener quelques heures. Cependant il ne faut pas croire qu'on en profite avec l'ardeur des gens qui ont un hiver de sept à huit mois. Bien des fem-

mes sortent de la campagne pour la première fois lorsqu'elles rentrent en ville. On y passe son temps comme à Pétersbourg ; on y dort beaucoup et on y joue. On y a de même sa maison ouverte, on est obligé de retourner en ville de fort bonne heure, parce que les environs de Pétersbourg n'étant qu'un marais recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de terres rapportées, les pluies d'automne les rendent inhabitables ; presque toutes les maisons de campagne sont bâties en bois, quelques-unes sont jolies. Russie.

Fin du premier Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

Fin de la Table des Chapitres du Tome premier.



